

Université Paris 8

Département de psychanalyse

Domaine : Sciences Humaines et Sciences Sociales

École Doctorale Pratiques et Théorie du Sens

Thèse de Doctorat en psychanalyse

Présentée par Maria Paz RODRIGUEZ DIEGUEZ

**De l'énigme au paradigme :
La psychanalyse n'est pas homophobe**

Thèse dirigée par de Sophie MARRET-MALEVAL

Date de soutenance : 20 janvier 2015

JURY :

Sophie MARRET-MALEVAL

Laurent OTTAVI

Hervé CASTANET

Fabrice BOURLEZ

Fabian FAJNWACKS

Résumé

Cette recherche vise à répondre aux critiques que certains auteurs de la théorie queer ont adressé à la théorie lacanienne, en l'accusant d'homophobe. Nous proposons une nouvelle approche de la sexualité humaine qui ne sera plus instaurée à partir de l'ordre symbolique du Complexe d'Œdipe. À la fin de son enseignement, Lacan reconnaît qu'« Il n'y a pas de rapport sexuel », et avec cet aphorisme il nous ouvre la porte vers un nouveau paradigme orienté vers le réel : la jouissance qui vise l'impossible de la relation sexuelle. Cette jouissance substitutive, comme l'a nommé Jacques-Alain Miller, ne distingue pas entre névrose et perversion. Cette nouvelle lecture qui va au-delà de la clinique structurelle surgit du nœud borroméen, c'est-à-dire, de ce qui fait tenir ensemble les registres symbolique, réel et imaginaire du désir et de la jouissance. Nous prétendons surmonter l'Œdipe par le biais du tout dernier enseignement de Lacan. Pour ce faire, nous avons revisité le célèbre cas de « la jeune homosexuelle » de Freud, à partir des nouveaux éléments de son histoire publiés dans sa biographie intitulée *Sidonie Csillag, Homosexuelle chez Freud. Lesbienne dans le siècle*. Grâce à cette nouvelle conception borroméenne nous regarderons l'homosexualité sous un autre angle. Notre but sera de trouver les convergences entre ce nouveau paradigme borroméen de la psychanalyse et la théorie queer.

Mots-clés : Queer, Lacan, Homosexualité, *Père-version*, Jouissance, Nœud borroméen.

Abstract

From the enigma to the paradigm: Psycholysis is not homophobic

This investigation aims to respond to the critiques certain authors of queer theory have addressed to Lacanian theory, namely the accusation of homophobia. At the end of his teaching, Lacan recognized « There is no sexual relation »; and with this aphorism, he opened the door to a new paradigm oriented by the real: jouissance that aims at the impossible of the sexual relation. This substitutive jouissance, as Jacques-Alain Miller named it, doesn't distinguish between neurosis and perversion. This new reading which goes beyond the structural clinic springs from the Borromean knot, in other words, that which holds the symbolic, real, and imaginary registers of desire and jouissance together. We purport to overcome the Oedipus complex by way of the very last Lacanian teaching. In order to do so, we revisited Freud's extremely well-known case of the "young homosexual woman", starting from new historical elements published in her biography entitled, *Sidonie Csillag: Jeune Homosexuelle chez Freud, lesbienne dans le siècle*. We will regard homosexuality from another angle thanks to the new Borromean conception. Our goal shall be to find the convergences between this new Borromean paradigm of psychoanalysis and Queer theory.

Key words: Queer, Lacan, Homosexuality, *Père-version*, Jouissance, Borromean knot.

Laboratoire de recherche : LA SECTION CLINIQUE (EA 4007)

Directeur: Gérard Miller

UFR Sciences de l'Éducation, Psychanalyse et Com/Français Langue Étrangère (SEPF)

ED 31 : Pratiques et théories du sens

2 rue de la Liberté

93526 SAINT-DENIS, France

« Le réel dit la vérité, mais il ne parle pas. Le symbolique, supporté par le signifiant, ne dit que mensonge. Elle n'est un mensonge que si elle est voulue comme tel, ce qui arrive souvent, si elle vise en quelque sorte à ce qu'un mensonge passe pour une vérité... Tout ceci n'est noué que par l'intermédiaire de l'imaginaire qui a toujours tort. Il a toujours tort, mais c'est de lui que relève ce qu'on appelle la conscience ».

JACQUES LACAN, L'Insu que sait de l'une-bévue s'aile à mourre

Je souhaite remercier Sophie Marret-Maleval d'avoir accepté d'être la directrice de cette thèse. Ce travail de recherche n'aurait pas été possible sans le soutien, l'écoute et la disponibilité de sa directrice

Je remercie Laurent Ottavi, Hervé Castanet, Fabrice Bourlez et Fabian Fajnwacks de participer à mon jury pour la soutenance.

Je remercie mes chers collègues du secteur 15 de Ville Evrard, pour leur compréhension et leur souplesse, et très particulièrement le Docteur Didier Boillet, mon chef de service, pour sa confiance et ses encouragements.

Un grand merci à mes amies Martine Fournel, Flavia Hofstetter et Paula Galhardo pour leur aide précieuse. Elles ont bien voulu lire et corriger ma thèse. Leurs indications ont été essentielles.

Toute ma gratitude à Marie-Hélène Brousse, qui m'a aidé de façon constante depuis mon arrivée en France et qui a orienté mes développements théoriques avec la meilleure boussole : mon désir.

En fin, je remercie mon analyste, Jacques-Alain Miller, dont l'enseignement m'a orienté toutes ces années autant dans ma pratique psychanalytique à l'hôpital que dans mes recherches universitaires.

SOMMAIRE

Introduction générale.....	7
-----------------------------------	----------

1^{ER} PARTIE : DISCOURS QUEER

Chap. I - Introduction au mouvement.....	14
Chap. II - La psychanalyse est-elle homophobe ?.....	19
Chap. III - L'inversion de la question homosexuelle.....	25
Chap. IV - Psychanalyste et homosexuel.....	28
Chap. V - Critiques queer à Lacan.....	36
Chap. VI - Antigone... un au-delà pour l'Œdipe ?.....	56

2^E PARTIE : DISCOURS ANALYTIQUE

Chap. VII - L'origine du Complexe d'Œdipe.....	70
Chap. VIII - La théorie freudienne sur l'Œdipe.....	78
Chap. IX - L'Œdipe au féminin selon Freud.....	85
Chap. X - La théorie kleinienne de l'Œdipe.....	92
Chap. XI - L'Œdipe lacanien.....	104

3^E PARTIE : LA CLINIQUE STRUCTURELLE

Chap. XII - L'homosexualité aux temps de l'Œdipe.....	125
Chap. XIII – « La jeune homosexuelle ».....	136

4^E PARTIE : CRITIQUE FÉMINISTE

Chap. XIV - Critique de Luce Irigaray.....	169
Chap. XV - Biographie de Sidonie Csillag	172
Chap. XVI - Jean Allouch : une lecture différente	205

5^E PARTIE : LE TOUT DERNIER LACAN

Chap. XVII - Clinique universelle du délire.....	215
Chap. XVIII - Sur la jouissance et le signifiant.....	218
Chap. XIX - Scansion de l'enseignement de Lacan.....	236
Chap. XX - Il n'y a pas d'Autre de l'Autre.....	242
Chap. XXI - De l'Œdipe à la <i>père-version</i>.....	248

6^E PARTIE : VERS UN NOUVEAU

PARADIGME

Chap. XXII - Le nœud borroméen.....	255
Chap. XXIII - Une lecture borroméenne du cas.....	262
Conclusion générale.....	272

INTRODUCTION

Parmi les structures cliniques classiquement utilisées en psychanalyse pour approfondir la relation que le sujet entretient avec son désir nous distinguons trois grands groupes, à savoir : psychose, névrose et perversion.

La méthode clinique qui a permis de les opposer d'une manière précise a été introduite par le Docteur Jacques Lacan : en transformant le mythe de l'Œdipe de Freud en une métaphore, la métaphore paternelle, il a donné la clé de la constitution du désir comme étant le signifiant reçu de l'Autre par le sujet : le Nom-du-Père. Le Nom-du-Père étant ce signifiant-maître autour duquel s'organise l'existence du sujet.

Cette boussole qui a orienté la clinique lacanienne était très pratique pour discerner la névrose de la psychose, s'agissant dans la première d'un signifiant qui donne sens à l'énigme du désir de l'Autre et dans la deuxième d'une forclusion. Par contre, la pertinence de ce repère pour appréhender la perversion était plus douteuse, considérant suffisante la portée de l'expérience analytique pour reconnaître les dits « pervers » au prétexte que ces sujets ne font pas d'analyse.

Classiquement, nous avons parlé de fétichisme comme exemple princeps de la perversion en psychanalyse, concrètement, nous avons étudié l'homosexualité masculine et son rapport nécessaire au phallus pour illustrer le mécanisme de formation de la structure perverse.

La théorie analytique a changé sa position envers l'homosexualité selon la période historique, fait qui nous induit à penser la perversion plus comme un jugement social que comme une évidence clinique. La définition de ce qui est considéré comme un comportement pervers ne fait que changer avec le temps, avec la demande de l'Autre social, avec ses formes de censure et avec les lois qui s'appliquent dans les différentes sociétés.

Pour Freud la perversion était en quelque sorte l'équivalent de la sexualité infantile, dans le sens où une pulsion partielle exerce sa suprématie sur les autres. Tandis que dans la sexualité dite normale, ce sont les parties génitales qui commencent à jouer leur rôle principal, la sexualité perverse resterait fixée à une pulsion partielle. Il y aurait donc une pulsion sexuelle génitale à laquelle on aspire pour atteindre une sexualité normale et les perversions ne seraient que « *des égarements et des déraillements de la pulsion sexuelle* »¹. Suivant cette logique, Freud considérerait une activité sexuelle comme perverse quand « *elle a renoncé au but de la procréation et qu'elle poursuit le gain de plaisir comme but qui est indépendant* »².

Dans ce sens il faudrait marier cette conception classique de la sexualité freudienne avec celle introduite par Gayle Rubin dans son ouvrage *Marché au sexe*, dans le chapitre « Penser le sexe », où elle expose l'idée qu'il y aurait une sexualité qui est bonne, normale et naturelle ; idéalement elle doit être hétérosexuelle, conjugale, monogame, procréatrice et non commerciale, à

¹ Freud, S. (1999). *Conférences d'introduction à la psychanalyse, 1916-1917*. Paris : Gallimard, "Vingtième conférence, la vie sexuelle humaine", p.385-405.

² Ibidem.

l'intérieur d'un couple stable, si possible. Toute transgression de cette sexualité est considérée comme sexualité mauvaise, anormale et contre-nature.

Nous posons donc la question : Où faudrait-il établir la frontière, quels seraient les actes respectables ? Si nous soutenons l'idée qu'il y a une sexualité plus respectable que d'autres, c'est parce que nous partons de la base qu'il existe un idéal de rapport sexuel accompli. Ce faisant nous pouvons dire avec Freud que le rapport sexuel entre l'homme et la femme existe.

À l'inverse du système hiérarchique de valeur sexuelle promu par Freud, Lacan nous enseigne que le supposé développement de la libido n'a pas lieu et que soutenir cette hypothèse est une position qui nous mène vers une théorie moralisante. Quand nous suivons l'orientation lacanienne, nous ne pouvons qu'affirmer qu'il n'y a pas de rapport sexuel possible entre l'homme et la femme, ni entre l'homme et l'homme ou la femme et la femme par ailleurs. Toute sexualité est perverse dans la mesure où, pour jouir au moins d'une partie du corps de l'Autre, il faut passer par l'objet partiel. L'objet *a* viendrait satisfaire la jouissance génitale sous la forme du fantasme. Lacan aborde la question de l'objet en relation à l'Autre : l'objet de la succion, de l'excrétion, du regard et de la voix. Il dit : « *C'est en tant que substituts de l'Autre, que ces objets sont réclamés, et sont faits cause du désir* »³.

A la fin de son enseignement, Lacan parlera de « *père-version* », mais il n'utilisera plus le terme de perversion au sens d'une structure. Si nous assumons

³ Lacan, J., *Le séminaire, livre XI, Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse* (1964), Paris, Seuil, 1973, p. 114.

l'impossibilité du rapport sexuel chez le parlêtre, pourquoi continuons-nous à employer la nosologie classique de la perversion héritée de la médecine ? Quel est l'intérêt d'une telle nomination pour les psychanalystes ? Pourrions-nous encore considérer l'homosexualité comme une perversion ?

Pour aborder toutes ces interrogations et questionner le discours analytique, nous avons choisi certains textes de la nommée théorie queer pour enrichir notre recherche.

Dans une première partie de notre travail, nous prétendons donner un aperçu général des principaux postulats du discours queer, notamment ceux qui concernent la psychanalyse lacanienne. Judith Butler accuse la psychanalyse de promouvoir une hétéronormativité et l'introduit dans ce qu'elle appelle « *la matrice hétérosexuelle* »⁴, considérant le complexe d'Œdipe comme la machine qui met en œuvre les identifications sexuelles binaires homme / femme et qui garantit la normalisation du désir. Sur la même longueur d'onde, Didier Eribon nous dira que le complexe d'Œdipe est actuellement obsolète et va le traiter d'instrument « *disciplinaire et mutilant* »⁵ d'interprétation. Ce sont ces critiques qui nous ont poussé à relire en détail le complexe d'Œdipe selon la tradition de notre discipline. À la fin de cette partie nous introduisons la lecture faite par Judith Butler du mythe d'Antigone, comme une alternative valable au complexe d'Œdipe promu par la psychanalyse. Nous montrerons l'intérêt que la figure d'Antigone suscite au sein de la psychanalyse lacanienne, pas en tant que mythe,

⁴ Butler, J., *Troubles dans le genre – Le féminisme et la subversion de l'identité* (2006) Paris, La Découverte/Poche, n° 237, p. 66.

⁵ « L'inconscient des psychanalystes au miroir de l'homosexualité », in <http://didiereribon.blogspot.fr/>, 2007.

mais bien plutôt comme illustration de ce qui devrait être la boussole qui oriente l'éthique de notre pratique, à savoir, viser son désir et agir conformément à celui-ci.

Dans une seconde partie nous tentons de tracer le parcours du discours analytique en relation au complexe d'Œdipe. Nous n'avons cru mieux pouvoir réaliser une telle tâche qu'en choisissant les textes de Freud dont nous disposons, sur la naissance du concept, l'asymétrie entre les deux sexes en relation au complexe de castration et à la formation du surmoi, et les différents destins de la féminité faisant suite à la sortie de l'Œdipe de la fille. En outre, nous avons décidé d'inclure le complexe d'Œdipe précoce de Mélanie Klein comme une solution particulière et alternative à l'Œdipe freudien qui historiquement a satisfait les théories féministes, puisqu'elle envisageait une phase féminine chez les deux sexes. Finalement, nous introduisons l'interprétation que fait Lacan du rêve freudien sur l'Œdipe, si nous pouvons nous exprimer ainsi, en donnant une logique structuraliste au mythe. Notre lecture sur la construction théorique de l'Œdipe lacanien s'arrêtera au Séminaire V sur *Les formations de l'Inconscient*.

Dans la troisième partie de notre travail, nous exposons les conséquences cliniques qui découlent de l'approche de l'inconscient à partir du Complexe d'Œdipe, à savoir, l'existence de différentes structures comme nous l'avons indiqué plus haut : Névrose, psychose et perversion. Pour cela, nous commencerons par développer la théorie de l'homosexualité que la psychanalyse avait élaborée classiquement à partir de l'Œdipe, situant sa constitution au troisième temps du complexe. Cette lecture cherche en même temps à jeter des lumières sur la théorie freudienne de la bisexualité humaine. Pour ce faire, nous

allons revisiter le fameux cas sur l'homosexualité féminine publié en 1920 et nommé par Freud lui-même comme « la jeune homosexuelle ». Nous montrerons les différentes lectures de ce cas selon les époques et les analystes, en commençant par Freud, en passant par Lacan et, en finissant par certains analystes contemporains. Nous pensons que notre effort n'aura pas été stérile pour démontrer les limitations de la clinique structurelle pour rendre compte de certains cas qui restent une énigme pour la psychanalyse, comme celui de la jeune homosexuelle. Car elle est considérée comme perverse, névrosée ou psychotique, selon l'angle sous lequel on regarde la singularité de cette femme. C'est la complexité de la jouissance féminine qui a échappé au discours analytique typiquement Œdipien.

Ensuite, nous intercalons à juste titre la critique faite à la psychanalyse par le féminisme, notamment en relation à l'homosexualité féminine, qui pour l'auteure Luce Irigaray représente l'enjeu premier du désir féminin. En cette quatrième partie, nous avons considéré pertinent d'introduire la biographie de Sidonie Csillag, plus connue dans le champ freudien sous « la jeune homosexuelle ». Dans cet ouvrage nous pouvons trouver les éléments cliniques qui nous manquaient pour pouvoir réaliser une lecture au-delà de l'Œdipe. Nous finaliserons cette partie par la lecture originale du cas qu'effectue Jean Allouch, et qui sort pour la première fois du registre structuraliste pour essayer de travailler la clinique à partir des quatre discours de Lacan : l'universitaire, l'hystérique, le Maître et l'analyste.

Pour arriver à concevoir notre propre lecture du cas à partir d'une clinique borroméenne nous avons fait appel à la lecture éclairée de Jacques-Alain Miller sur

le tout dernier enseignement de Lacan dans la cinquième partie de notre recherche. C'est ce qui donnera la valeur méthodologique pour aller vers un nouveau paradigme qui va au-delà de l'Œdipe et qui surmonte la rigidité théorique dans laquelle la psychanalyse était restée enfermée.

En fin notre but sera d'élaborer une théorie du nœud borroméen et d'effectuer une nouvelle lecture clinique de « la jeune homosexuelle » à partir de ce nouveau paradigme en prenant en compte les nouveaux éléments qui éclaircissent la singularité de la jouissance de cette femme. Cela justifie le titre que nous avons choisi pour notre travail de recherche: « *De l'énigme au paradigme : La psychanalyse n'est pas homophobe* ».

1^{ER} PARTIE : DISCOURS QUEER

Chap. I – Introduction au mouvement

La théorie queer est une théorie sociologique et philosophique post-féministe. Elle critique principalement la notion de genre, le féminisme essentialiste ou différentialiste et l'idée préconçue d'un déterminisme génétique de la préférence sexuelle. Ce courant apparaît au début des années 1990 aux Etats-Unis au travers de relectures déconstructivistes des penseurs français des années soixante-dix : Derrida, Foucault, et Lacan, entre autres.

Pour cerner l'ampleur de ce mouvement il faut le contextualiser et en connaître les origines. Il est le fruit de tout un effort pour se détacher de l'identité collective qui constitue le mouvement gay.

Mais pour comprendre ce déplacement théorique il faut commencer par évoquer le développement de l'identité sexuelle au XXème siècle, et l'interdiction qui était portée sur certaines pratiques sexuelles. Le mouvement gay est né afin de se battre contre la stigmatisation, la criminalité et le caractère pathogène assignés à toutes les pratiques sexuelles qui n'étaient pas destinées à la procréation. Cette discrimination avait commencé à la fin du XIXème siècle.

Le mouvement gay n'aurait pas été nécessaire si les dispositifs médico-légaux n'avaient pas pris une place privilégiée dans ce débat. Plus l'homosexualité s'établissait comme une catégorie diagnostique qui avait des effets sur la réalité quotidienne de ces personnes, plus des mouvements de défense des droits des

homosexuels se créaient. En tout cas, il ne s'agissait pas d'une provocation mais plutôt d'une réaction politique de défense et résistance pour freiner la persécution à laquelle ils étaient soumis.

Le terme « homosexuel »⁶ est né du discours médical à la fin du XIX siècle, et depuis sa création il y a eu des défenseurs de la bisexualité humaine, Freud le premier. Mais, malheureusement, du fait du nazisme, il a fallu attendre les années 60 pour voir naître des mouvements homophiles en Europe. Le sociologue espagnol Javier Sáez explique que même après la deuxième guerre mondiale, les homosexuels déportés par les nazis n'ont pas été tout de suite libérés et ils sont restés prisonniers en Allemagne. Longtemps après la libération on a continué d'appliquer le code civil d'avant-guerre⁷ qui les condamnait.

Dans les années 1950, aux Etats-Unis, a surgi un mouvement pour la défense des homosexuels : hommes (Mattachine) et femmes (Bilitis) dans le but de renforcer une identité collective qui permettait d'atténuer la souffrance. Par contre ce mouvement reste conservateur et ses partisans ne voulaient pas intégrer les *drags queen* ou les lesbiennes masculines, nommées *Butch*. Ce mouvement ne voulait pas critiquer la société, mais s'adapter à elle. Il assumait les valeurs négatives attribuées aux homosexuels : il reconnaissait l'homosexualité comme une maladie ou une anomalie innée, acceptait les termes d'inversion etc... et tout ce qu'il cherchait était de copier le modèle hétérosexuel, l'ordre familial établi, les rôles masculins et féminins au sein d'un couple, donc, la simulation de la normalité.

⁶ Terme inventé par Karoly Maria Benkert, écrivain et médecin, en 1869.

⁷ Sáez, J., *Teoría queer y psicoanálisis* (2004), Madrid, Sintesis, p.26.

Mais comme dans tous les changements symboliques qui marquent le destin d'une civilisation, un élément déclencheur poussa à l'insurrection. Il s'agit du fameux weekend du 28 juin de 1969. Dans un bar de travestis et drags appelé « Stonewall Inn » il y eut des attaques assez violentes de la police de New York contre les homosexuels qui étaient présents. Ce fut l'origine de toute une force politique qui n'avait jamais existé auparavant. Nous fêtons la *Gay Pride* en commémoration de ce sombre événement.

Et puis, ces mouvements vont continuer à se développer jusqu'à la constitution de l'identité gay, qui ne cherchera plus à s'identifier au modèle hétérocentré et normatif, mais plutôt à quelque chose de non pathologique, en essayant de donner une image positive de l'homosexualité. La lutte principale de ce courant est politique, actuellement rassemblée dans l'association connue sous le nom d'ILGA (International Lesbien, Gay, Bisexual, Trans and Intersex Association) et son principal objectif est la dépénalisation de l'homosexualité dans le monde entier⁸.

Mais la naissance de ce mouvement fut captée par l'influence du capitalisme et très rapidement des *quartiers gays* prolifèrent parallèlement, avec les produits qui vont avec ce « style de vie » (objets de consommation, de jouissance, de mode, de voyages, des livres, des films... la liste est interminable). Tout un marché forgeant une identité solide autour du signifiant gay, donnant la réponse à « qu'est-ce que c'est qu'être gay ». Nous écoutons par là comment le discours du

⁸ ILGA: « Le but de l'ILGA est de travailler pour l'égalité des gays, des lesbiennes, des bisexuels, des trans et des personnes intersexuées et pour la suppression de toutes les formes de discriminations dont ils sont victimes. Nous cherchons à atteindre ce but par une véritable coopération internationale et par un soutien de nos membres », pour avoir plus de détails, voir le lien : <http://ilga.org/ilga/fr/index.html>.

Maître pointe son nez. Miller parlait de ce phénomène dans un colloque intitulé *Des gays en analyse ?*⁹ :

« Gay a été une construction méthodique qui a produit ce que l'on appelle une sous-culture. Ces productions, pour baroques, littéraires, outrageantes, passionnantes qu'elles puissent nous apparaître, relèvent néanmoins d'une sous-culture, et qui a eu des effets » et il clarifie plus loin *« Il n'est pas d'homosexuel qui n'ait - en particulier quand il est en analyse - à se situer par rapport à la communauté gay. Il arrive que le fait de ne pas adhérer à la communauté gay, d'être rebelle à être capté par ses idéaux et ses pratiques, soit pour un homosexuel l'occasion d'un sentiment de culpabilité renforcé. Avant, il n'y avait pas la question homosexuelle. Il y avait la question des homosexuels un par un. Il est né aujourd'hui un « pour tous »¹⁰ ».*

De cette manière, ce groupe qui était né d'une rébellion politique perdra au fur et à mesure son potentiel et sa crédibilité pour obéir aux signifiants maîtres de cette sous-culture. En général, la culture gay s'adresse plutôt aux hommes, blancs, de classe moyenne voire supérieure, aux professions libérales... autrement dit, le prototype de l'homme bourgeois.

A la fin des années quatre-vingt surgit un autre mouvement, nommé queer, créé par des femmes lesbiennes chicanas, noires, latines... avec des problèmes économiques et d'insertion sociale et avec des modalités de jouissance très diverses. Ça annonçait la couleur. Elles vont se distancier du mouvement gay masculin pour aller vers le « queer », qui veut dire bizarre, différent. Le mot queer

⁹ Miller, J.A., *Des gays en analyse? Réflexion conclusive* (2003), Paris, La Cause Freudienne, n° 55, p. 45

¹⁰ Miller avait annoncé l'arrivée de cette homogénéité dix ans avant le fameux mouvement du "Mariage pour tous" en France.

s'utilise pour désigner tous ceux qui ne sont pas hétérosexuels monogames, c'est-à-dire, ceux qui ne se conforment pas au modèle sexuel dominant.

La *queer theory* est née pour penser la pluralité des modes de jouissance des sujets. D'une part, elle réfléchit aux limites qui définissent les identités sexuelles ; de l'autre, elle conteste la construction des frontières tracées entre celles-ci. Au sein du militantisme gay et lesbien américain, la *queer theory* s'est développée comme une critique interne : elle déconstruit les identités sexuelles en les présentant comme des identités fictives, politiquement « situées » par les discours du pouvoir, toujours à délocaliser. Ce qui a eu pour conséquence une mise en cause de l'homogénéité supposée de la communauté homosexuelle. La pensée *queer* avance l'idée d'une formation des subjectivités portant le trouble sur le genre et les sexualités; elle pense donc le sexuel en dehors de l'alternative binaire habituelle, ce que nous pouvons traduire par une sortie du modèle de comportement sexuel dicté par le discours du Maître.

Chap. II – La psychanalyse est-elle homophobe ?

Malgré la disparition de l'homosexualité comme trouble mental du manuel diagnostique nommé DSM¹¹ en 1973, grâce notamment à Robert Spitzer, de la Société Américaine de Psychiatrie, aujourd'hui elle continue à être considérée comme une maladie par certains secteurs de la société. Aux Etats-Unis il existe les thérapies de conversion, qui laissent croire aux parents que leurs enfants peuvent changer, vivre une vie « normale ». Mais les conséquences d'une telle thérapie sont terribles pour le sujet, comme nous pouvons l'imaginer. En France aussi, nous avons pu assister à toutes sortes de justifications homophobes, par des théories anthropologiques, théologiques, sociologiques... pour essayer d'empêcher de faire passer le projet de loi sur le mariage pour tous. Même au sein de la théorie psychanalytique nous avons entendu des postulats théoriques s'opposant à l'adoption de parents homosexuels, parce que, soi-disant, l'enfant a besoin d'une représentation de la différence des sexes dans le foyer familial pour pouvoir avoir accès à l'identification au parent du même sexe, et par conséquence, au symbolique de la relation des sexes.

Par contre, il est paradoxal de défendre une telle position au sein de la psychanalyse, puisque même Freud, le fondateur de ce discours, ne considérerait pas le désir homosexuel comme une maladie ou comme un problème à résoudre, mais plutôt comme une disposition innée dans la constitution sexuelle humaine. Il affirmait en 1915 :

¹¹ Abréviation de *Diagnostic and Statistical Manual of Mental Disorders*

*« La recherche psychanalytique s'oppose avec la plus grande détermination à la tentative de séparer les homosexuels des autres êtres humains en tant que groupe particularisé. En étudiant d'autres excitations sexuelles encore que celles qui se révèlent de façon manifeste, elle apprend que tous les hommes sont capables d'un choix d'objet homosexuel et qu'ils ont effectivement fait ce choix dans l'inconscient. De fait, les liaisons de sentiments libidinaux à des personnes du même sexe ne jouent pas un moindre rôle, en tant que facteurs intervenant dans la vie psychique normale, que celles qui s'adressent au sexe opposé, et, en tant que moteurs de la maladie, elles en jouent un plus grand. Bien plutôt, c'est l'indépendance du choix d'objet vis-à-vis du sexe de l'objet, la liberté de disposer indifféremment d'objets masculins ou féminins – telle qu'on observe dans l'enfance, dans des états primitifs et à des époques reculées de l'histoire –, que la psychanalyse considère comme la base originelle à partir de laquelle se développent, à la suite d'une restriction dans un sens ou dans l'autre, le type normal aussi bien que le type inversé ».*¹²

Freud va encore plus loin en affirmant que l'homosexualité ne se distingue pas de l'hétérosexualité, jusqu'au point de qualifier toute sexualité humaine de perverse :

« Les médecins, qui ont d'abord étudié les perversions à partir d'exemples saillants et dans des conditions spéciales, ont eu naturellement tendance, tout comme dans le cas de l'inversion, à les considérer comme des signes de maladie ou de dégénérescence. Il est cependant plus facile de rejeter cette conception dans ce cas que dans l'autre. L'expérience quotidienne a montré que la plupart de ces transgressions, en tout cas les moins graves d'entre elles, forment un élément rarement absent de la vie sexuelle des bien-portants et que ceux-ci leur accordent la même valeur qu'aux autres intimités. À la faveur des circonstances, l'individu normal peut aussi, pendant tout un temps, substituer une perversion de ce genre au but sexuel

¹² Ajouté en 1915 par Sigmund Freud in *Trois essais sur la théorie sexuelle*, Paris, Gallimard, p. 51.

normal, ou lui ménager une place à côté de celui-ci. Aucun bien-portant ne laisse probablement de joindre au but sexuel normal un supplément quelconque, qu'on peut qualifier de pervers, et ce trait général suffit en lui-même à dénoncer l'absurdité d'un emploi réprobateur du terme de perversion. C'est précisément dans le domaine de la vie sexuelle que l'on se heurte à des difficultés particulières, à vrai dire insolubles tant qu'on veut établir une démarcation nette entre les simples variations à l'intérieur du champ physiologique et les symptômes morbides »¹³.

L'avancée freudienne fut d'avoir distingué la pulsion sexuelle de n'importe quel déterminisme naturel ou biologique. À partir de là, la sexualité humaine représentait pour Freud quelque chose de problématique, de non résolu, une impasse où le sujet se trouve décentré de soi-même par la mise en jeu de l'inconscient. La manière dont Freud formule l'hétérosexualité est très frappante, comme quelque chose qui ne va pas de soi:

« Du point de vue de la psychanalyse, par conséquent, l'intérêt exclusif de l'homme pour la femme est aussi un problème qui requiert une explication et non pas quelque chose qui va de soi et qu'il y aurait lieu d'attribuer à une attraction chimique en son fondement. La décision du comportement sexuel final ne tombe qu'après la puberté ; elle est le résultat d'une série encore impossible à cerner de facteurs dont certains sont de nature constitutionnelle, d'autres cependant de nature accidentelle. Assurément, certains d'entre eux sont susceptibles de prendre une importance si considérable qu'ils influencent le résultat dans leur sens. Mais, en général, la multiplicité des facteurs déterminants est reflétée par la diversité des conséquences sur le comportement sexuel manifeste de l'être humain »¹⁴

¹³ Freud, S., *Trois essais sur la théorie sexuelle (1905-1925)*, op. cit., p. 73.

¹⁴ Ibid., p. 51.

Un de plus grands paradoxes de l'histoire de la psychanalyse est que les institutions psychanalytiques se sont développées à l'envers de la théorie freudienne. Sans comprendre comment le glissement s'est produit au sein de la psychanalyse, nous ne pouvons que signaler, avec Lacan, que ce que nous trouvons à l'envers du discours analytique, c'est le discours du Maître :

« La référence d'un discours, c'est ce qu'il avoue vouloir maîtriser. Cela suffit à le classer dans la parenté du discours du Maître. C'est bien la difficulté de celui que j'essaie de rapprocher autant que je peux du discours de l'analyste – il doit se trouver à l'opposé de toute volonté, au moins avouée, de maîtriser. Je dis au moins avouée, non pas qu'il ait à la dissimuler, mais puisque, après tout, il est facile de redéraper toujours dans le discours de la maîtrise »¹⁵.

La clinique freudienne de l'IPA était devenue moralisante, hétérocentrée et normalisatrice, prétendant maîtriser la pulsion sexuelle. Cela a toujours produit un rejet de la part du mouvement gay et lesbien partout dans le monde. C'est cette tradition homophobe qui a motivé la plupart des études queer.

Freud avait une position très claire par rapport à l'homosexualité, qu'il exprime dans une lettre adressée à une mère américaine :

« Il n'y a rien dans l'homosexualité qui doit nous produire de la honte, ce n'est pas un vice, ni une dégradation et nous ne pouvons pas la qualifier de maladie non plus... C'est une grande injustice de poursuivre l'homosexualité comme si elle était un crime, c'est une cruauté »¹⁶.

¹⁵ Lacan, J., *Le Séminaire, livre XVII, L'envers de la psychanalyse (1969-1970)*, Paris, Seuil, 1991, p. 79.

¹⁶ Freud S. (1935), Lettre (à une mère américaine), publiée dans *Am. J. Psychiatry*, 107, (1951), p. 786.

Après la mort de Freud en 1939, une psychanalyse éloignée des concepts fondamentaux va s'imposer. De cette façon, la psychanalyse se transforme au fil des années cinquante en une sorte de pratique médicale, notamment psychiatrique, orientation que Freud avait abandonnée au long de son œuvre. Cette façon de lire le symptôme, va promouvoir l'idée qu'il existe une sexualité dite normale -hétérosexuelle- et qu'il faudrait soigner aux homosexuels.

Mais pour les psychanalystes lacaniens, faisons-le entendre, l'homosexualité n'a rien d'une maladie. Ni pour Freud, ni pour Lacan, l'homosexualité n'est considérée comme une pathologie. Que Lacan déploie une certaine ironie quant à la revendication de normalisation des homos relève non pas d'une hostilité à l'égard des homosexuels, mais d'une distanciation à l'égard de l'idée d'une jouissance normale.

Il est vrai par ailleurs qu'il n'est pas très répandu chez les lacaniens de regrouper les sujets, en vertu de leur choix sexuel, et de les inviter à prendre la parole tous ensemble. Car pour la psychanalyse, le « pour tous » est toujours une façon de tourner le dos à ce qui ne vaut que pour chacun et qui renvoie le sujet à son choix singulier. Cependant, le débat actuel autour du mal nommé « mariage pour tous » pourrait être l'occasion de montrer que pour les héritiers de Freud et de Lacan, le choix sexuel ne fait pas l'objet d'un jugement moral. Nous ne pouvons que suivre Clotilde Leguil quand elle affirme que le problème actuel de la psychanalyse est l'incompréhension de la part de certaines disciplines par rapport à la théorie analytique, dû dans la plupart des cas à une mauvaise lecture:

« Le brouillard qui règne dans la société est celui qui donne lieu à une vision totalement fausse de la psychanalyse en son époque, fondée sur des morceaux mal choisis de l'œuvre de Freud, mal compris et sortis de leur contexte, fondée aussi sur l'amalgame qui est fait entre les multiples psychothérapies et la psychanalyse proprement dite »¹⁷.

Dans notre travail de recherche, nous allons approfondir la pensée lacanienne pour éviter toutes ces confusions théoriques qui règnent.

¹⁷ Leguil, C., *La psychanalyse face au « mariage pour tous »* (2012), Paris, Lacan quotidien, n° 263.

Chap. III - L'inversion de la question homosexuelle

Pourquoi serait-il un défi pour la psychanalyse de revisiter la question homosexuelle ? Selon Eric Fassin, l'homosexualité constitue un problème pour la psychanalyse au même titre que l'homosexualité a constitué la psychanalyse depuis l'origine. Et quelque part, il n'a pas tort de soutenir ce point-là, même si sa thèse de base est assez ambitieuse, allant jusqu'à dire que : « *L'homosexualité donne naissance aux savoirs sur la sexualité.* »¹⁸

Est-ce que Freud serait d'accord avec Fassin sur l'idée que la psychanalyse doit une grande partie de son évolution à l'homosexualité ? C'est vrai que les grandes avancées de la pensée de Freud ont été suscitées par l'existence d'une sexualité « invertie ». Ses élaborations sur les différentes pulsions partielles, notamment sur la pulsion anale, contribuaient pour la première fois dans l'histoire à expliquer comment l'être humain déplace la source de sa jouissance sexuelle depuis ses parties génitales vers d'autres endroits du corps, qu'il nommera les « *zones érogènes* »¹⁹. En considérant l'existence d'une zone érogène anale comme quelque chose de « normal » dans le développement de la libido il donnait, sans être pour autant son intention première, un crédit et une légitimité à l'homosexualité masculine:

« La recherche analytique s'oppose avec la plus grande détermination à la tentative de séparer les homosexuels des autres êtres humains en tant que groupe particularisé. En étudiant d'autres excitations sexuelles encore que

¹⁸ Fassin, E., *L'inversion de la question homosexuelle* (2005), Paris, Amsterdam, p. 161.

¹⁹ Cette expression est héritière de Charcot, notamment de sa découverte chez les hystériques des « zones hystérogènes ». Freud utilise le terme pour la première fois dans une lettre à Fliess.

celles qui se révèlent de façon manifeste, elle apprend que tous les hommes sont capables d'un choix d'objet homosexuel et qu'ils ont effectivement fait ce choix dans l'inconscient »²⁰.

D'un côté, il montrait son existence, en disant que finalement ce n'était pas une pratique si rare, et qu'elle se pratiquait aussi chez les hétérosexuels et d'un autre côté, il garantissait que l'être humain pouvait éprouver du plaisir dans cette zone, même si biologiquement celle-là n'était pas destinée à la pénétration. L'homosexualité est un sujet qui a occupé Freud jusqu'à sa mort, surtout au moment où il essayait de construire sa théorie sur la bisexualité humaine pour laquelle il avait toujours soutenu l'hypothèse de l'existence de fantasmes hétérosexuels et homosexuels cohabitant dans l'inconscient de tout sujet névrosé : *« Un symptôme est l'expression d'une part d'un fantasme sexuel inconscient masculin, d'autre part d'un fantasme sexuel inconscient féminin. »²¹*

Cette constitution supposée bisexuelle de l'être humain expliquerait le mécanisme de refoulement des psychonévroses (aussi bien chez les hétéros que chez les homos), et notamment il pensait que pour arriver à la fin d'une analyse il était absolument nécessaire de traverser ces deux fantasmes : *« Dans le traitement psychanalytique, il est très important de s'attendre à ce qu'un symptôme ait une signification bisexuelle. »²²*

Mais pour revenir à la question qui nous occupe, actuellement, ce que la société demande à la psychanalyse n'est pas une explication sur l'origine et le fondement de l'homosexualité, mais plutôt d'analyser l'hostilité déclenchée par

²⁰ Freud, S., *Trois essais sur la théorie sexuelle*, op.cit., p. 51.

²¹ Freud, S., *Les fantasmes hystériques et la bisexualité (1908)*, in *Névrose, Psychose et perversion*, Paris, PUF, p. 154.

²² Ibid., p. 155.

cette forme spécifique d'orientation sexuelle. En suivant Fassin : *« Ce n'est plus la question homosexuelle mais bien la question homophobe qui mérite dorénavant une problématique particulière. »*²³

D'une certaine manière, ce n'est plus la psychanalyse qui s'interroge sur la question mais l'homosexualité qui l'interpelle en disant:

*« Dès lors que l'homosexualité pose moins problème, c'est l'ordre symbolique qui ne va plus de soi [...] La reconnaissance de l'homosexualité dans le couple et a fortiori dans la famille, toucherait à la différence des sexes dont chacun s'accorde alors à rappeler qu'elle définit l'ordre symbolique »*²⁴.

Didier Eribon demande à la psychanalyse si l'actualité ne l'a pas rendue obsolète. De son point de vue, le problème n'appartient pas au passé mais est toujours présent, et il est en lien direct avec les outils théoriques de la psychanalyse, notamment le complexe d'Œdipe:

*« Comment, en effet, ne pas considérer désormais une notion aussi centrale que le complexe d'Œdipe comme un instrument disciplinaire et mutilant d'interprétation ? »*²⁵.

²³ Fassin, E., *L'inversion de la question homosexuelle*, op.cit., p.162.

²⁴ Ibid., p. 163.

²⁵ Nous trouvons cette remarque dans l'article *« L'inconscient des psychanalystes au miroir de l'homosexualité (2007) »*. D'autres articles de critique à la psychanalyse de l'auteur sont à notre disposition sur le site internet de Didier Eribon.

Chap. IV – Psychanalyste et homosexuel

Dans son livre *“Théorie queer et psychanalyse”*, le sociologue espagnol Javier Sáez critique très durement l’analyste Ralph Roughton à cause d’un article intitulé « *Psychanalyste et homosexuel ?* » publié dans la Revue française de psychanalyse en 1999. Même si le diagnostic d’homosexualité comme pathologie avait été supprimé du DSM en 1973, il ne faut pas oublier qu’il s’agissait d’une époque très homophobe dans le milieu psychiatrique et psychanalytique, notamment aux États-Unis. Donc, le fait de prendre la parole pour la première fois pour défendre la pratique analytique des homosexuels n’allait pas de soi. Bien au contraire, faire son « coming out » en tant qu’analyste est quelque chose qui, même aujourd’hui, est très difficile à assumer.

De tout l’article, la phrase qui semble avoir dérangé Sáez est la suivante « *l’existence indéniable de femmes et d’hommes homosexuels sains et matures* »²⁶. Tel est son indignation par rapport à cette phrase dont il va faire une analyse mot à mot :

- *L’existence* : on constate qu’il existe des homosexuels.
- *Indéniable* : on ne peut plus nier cette existence.
- *Femmes et hommes* : il y a des homosexuels de l’un et l’autre sexe (il y a encore des hommes et des femmes)

²⁶ Roughton, R., « Psychanalyste et homosexuel ? », *Revue française de psychanalyse*, n°4, t.LXIII, Paris, 1999, p. 1286.

- *Homosexuels* : on utilise le terme pathologique inventé par la psychiatrie/médecine au XIX siècle.
- *Sains* : encore une fois le concept de santé opposé à celui de maladie (la psychanalyse comme la discipline qui établit qu'il existe « la santé » et qui juge qui l'a et qui ne l'a pas).
- *Matures* : un autre terme qui appartient à la psychologie la plus attachée aux traditions, qui suppose un modèle du « développement » du sujet téléologique, où l'être -psychique- progresse dans une évolution positive au fur et à mesure, et où l'homosexuel souffre d'une « fixation » qui l'empêche de parvenir au destin universel qu'est l'hétérosexualité²⁷.

Par contre, le sociologue aurait dû lire l'article en entier²⁸ et se rendre compte que l'analyste qui parle est un homosexuel qui a souffert lui-même de la discrimination de la part de ses propres collègues et tout ce qu'il essaie par là de montrer est que dans sa pratique il n'ira jamais contre le choix d'objet sexuel de ses patients. Relativement à sa critique du dernier mot « matures », il aurait suffi qu'il lise début de la phrase de Roughton pour comprendre que l'auteur ne partage pas la théorie du développement normal de la sexualité:

*« Mon expérience m'a convaincu que notre théorie et nos anciennes hypothèses sur l'homosexualité étaient erronées. Nous avons besoin d'une nouvelle théorie du développement qui puisse rendre compte de l'existence indéniable de femmes et d'hommes homosexuels sains et matures »*²⁹.

²⁷ Sáez, J., *Théorie queer et psychanalyse*, op.cit., p. 202.

²⁸ Cette critique est valable pour certains auteurs queer (Marie-Hélène Bourcier, Judith Butler) qui n'ont jamais lu en entier les séminaires de Jacques Lacan et qui se permettent de critiquer d'une manière injuste et peu rigoureuse.

²⁹ Roughton, R., « Psychanalyste et homosexuel? », *Revue française de psychanalyse*, n°4, t.LXIII, Paris, 1999, p. 1286.

Ce manque de précision est très certainement dû au fait que Sáez commente cet article à partir d'une relecture d'Elisabeth Roudinesco.

Roughton retrace un moment de l'histoire de la psychanalyse et nous montre à quel point les relations entre celle-là et l'homosexualité ont été toujours difficiles.

Il reprend des critiques très graves que ses propres confrères ont lancées aux homosexuels, après que la psychiatrie et la psychologie ont reconnu que l'homosexualité n'était pas un indicateur de trouble mental. Par exemple il cite les postulats d'Edmund Bergler, en 1956 :

« Je n'ai pas de préjugé contre l'homosexualité... [mais] les homosexuels sont par essence des gens désagréables, insouciant de leur attitude plaisante ou déplaisante... [qui renferme] un mélange d'arrogance, de fausse agression, et de larmoiement... Comme tous les masochistes psychiques, ils sont obséquieux quand ils se trouvent confrontés à une personne plus forte, sans pitié quand ils ont le pouvoir, sans scrupules quand il s'agit d'écraser quelqu'un de plus faible... on trouve rarement un ego intact... parmi eux »³⁰.

Malheureusement, se dit Roughton, il ne s'agit pas de stéréotype appartenant au passé, mais de ceux qu'un autre auteur plus contemporain, Charles Socarides, avait écrits dans les années quatre-vingt-dix :

« Il existe chez tous les homosexuels un grave trouble narcissique et d'importantes déficiences sur le plan de l'égo », et aussi l'idée que « L'homosexuel, quels que soient son adaptation et son fonctionnement dans d'autres domaines de la vie, est gravement handicapé dans le

³⁰ Bergler E. (1956), *Homosexuality: Disease or Way of Life*, New York, Hill & Wang, p. 26-29.

domaine le plus vital : celui des relations interpersonnelles », ou encore « les homosexuels sont ou bien dans l'angoisse, ou bien dans la dénéigation ».

Dans son livre de 1995³¹, il affirme :

« L'homosexuel peut sembler ne pas être du tout malade, sauf dans la mascarade de sa vie sexuelle. Certains homosexuels très perturbés n'ont pas d'angoisse, car ils sont constamment engagés dans des relations sexuelles avec des individus du même sexe – ce qui soulage leur anxiété » (p. 110). « Le seul remède pour eux est de chercher sans fin de nouveaux partenaires. Ils sont poussés dans ce modèle car, contrairement aux hétérosexuels, ils n'ont pas d'identité stable définie par leur appartenance à un sexe » (p. 112).

Nous partageons le point de vue de Roughton quand il affirme que Freud a toutefois clairement affirmé en 1903 que « **les homosexuels ne sont pas des malades** »³² et donc nous pourrions qualifier de perverse la lecture que certains postfreudiens ont fait du père de la psychanalyse. Deux communications non théoriques donnent une idée sur l'orientation que Freud voulait donner à sa théorie sur l'homosexualité :

- Lettre à une mère américaine : *« l'homosexualité n'est assurément pas un avantage mais pas non plus quelque chose dont il faut avoir honte, ni un vice, ni une dégradation, et on ne peut la classifier comme maladie ; nous*

³¹ Socarides C. (1995), *Homosexuality: A Freedom too Far: A Psychoanalyst Answer 1000 Questions about causes and cure and the impact of the Gay Rights Movements on American Society*, Phoenix, Adam Margrave Books.

³² Freud S. (1903), *Die Zeit*, Vienne, 27 octobre 1903.

considérons qu'elle est une variation de la fonction sexuelle produite par un certain arrêt du développement »³³.

- Lettre à Ernest Jones : Freud et Otto Rank écrivent de Vienne qu'ils ne sont pas d'accord avec son projet de rejeter la candidature d'un homosexuel qui souhaite devenir membre de la Deutch Psychoanalytic Society en disant *« nous ne pouvons pas exclure des personnes comme celles-là sans d'autres raisons suffisantes... la décision dans pareils cas devrait dépendre d'un examen minutieux des autres qualités du candidat »³⁴.*

Même s'il pensait que l'homosexualité n'était pas un aboutissement normal du développement, Freud ne pensait pas que les homosexuels relevaient d'une maladie de l'ego ou du caractère. Roughton pense que *« sous l'autorité de Freud, la psychanalyse fut une voix éminente faisant entendre raison et compassion contre une société répressive et homophobique. »³⁵*

C'est donc après la mort de Freud que certains analystes américains ont fait de l'homosexualité une pathologie, en la considérant comme semblable à la phobie (évitement craintif des organes génitaux du sexe opposé). Les études se sont centrées sur une population de patients perturbés et la théorie qui se développait avait pris une mauvaise tournure, en attribuant aux homosexuels de graves troubles de la personnalité. Cette vision de la réalité a fait que pendant très

³³ Freud S. (1935), Lettre (à une mère américaine), publiée dans Am. J. Psychiatry, 107, (1951), 786.

³⁴ Freud S. (1921), Lettre (de Freud et Rank à Jones), cité dans K. Lewes, The Psychoanalytic Theory of Male Homosexuality, New York, Simon & Schuster, 1988, p. 33.

³⁵ Roughton, R. Psychanalyste et homosexuel ? (1999), op.cit., p. 1286.

longtemps les hommes et femmes analystes homosexuels n'étaient pas considérés comme aptes à devenir candidats à la psychanalyse.

De cette manière, nous trouvons au sein du même courant de pensée, selon la lecture que fait Roughton de sa pratique au sein de l'IPA (International Psychoanalytic Association), deux points de vue très opposés :

- Changer l'orientation sexuelle : Donc considérer l'homosexualité comme une pathologie qu'il faut soigner : « *Nos conventions sociales et nos efforts thérapeutiques étaient traditionnellement basés sur la croyance que l'homosexualité n'était pas naturelle pour n'importe qui, que chaque personne homosexuelle est potentiellement hétérosexuelle, et que décourager l'homosexualité tout en encourageant l'hétérosexualité servait le mieux ses intérêts* ». ³⁶

- Ne pas changer l'orientation sexuelle : Puisque elle est établie relativement tôt dans la vie et qu'aucune méthode ne peut vraisemblablement la modifier : « *Nous serions probablement d'accord sur le fait que la capacité d'un individu à aimer, travailler, jouer et entretenir l'estime qu'il a de lui-même est optimale quand s'est instaurée une harmonie intérieure qui permet de se présenter au monde avec authenticité et intégrité [...] La pathologie réside dans les conséquences de la dégénération de cette identité, de la dénégation d'une part essentielle de soi, de la tentative d'être quelque chose que l'on n'est pas -même au point de développer un*

³⁶ Ibid., p. 1288

faux soi-, et dans l'intériorisation d'attitudes qui engendrent la haine de soi »³⁷.

Pour Roughton donc, la psychanalyse a négligé les observations de la réalité (les patients, les collègues et les amis homosexuels) pour adopter, sans la remettre en question, une orthodoxie. Influencée par la théorie, par des hypothèses liées à notre culture, et par le mythe de l'objectivité hétérosexuelle, la psychanalyse n'a pas voulu entendre les changements de la société. L'auteur énumère six hypothèses erronées de la psychanalyse³⁸ :

- Incompatibilité entre homosexualité et maturité affective.
- Généraliser à la population homosexuelle dans son ensemble ce que l'on observe chez les patients en traitement.
- Toute psychopathologie chez un individu homosexuel est attribuée à son homosexualité.
- L'homosexualité se définit par des relations sexuelles (l'attirance érotique et le fantasme sexuel étant moins importants que le comportement homosexuel).
- Trouver la « cause » de l'homosexualité change l'orientation sexuelle d'un individu.

³⁷ Roughton, R. *Psychanalyste et homosexuel ?* (1999), op.cit., p. 1288.

³⁸ Ibid., 1289-1292.

- Les homosexuels ne peuvent faire une analyse.

Bien évidemment, nous sommes d'accord avec toutes ces critiques pertinentes qui visent une psychanalyse traditionnelle cloîtrée dans un modèle familial, entravée par une mauvaise approche du Nom-du-Père complètement dépassée par le tout dernier Lacan, comme nous nommons la dernière partie de son enseignement à partir de la lecture faite par Jacques-Alain Miller. Nous réservons notre position définitive sur le sujet pour la cinquième partie de notre étude. Notre travail consistera à démentir les hypothèses erronées qui ont marqué une distance entre la psychanalyse et la société progressiste. Mais, quelle est l'origine du malentendu ? L'étude de certaines auteures queer, qui ont ridiculisé notre pratique, permettra de déterminer une réponse.

Chap. V – Critiques queer faites à Lacan

Nous allons ensuite répondre aux critiques que certaines écrivaines queer ont adressées aux concepts fondamentaux de la psychanalyse tels que le phallus, le complexe d'Œdipe, le désir... avec les références précises que nous retrouvons assez facilement dans le séminaire de Lacan.

1. Il n'y a pas de rapport sexuel

Selon l'auteur Gayle Rubin, dans les cultures occidentales le sexe est considéré comme une force dangereuse, destructrice, négative (Weeks, 1981, p. 22). Les traditions chrétiennes tiennent le sexe pour mauvais, similaire au péché. Il est bien vu s'il est attrapé par les liens du mariage et au service de la procréation. Depuis cette perspective on en déduit que le sexe est quand même suspect et que les comportements érotiques ne sont excusés que lorsqu'ils se situent dans le cadre du mariage, de la reproduction et de l'amour. Rubin nomme « *sophisme de la différence d'échelle* »³⁹ cette manière particulière de lire la sexualité humaine. Elle parle donc des sociétés occidentales modernes qui classent les actes sexuels selon un système hiérarchique de valeur sexuelle. Le sexe conjugal ou reproductif est au sommet de la pyramide. Les individus dont le comportement sexuel correspond au sommet de cette hiérarchie sont récompensés par un certificat de bonne santé mentale, bénéficient de la respectabilité, de la légalité, de la mobilité sociale et physique, et du soutien des institutions et des bénéfices d'ordre matériel. Pour elle :

³⁹ Rubin, G., *Marché au sexe* (1984), Paris, EPEL, 2002, p.83.

« La sexualité qui est « bonne », « normale » et « naturelle » devrait idéalement être hétérosexuelle, conjugale, monogame, procréatrice et non commerciale. Elle doit s'exercer à l'intérieur d'un couple ayant une relation stable, à l'intérieur d'une même génération, et à la maison. Elle ne doit pas faire recours à la pornographie, aux objets fétichistes, aux gadgets érotiques de toute sorte, ou à des rôles autres que ceux d'homme et de femme. Tout acte sexuel qui transgresse ces règles est « mauvais », « anormal » et « contre-nature ». Le mauvais acte sexuel peut être homosexuel, non marié, non monogame, dénué de finalité reproductrice, ou commercial. Il peut être masturbatoire ou à l'occasion d'une partouze, il peut être un coup d'un soir, il peut traverser les frontières générationnelles, avoir lieu « en public » ou du moins dans des lieux de drague ou des saunas »⁴⁰.

Rubin dresse la frontière entre le bon et le mauvais sexe en prenant comme exemple le discours soit religieux, soit psychiatrique, soit populaire ou bien le discours politique⁴¹ :

- Sexe « bon » : normal, naturel, sain, divin. Ce serait l'hétérosexuel, dans le mariage, procréateur et à la maison.
- Sexe « mauvais » : anormal, contre-nature, malsain, vicieux, « abominable ». C'est-à-dire les travestis, transsexuels, fétichistes, sadomasochistes, rémunéré ou intergénérationnel.
- Entre les deux extrêmes on trouve la *principale zone de contestation* : Couples hétérosexuels non mariés, hétérosexuels à partenaires multiples, masturbation, couples homosexuels et lesbiens stables et durables, lesbiennes draguant dans les bars, hommes homosexuels qui vont dans les saunas... etc. Ici les exemples sont multiples.

⁴⁰ Rubin, G., *Marché au sexe*, op.cit., p. 87.

⁴¹ Ibid., p. 88.

Pour Rubin, l'homosexualité tombe toujours du mauvais côté de la frontière, sauf : « *Si elle se pratique en couple monogame, la société commence à reconnaître qu'elle recoupe la totalité des interactions humaines possibles.* »⁴²

Mais le débat actuel tourne autour de la question de savoir où il faudrait poser cette frontière, et quels sont les actes respectables. Si nous soutenons la thèse qu'il existe une sexualité plus respectable que les autres, c'est parce que nous partons de l'idée qu'il y a un idéal de rapport sexuel accompli. Dans ce sens-là nous pourrions dire que Freud croyait dans le rapport sexuel entre l'homme et la femme. Mais c'est grâce à Jacques Lacan, notamment à partir du séminaire XX, que nous pouvons soutenir qu'il n'y a pas de rapport sexuel.

Dans son séminaire XX, Lacan parle de la sexualité et travaille la question de l'homosexualité, mais il fait une distinction très importante « *quand on aime, il ne s'agit pas de sexe* »⁴³. Lacan montre que le désir ne dépend pas du genre de l'objet choisi mais plutôt de l'objet *a*. Par là il sépare le désir d'une norme hétérosexuelle quelconque.

Un autre point à signaler de la théorie lacanienne est la critique que Lacan adresse à la psychologie du moi et par conséquent à l'idée que le sujet se fait de lui-même au niveau conscient. Pour lui, la notion de sexualité est inséparable de l'existence de l'inconscient. L'inconscient entendu comme l'échec de la nature et la culture pour faire exister le désir subjectif de tout à chacun.

⁴² Rubin, G., *Marché au sexe*, op.cit., 89.

⁴³ Lacan, J., *Le Séminaire, livre XX, Encore, (1972-1973)*, Paris, Seuil, 1975, p. 27.

Suivant cette logique, Lacan va dissoudre la possibilité de parler d'une sexualité normale, au moins d'un point de vue psychanalytique. Il dénonce certains courants « scientifiques » de la psychanalyse :

« Assurément, ce qui apparaît sur les corps sous ces formes énigmatiques que sont les caractères sexuels – qui ne sont que secondaires – fait l'être sexué. Sans doute. Mais l'être, c'est la jouissance du corps comme tel, c'est-à-dire comme asexué, puisque ce qu'on appelle la jouissance sexuelle est marqué, dominé, par l'impossibilité d'établir comme tel, nulle part dans l'énonçable, ce seul Un qui nous intéresse, l'Un du rapport sexuel. C'est ce que le discours analytique démontre, en ceci que, pour un de ces êtres comme sexués, pour l'homme en tant qu'il est pourvu de l'organe dit phallique – j'ai dit dit -, le sexe corporel, le sexe de la femme – j'ai dit de la femme, alors que, justement, il n'y a pas la femme, la femme n'est pas toute - le sexe de la femme ne lui dit rien, si ce n'est par l'intermédiaire de la jouissance du corps »⁴⁴.

Pour Lacan, l'ordre social produit des effets de sens et des idéaux avec lesquels les sujets s'identifient consciemment : cette réalité, on l'appelle l'imaginaire. Le réel n'est pas la réalité chez Lacan, mais plutôt un lieu inaccessible pour le sujet, c'est tout ce qui est hors sens, que nous ne pouvons pas représenter ni signifier. Ces identifications imaginaires produisent des identifications aliénantes qui empêchent le sujet d'approcher un savoir sur l'inconscient. Dans le congrès de Bonneval de 1960 Lacan dénonçait la fonction normative de la psychologie, et l'intérêt qu'avaient certains analystes à trahir la radicalité de la théorie freudienne afin d'être en accord avec un discours universitaire :

⁴⁴ Lacan, J., *Le Séminaire, livre XX, Encore (1972-1973)*, op. cit., p.13.

« La psychologie est véhicule d'idéaux : la psyché n'y représente plus que le parrainage qui la fait qualifier d'académique. L'idéal est serf de la société. Un certain progrès de la nôtre illustre la chose, quand la psychologie ne fournit pas seulement aux voies, mais défère aux vœux de l'étude de marché »⁴⁵.

Un peu plus loin dans ce même texte, Lacan parle de l'aliénation comme produit du désir du sujet pris dans le discours de l'Autre :

« Le registre du signifiant s'institue de ce qu'un signifiant représente un sujet pour un autre signifiant. C'est la structure, rêve, lapsus et mot d'esprit, de toutes les formations de l'inconscient. Et c'est aussi celle qui explique la division originaire du sujet. Le signifiant se produisant au lieu de l'Autre non encore repéré, y fait surgir le sujet de l'être qui n'a pas encore la parole, mais c'est au prix de le figer. Ce qu'il y avait là de prêt à parler, - ceci aux deux sens que l'imparfait du français donne à l'il y avait, de le mettre dans l'instant d'avant : il était là et n'y est plus, mais aussi dans l'instant d'après : un peu plus il y était d'avoir pu y être, - ce qu'il y avait là, disparaît de n'être plus qu'un signifiant. Ce n'est donc pas que cette opération prenne son départ dans l'Autre, qui la fait qualifier d'aliénation. Que L'Autre soit pour le sujet le lieu de sa cause signifiante, ne fait ici que motiver la raison pourquoi nul sujet ne peut être cause de soi »⁴⁶.

Donc, la sexualité, il faut la comprendre en relation à l'Autre, nous ne pouvons pas la déterminer nous-mêmes comme certains auteurs queer essaient de le faire entendre. Par contre cela ne veut pas dire que la sexualité adressée à l'autre s'éteindra, disons, dans la normalité, où les pulsions partielles viendront se conjuguer dans l'équilibre de la pulsion génitale :

⁴⁵ Lacan, J., « Position de l'inconscient », in *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 832.

⁴⁶ Ibid., p. 841.

« Il n'est pas d'autre voie où se manifeste dans le sujet l'incidence de la sexualité. La pulsion en tant qu'elle représente la sexualité dans l'inconscient n'est jamais que pulsion partielle. C'est là la carence essentielle, à savoir celle de ce qui pourrait représenter dans le sujet, le mode en son être de ce qui y est mâle ou femelle »⁴⁷.

L'ordre social propose des modèles imaginaires et symboliques (idéaux, codes, lois, modes, objet de consommation, styles de vie) qui donnent au sujet une façon de retrouver sa place dans le monde. Lacan inclut les identités sexuelles dans cette tentative de voiler l'impossibilité, la place vide qui habite l'inconscient :

« Du côté du vivant en tant qu'être à être pris dans la parole, en tant qu'il ne peut jamais enfin y tout entier advenir, dans cet en-deçà du seuil qui n'est pourtant ni dedans ni dehors, il n'y a d'accès à l'Autre du sexe opposé que par la voie des pulsions dites partielles où le sujet cherche un objet qui lui remplace cette perte de vie qui est la sienne d'être sexué. Du côté de l'Autre, du lieu où la parole se vérifie de rencontrer l'échange des signifiants, les idéaux qu'ils supportent, les structures élémentaires de la parenté, la métaphore du père comme principe de séparation, la division toujours ouverte dans le sujet dans son aliénation première, de ce côté seulement et par ces voies que nous venons de dire, l'ordre et la norme doivent s'instaurer qui disent au sujet ce qu'il faut faire comme homme ou femme »⁴⁸.

L'auteur Jorge Alemán explique cette particularité de l'orientation lacanienne dans un livre intitulé « *Notes antiphilosophiques* »⁴⁹ :

⁴⁷ Ibid., p. 849.

⁴⁸ Ibidem.

⁴⁹ Alemán, J. (2003), « Nota sobre la tesis de Jacques Lacan: No hay relación sexual », in *Notas Antifilosóficas*, Grama Editores, Buenos Aires, p. 27.

« L'identité est une suppléance fragile et instable qui se construit en relation et en réponse au caractère impersonnel de la pulsion. L'amour, les liens sociaux, les structures élémentaires de la parenté, les identifications, les dispositifs juridico-disciplinaires, constituent diverses modalités historiques de suppléances, qui prennent en charge le vide irréductible entre la jouissance pulsionnelle et l'autre. Il ne faut pas guérir d'un style de pratique sexuelle, mais plutôt du caractère mortifiant avec lequel la répétition s'approprie le parcours de la pulsion ». Et un peu plus loin il ajoute : « L'hétérosexualité, comme genre ou pratique dominante, est devenue la norme qui explique le reste des pratiques sexuels, le noyau du sens à partir duquel on essaie de faire exister l'absence de rapport sexuel. Homosexualité, hétérosexualité, lesbianisme, etc...sont des identités-réponses à l'impossibilité de la relation sexuelle. La tentative pour donner une hiérarchie, priorité ou fondement à une pratique sexuelle parmi les autres est toujours un effort du discours du Maître. Il n'y a pas une façon de jouir harmonieuse, stable et naturelle. La jouissance s'écrit avec le style du symptôme, mais ce qui est symptomatique ne renvoie pas à la normalité. On appelle symptôme le mode d'exister de tous les êtres parlants, sexuels et mortels qui constitue son identité, marqué par l'exil, une marque qui a été toujours là pour accompagner le rythme de la rencontre discordante entre les jouissances ».

Lacan s'oppose à toute adaptation de la jouissance. Ce champ, qui résiste à toute tentative de normalisation de la sexualité par la société, est nommé le réel, c'est-à-dire, l'irréductible. Lacan critique radicalement l'idée d'un développement psychosexuel dit normal et les idéaux de l'amour qui surgissent au sein de la psychanalyse elle-même :

« Ai-je besoin d'accentuer le rôle que nous faisons jouer à une certaine idée de l'amour achevé ? C'est là un terme que vous devez déjà avoir appris à reconnaître, et non pas seulement ici, puisqu'à la vérité il n'y a pas d'auteur analyste qui n'en fasse état. Et vous savez que j'ai souvent pris

ici comme cible le caractère approximatif, vague et entaché de je ne sais quel moralisme optimiste, dont sont marquées les articulations originelles de la forme dite de la génitalisation du désir. C'est l'idéal de l'amour génital - amour qui est censé modeler à soi tout seul une relation d'objet satisfaisante - amour-médecin, dirais-je si je voulais accentuer dans un sens comique la note de cette idéologie-hygiène de l'amour, dirai-je pour situer ici ce à quoi semble se limiter l'ambition analytique »⁵⁰.

Face à l'espoir de la sexologie et de la psychologie actuelles de voir exister une harmonie entre les sexes, Lacan oppose une contestation :

« Comme on a le signifiant, il faut qu'on s'entende, et c'est justement pour cela qu'on ne s'entend pas. Le signifiant n'est pas fait pour les rapports sexuels. Dès lors que l'être humain est parlant, fichu, c'en est fini de ce parfait, harmonieux, de la copulation, d'ailleurs impossible à repérer nulle part dans la nature »⁵¹

Lacan indique que le réel tel qu'il le comprend n'a rien à avoir avec le monde des idées ou avec une vérité inaccessible versus le monde imaginaire où tout peut avoir un sens. Le réel pour Lacan n'a pas un contenu positif, c'est un champ en lien avec la jouissance, la répétition, le sexe et la pulsion mort, un champ inaccessible et irréductible au sens. C'est un champ dynamique qui fait bouger les identifications et qui ne peut pas être compris en dehors des deux autres champs, le symbolique et l'imaginaire.

Comme nous l'indique le sociologue espagnol Javier Sáez, tandis que le discours queer dénonce la construction du sexe dans les registres imaginaire et

⁵⁰ Lacan, J., *Le Séminaire, livre VII, L'éthique de la psychanalyse (1959-1960)*, Paris, Seuil, 1986 p. 17.

⁵¹ Lacan, *Le Séminaire, livre XVII, L'envers de la psychanalyse (1969-1970)*, Paris, Seuil, 1991, p. 36.

symbolique, « *Lacan situe le sexe du côté du réel, au-delà des images et de l'énonciation* »⁵².

Par ailleurs, Lacan oppose une critique à la psychanalyse institutionnelle et aux efforts de certains analystes pour normaliser et moraliser la vie sexuelle :

*« Il semble qu'à partir du coup de sonde, du flash que l'expérience freudienne a jeté sur les origines paradoxales du désir, sur le caractère de perversion polymorphe de ses formes infantiles, une pente générale a porté les psychanalystes à réduire ces origines paradoxales pour en montrer la convergence vers une fin d'harmonie. Ce mouvement caractérise dans l'ensemble le progrès de la réflexion analytique, au point que la question mérite d'être posée de savoir si ce progrès théorique ne conduisait pas en fin de compte à ce que nous pourrions appeler un moralisme plus compréhensif qu'aucun de ceux qui jusqu'à présent ont existé »*⁵³

2. Critique faite au phallus lacanien

Le phallus continue d'être l'un de concepts les plus rejetés par le féminisme et par la théorie queer. Nous trouvons cette critique au phallus chez l'auteure Gayle Rubin, anthropologue qui a beaucoup influencé la théorie queer depuis ses commencements. Dans son fameux article publié en 1975 « *The traffic in Women* », Rubin dénonce la tentative de Lacan de masculiniser le complexe d'Œdipe en introduisant un élément masculin, donc le phallus, à l'origine de la subjectivité humaine :

⁵² Sáez, J. *Théorie queer et psychanalyse*, Paris, EPEL, 2005, p.122,

⁵³ Lacan, J., *Le Séminaire, livre VII, L'éthique de la psychanalyse (1959-1960)*, op.cit., 13.

« Dans un sens, le complexe d'Œdipe est l'expression d'une circulation du phallus dans l'échange intrafamilial, une inversion de la circulation des femmes dans l'échange interfamilial...Le phallus passe par l'intermédiaire des femmes d'un homme à un autre : du père au fils, du frère de la mère au fils de la sœur, etc. Dans le cercle familial Kula, les femmes vont d'un côté, le phallus d'un autre. Il est là où nous ne sommes pas. Dans ce sens, le phallus est plus qu'une caractéristique qui distingue aux deux sexes ; il est l'incarnation du statut masculin, auquel les hommes ont accès et dans lequel il y a certains droits : entre autres, le droit à une femme. C'est l'expression de la transmission du domaine masculin. Les traces laissées sont l'identité sexuelle, la division de sexes »⁵⁴.

Finalement l'auteure critique le fait que le terme de référence permettant l'accès à la subjectivité soit de caractère masculin.

Teresa De Lauretis a également critiqué cette prémisse épistémologique du phallus :

« Malgré les affirmations de Lacan et des lacaniens sur l'idée que le phallus n'est pas le pénis, le désir et la signification se définissent, finalement, comme un processus inscrit dans le corps masculin, puisque ça dépend de l'expérience initiale –et centrale– du propre pénis, du fait d'avoir un pénis...Contre les conséquences effectives de la théorie analytique que Lacan même développa, il ramena l'analyse à la biologie et au mythe, instaura la réalité sexuelle comme nature, comme origine et condition du symbolique. Dans la perspective psychanalytique de la signification, les processus subjectifs sont essentiellement phalliques ; c'est-à-dire, ce sont des processus subjectifs dans la mesure où ils se fondent d'un ordre établi par le langage – le symbolique – par la fonction de castration. Encore une fois la sexualité féminine est niée, elle reste

⁵⁴ Rubin, G., "The traffic in Women: Notes on the Political Economy of sex" (1975), in Rayna Reiter, ed., *Toward an Anthropology of Women*, New York, Monthly Review Press, pp. 191-192.

équivalente à la sexualité masculine, avec le phallus comme représentante de l'autonomie du désir (du langage) en ce qui concerne le corps féminin »⁵⁵.

Sans doute, cette lecture que De Lauretis fait de l'ouvrage de Jacques Lacan s'arrête au Séminaire V, où il développait le complexe d'Œdipe non pas comme un mythe, mais comme une métaphore, la métaphore paternelle. Nous verrons qu'avec le dernier enseignement de Lacan, notamment à partir du Séminaire XX *Encore*, il va au-delà de l'Œdipe en proposant un au-delà de la jouissance phallique dans laquelle Freud avait enfermé la question de la féminité. Nous ferons une analyse approfondie de la lecture que fait Jacques-Alain Miller sur le tout dernier enseignement de Lacan dans la cinquième partie de ce travail de recherche.

Par ailleurs, la critique la plus récurrente à la psychanalyse lacanienne de la part de Marie-Hélène Bourcier est « *la place hégémonique et hétéro-centrée qui puissent avoir l'interprétation et le discours psychanalytique au champ du désir et de la sexualité* »⁵⁶ et du fait qu'il s'agit d'un régime disciplinaire sur le sexe :

« On peut se demander si ce n'est pas une caractéristique de la psychanalyse, notamment lacanienne, de promouvoir une vision extrêmement statique et fixe du pouvoir et de la loi »⁵⁷.

De la même manière, Bourcier considère la psychanalyse comme une sorte de psychologie. Mais nous avons indiqué un peu plus haut le point de vue critique

⁵⁵ De Lauretis, T., *The Practice of Love : Lesbian sexuality and pervers desire* (1994) Indianan University Press, Indianápolis, pp. 254-297.

⁵⁶ Bourcier, M.H. *Queer zones. Politiques des identités sexuelles des représentations et des savoirs* (2001) Paris, Balland, p.87.

⁵⁷ Ibidem.

que Lacan a toujours gardé par rapport à la psychologie. Une difficulté à contester les critiques de Bourcier est qu'elle ne donne jamais les sources de ses opinions sur la psychanalyse lacanienne ; dans son ouvrage « *Queer zones* » nous ne trouvons pas une seule référence aux textes de Lacan, ce qui ne l'empêche pas d'émettre de virulentes conjectures.

Sans abandonner l'approche freudienne, Teresa De Lauretis propose une formulation du désir des sujets lesbiens en dehors des coordonnées œdipiennes et de son rapport au phallus. C'est l'objectif de son ouvrage « *The practice of Love* » dans lequel elle décrit cette stratégie de la façon suivante :

« La fantaisie de la perte et dépossession visent une blessure narcissique... Dans mon analyse, que j'appelle le désir pervers, qui veut dire non hétéro, non œdipien, non reproductif, c'est-à-dire, en dehors des termes fantasmatiques du scénario œdipien et du schéma reproductif de la famille : mère, père et fils. Les termes de la différence entre les amants, pour autant, ne sont pas les termes de la différence sexuelle, homme et femme ; et le signifiant du désir n'est pas le phallus paternel, mais plutôt un objet ou signe, arbitraire et contingent, même s'il est codifié culturellement, que, au manque d'un terme plus précis j'ai nommé fétiche. Dans les textes que j'analyse, les termes de la différence et les signifiants du désir changent d'un texte à l'autre, et d'un sujet lesbien à l'autre, mais ils font toujours référence à un moment fantasmatique : le doublement de l'objet originellement perdu (le corps de la mère) par un autre objet (le propre corps féminin) et le déplacement du deuxième dans un fétiche-signe qui signifie désir, c'est-à-dire, la signification même du désir. C'est par cette raison que je soutiens que le désir du sujet lesbien n'a pas de limites : c'est un processus répétitif de déplacement, et recharge son désir dans un mouvement vers des objets qui puissent évoquer ce qui n'a jamais été là, et

qui pour autant ne puisse être retrouvé sinon seulement trouvé, comme si nous disions trouvé une fois et encore une autre, toujours tout neuf »⁵⁸.

Malgré la distance qu'elle veut garder avec Lacan, il faut reconnaître que la notion du fétiche telle que la développe l'auteure décrit presque à la lettre la conception lacanienne du phallus et du désir. Le processus infini des déplacements par rapport à un objet n'est pas une caractéristique exclusive du sujet lesbien, mais est inhérent à tout parlêtre.

3. Psychanalyse et politique

Marie-Hélène Bourcier a souligné le renoncement de la psychanalyse pour les questions publiques et politiques, dans ce qu'elle qualifie d'un air critique le « placard psychanalytique » ; pour cette théoricienne et militante queer la psychanalyse est :

« Un régime qui vide toute la dimension sociale et politique, dans le cadre d'une économie fermée qui laisse l'individu isolé dans une relation patient-expert. On apprécie ici la grande différence entre le placard psychanalytique et une culture sexuelle (sodomasochiste) qui s'est transformée dans un espace de transmission d'un apprentissage et non dans un lieu de répétition secrète des aliénations »⁵⁹.

La critique de Bourcier est très juste quand elle analyse la politique dans sa dimension sociale, et aussi quand elle parle de la distinction que fait la psychanalyse entre sphère publique et sphère privée. Par contre, on peut

⁵⁸ De Lauretis, T., « Constructions Dans l'analyse ou la lecture après Freud » (1999) in *Féminismes littéraires*.

⁵⁹ Bourcier, M.H., *Queer zones*, op.cit., p. 90.

développer une nouvelle orientation analytique à partir de la théorie de Lacan qui prenne en compte le rapport de l'analyse avec les idéaux que produit le pouvoir, la morale et la politique. Si les patients font appel à l'analyse c'est pour se retrouver avec leur vérité et même si l'analyse travaille à ce que le sujet puisse trouver sa façon de bien circuler dans le monde, il y a toujours quelque chose qui va contre ce propos : l'instance morale de l'homme, ce que Freud nomma Surmoi, qui fonctionne d'une manière très spécifique : « Plus on fait de sacrifices, plus il devient exigeant ». Cette influence du surmoi sur l'être moral ne doit pas être oubliée par l'analyste, car il deviendrait sinon un politique comme un autre, dans le sens où il promettait un idéal du bonheur.

Le discours analytique est capable d'offrir au sujet une possibilité de résoudre le problème de sa relation à son propre désir, de cette manière :

*« L'éthique de la psychanalyse n'est pas une spéculation portant sur l'ordonnance, l'arrangement, de ce que j'appelle le service des biens. Elle implique à proprement parler la dimension qui s'exprime dans ce qu'on appelle l'expérience tragique de la vie ».*⁶⁰

On peut maintenant faire la distinction entre les deux champs de l'éthique traditionnelle versus l'éthique psychanalytique : la première va dans le sens du bien, l'autre dans le sens du désir : « Avez-vous agi conformément au désir qui vous habite ? »⁶¹

Par opposition à cette éthique nous pensons que l'éthique de la politique actuelle va dans le sens de la forclusion du désir, si nous pouvons nous exprimer

⁶⁰ Lacan, J., *Le Séminaire, livre VII, L'éthique de la psychanalyse (1959-1960)*, op. cit., 361.

⁶¹ Ibid., 362.

ainsi. C'est-à-dire que la politique exploite le désir, se sert de lui pour arriver à ses fins, s'adresse à lui pour avoir la sympathie du peuple, mais en vérité, de ce désir-là, la politique ne veut rien savoir (Voir l'ouvrage « *Por el culo* »⁶²). Donc, Lacan conclut en disant que le discours du Maître n'a pas changé depuis l'antiquité, et il le résume ainsi :

« *Le préambule importe peu – Je suis venu vous libérer de ceci ou cela. L'essentiel est ceci – Continuez à travailler. Que le travail ne s'arrête pas. Ce qui veut dire – Qu'il soit bien entendu que ce n'est en aucun cas une occasion de manifester le moindre désir. La morale du pouvoir, du service des biens, c'est – Pour les désirs, vous repasserez. Qu'ils attendent* »⁶³.

4. Corps sexués

Butler fait la distinction entre sexe et genre en affirmant qu'il existe « *une discontinuité radicale entre les corps sexués et les genres sociaux et culturellement construits* ». Dans ce sens, elle est tout à fait d'accord avec Lacan, sauf que lui il tient compte de la différence des sexes, et il est de ce fait durement critiqué par les auteurs queer. L'idée serait qu'il renforce ainsi le binarisme homme-femme, et qu'il promeut les catégories hétérocentrées. Mais ce que nous constatons en suivant l'œuvre de Lacan, notamment à partir du Séminaire XX en 1972, ce que Jacques-Alain Miller appelle le dernier Lacan, c'est qu'« *il n'y a pas de rapport sexuel* », donc qu'il ne peut pas exister d'harmonie entre les sexes, ni de savoir préétabli. L'expérience de tout un chacun conduit à l'impossibilité,

⁶² Sáez et Carrascosa, *Por el culo, políticas anales* (2011) Madrid, Colección G.

⁶³ Lacan, J., *Le Séminaire, livre VII, L'éthique de la psychanalyse* (1959-1960) op.cit., 363.

puisque il y a une différence mais on ne sait pas en quoi ça consiste. Il n'y a que la signification du phallus qui puisse donner un sens au réel du corps.

5. Hétérocentrisme lacanien

Beatriz Preciado propose une nouvelle manière de faire exister le rapport sexuel, le rendre possible. Selon elle, il faut créer la contra-sexualité. La contra-sexualité n'est pas la création d'une nouvelle nature, mais bien plutôt la fin de la Nature comme ordre qui légitime l'assujettissement des corps à d'autres corps. La contra-sexualité est :

- 1) L'analyse critique de la différence de genre et de sexe, produit du contrat social hétérocentré dont les performances normatives ont été inscrites dans les corps comme vérités biologiques.
- 2) La contra-sexualité vise à substituer à ce contrat social qu'on appelle Nature un contrat contra-sexuel. Les corps se reconnaissent en tant que sujets parlants, observation très lacanienne par ailleurs.

En prenant le fil de De Lauretis, Preciado fait cette lecture de Lacan :

« Dans la théorie queer et les relectures perverses de la psychanalyse qu'elle a encouragées, les rares analyses de gode sont à chercher dans des discussions plus générales sur « le phallus féminin », « l'envie de pénis » ou dans des textes qui traitent de la réarticulation de la notion freudienne de fétichisme avec celle de désir féminin. Teresa de Lauretis par exemple (1994) critique l'hétérocentrisme qui permet à Lacan de jouer en permanence avec l'ambiguïté phallus/pénis (pour Lacan le pénis est un organe génital qui appartient aux corps mâles alors que le phallus n'est ni

*un organe ni un objet mais un « signifiant privilégié » qui représente le pouvoir et le désir même et sanctionne l'accès à l'ordre symbolique). Pour l'auteur de *The practise of Love*, avec Lacan, la question d'avoir ou pas le phallus est posée dans une perspective hétérosexuelle (que la théorie et la pratique psychanalytiques s'évertuent à retrouver ou à induire dans les sujets) où la différence sexuelle homme/femme et l'acte de copulation à visée reproductive sont la norme ».⁶⁴*

Nous nous demandons pourquoi ces femmes, qui sont très formées et qui semblent s'intéresser à la psychanalyse pour construire leurs postulats de base, n'ont pas encore lu le Séminaire XX, *Encore*. Pour Lacan, à partir du moment où il introduit le tableau de la sexuation, être du côté « Homme » ou « Femme » ne dépend pas d'une construction sociale ou d'une identification imaginaire. Ce dont il est question, c'est le rapport particulier du sujet à la jouissance. La jouissance phallique correspond à la jouissance de l'Un tout seul, la jouissance de l'organe, la jouissance solitaire... qui passe par le fantasme et l'objet *a*. Donc, elle opère chez tous les parlêtres, hommes et femmes. Par contre, la jouissance Autre, la jouissance pas-toute, dans la mesure où elle ne répond pas à la logique universelle de l'Un, Lacan la nomme jouissance féminine puisqu'elle ne passe ni par le fantasme ni par l'organe. Néanmoins, il signale :

«C'est quelque chose de sérieux, sur quoi nous renseignent quelques personnes [les mystiques] , des gens doués comme saint Jean de la Croix – parce qu'on n'est pas forcé quand on est mâle, de se mettre du côté du $\forall x \Phi x$. On peut aussi se mettre du côté du pas-tout. Il y a des hommes qui sont aussi bien que les femmes »⁶⁵.

⁶⁴ Ibid., p.61.

⁶⁵ Lacan, J., *Le Séminaire, livre XX, Encore (1972-1973)*, op.cit., p. 70.

Donc, l'idée que la jouissance féminine appartient uniquement à la femme est complètement fausse, il n'est plus question d'avoir ou ne pas avoir le phallus, mais du noyau de jouissance qui détermine la position du sujet. Dans ce sens, il ne s'agit plus d'un binarisme homme/femme ni d'une hétéronormativité quelconque, et Lacan ne peut pas être plus explicite quand il dit : « *Le discours analytique ne se soutient que de l'énoncé qu'il n'y a pas, qu'il est impossible de poser le rapport sexuel.* »⁶⁶

6. La question homosexuelle

Selon le sociologue espagnol Jesús Sáez, la psychanalyse arrive trop tard à la révolution queer. Il ne s'agit plus de ne pas être homophobe au sens de la psychanalyse, sinon que le queer a montré que le concept d'« homosexualité » n'a rien d'intéressant, et que vouloir donner une explication à la dite homosexualité d'un point vue analytique montre « *une position épistémologique suspecte* »⁶⁷. Pour lui, il n'y a pas de dialogue possible entre la théorie queer et la psychanalyse lacanienne puisque la question homosexuelle n'existe pas et que ces deux champs ne parlent pas de la même réalité :

« *L'Il n'y a pas de rapport sexuel de Lacan ne peut pas se lire dans le même registre que la critique de la catégorie de l'homme et la femme que développe Preciado ; La femme n'existe pas de Lacan ne peut pas se lire comme La-femme n'existe pas de Witting. D'un point vue queer parler des homosexuelles comme si s'étaient des réalités objectives ou des positions ou des structures stables n'a pas de sens* »⁶⁸.

⁶⁶ Ibid., p. 14.

⁶⁷ Sáez, J., *Teoría queer y psicoanálisis*, op. cit., p. 199.

⁶⁸ Ibidem.

Il insiste sur l'idée que la psychanalyse ne pourrait jamais devenir queer du fait qu'elle a recours aux termes de perversion et de maturité sexuelle :

« La critique queer ne vise pas qu'au caractère pathogène du langage psychanalytique, mais à la position même de la psychanalyse, et à ses catégories fondamentales de pensée »⁶⁹.

Il fait par là référence aux structures cliniques classiques : psychose, névrose et perversion. Notamment la perversion, du fait que pendant très longtemps, la psychanalyse a considéré l'homosexualité comme une structure perverse. Mais si toute sexualité est perverse polymorphe... pourquoi continuer à utiliser cette catégorie aussi redondante ? Il finit par dire que le queer est le symptôme de la psychanalyse, dans le sens où de ça « *on ne veut rien savoir* »⁷⁰.

Pour Sáez, ce que les psychanalystes lacaniens essaient de faire dans leurs derniers ouvrages sur l'homosexualité⁷¹ relève du travestisme. Ils assument un semblant de modernité mais ce n'est que ça, un semblant ; c'est comme du maquillage, qui sert à donner une image beaucoup plus séductrice et intéressante mais qui ne touche en rien aux fondements même de la théorie analytique et ne change rien de l'énonciation de son discours.

Nous allons maintenant exposer le travail que Judith Butler a élaboré autour de la figure d'Antigone comme possible solution satisfaisante au malentendu fondamental entre le queer et la psychanalyse. Il me semble que c'est le seul texte de cette auteure qui ouvre une voie au dialogue. Nous essaierons de nous laisser

⁶⁹ Sáez, J., *Teoría queer y psicoanálisis*, op.cit., p. 204.

⁷⁰ Ibid., p. 205.

⁷¹ Notamment les revues intitulées : « L'Inconscient homosexuel » et « Des gays en analyse ? », in *La Cause Freudienne*.

convaincre par cette idée originale : L'Œdipe ne sert plus, les lois de la parenté ont changé définitivement. Existe-t-il une autre option ? La réponse que Butler nous donne est très nette: Antigone.

Chap. VI – Antigone... Un au-delà pour l'Œdipe ?

Tout au long de l'ouvrage de Judith Butler nous constatons une tentative d'approcher la théorie lacanienne, mais à chaque fois nous retrouvons les mêmes malentendus qui empêchent un véritable dialogue entre le discours analytique et le discours queer. Le plus fondamental, et celui qui entrave l'influence mutuelle entre ces deux disciplines, est la notion de symbolique. De l'imaginaire et du réel il ne serait pas nécessaire d'y faire référence, puisque Butler elle-même ne les mentionnent pas. Hélas, l'utilisation du nœud borroméen comme base solide de la psychanalyse pour expliquer la réalité psychique du parlêtre est encore le grand inconnu du féminisme contemporain. Pour comprendre le symbolique dans sa totalité il faudrait toujours l'étudier en lien avec l'imaginaire et le réel, tel que Lacan nous l'apprend à partir du nœud borroméen. Mais, à la différence des *gender studies*, qui ne lisent pas la psychanalyse pour s'enrichir mais plutôt pour la critiquer d'une manière peu constructive, nous allons prendre au sérieux ce que Judith Butler veut nous avancer lorsqu'elle dit que l'ère de l'Œdipe est finie. Et pour cause, elle nous propose une alternative : Antigone.

Elle choisit le mot « *revendication* » pour parler du positionnement d'Antigone dans la vie. Selon son point de vue :

« *Antigone en vient à représenter la parenté et sa dissolution, et Créon représente, lui, un nouvel ordre éthique et une autorité étatique basés sur le principes d'universalité* »⁷².

⁷² Butler, J., *Antigone: la parenté entre la vie et la mort* (2003), Paris, EPEL, p. 11.

En suivant la lecture de Luce Irigaray, elle vise à faire de cette héroïne de la mythologie l'étendard d'une nouvelle figure féministe et, comme s'il s'agissait d'un artiste, devancer à la psychanalyse quelque chose sur l'importance de ce mythe. Mais ce qu'elle n'a pas tout à fait compris est que depuis Lacan nous ne parlons plus du mythe pour parler de l'Œdipe, mais de l'Œdipe en tant que métaphore, à savoir, une nouvelle formule qui englobe le Nom-du-Père. Bien entendu, dans son texte il n'est pas question du Nom-du-Père, mais plutôt du Nom-du-Frère, mais nous reviendrons sur cette question plus tard.

Pour Irigaray, dans son ouvrage « *Speculum de l'Autre femme* », la figure d'Antigone est remarquable parce que :

*« Refusant d'être cette terre inconsciente nourricière de la nature, la féminité revendiquerait alors pour elle-même le droit au plaisir, à la jouissance, voir à une activité effective, trahissant ainsi son destin universel. Qui plus est, elle pervertirait la propriété de l'Etat en se moquant du citoyen adulte qui ne pense plus qu'à l'universel, le soumettant à la raillerie et au mépris d'une adolescence immature. Lui opposant la force de la jeunesse du fils, du frère, du jeune homme, en lesquels elle reconnaît bien plus que dans le pouvoir du gouvernement un maître, un égal, un amant. La communauté ne peut se préserver de telles revendications qu'en les réprimant comme des éléments de corruption qui risquent de la détruire ».*⁷³

Donc, les deux auteurs sont d'accord sur le caractère revendicatif de l'acte d'Antigone et sur la tendance du discours du Maître à laisser hors de son champ tout ce qui renvoie à la perversion. Selon Irigaray, la raison serait notamment politique, puisque le pouvoir d'insurrection d'Antigone dérange l'ordre de l'État.

⁷³ Irigaray, L, *Speculum. De l'Autre femme* (1974), Paris, Minuit, 1998, p.280.

Mais nous remarquerons la difficulté de Butler à faire la distinction entre État et ordre symbolique, entre loi de la parenté et la loi du discours. Par contre elle reste très lacanienne quand elle fait la remarque que dans la pièce : « *L'acte arrive à tout moment à travers des actes de langage.* »⁷⁴

En relation au genre, Butler avance une idée qu'elle ne pousse pas jusqu'au bout :

« Il est assez remarquable qu'à la fois l'acte d'enterrement perpétré par Antigone et sa méfiance des mots fournissent les occasions où elle est dite « virile » par le Chœur, Créon et les messagers. De fait, Créon, scandalisé par la méfiance d'Antigone, s'exclame : Tant que je vivrai, ce n'est pas une femme qui me fera la loi, suggérant que, si elle le commande, il mourra. Et à tel autre moment, il parle avec colère à Hémon qui s'est rangé contre lui, du côté d'Antigone : Ah ! Quelle bassesse ! se mettre aux ordres d'une femme. Un peu plus tôt, il parle de sa peur d'être réduit par elle à l'impuissance : si les pouvoirs qui ont conduit à cet acte restent impunis, désormais, ce n'est plus moi, mais c'est elle qui est l'homme. Antigone semble ainsi assumer la forme d'une certaine souveraineté masculine, une masculinité qui ne peut être partagée, qui exige que son autre soit à la fois féminin et inférieur. Mais une question persiste : s'est-elle vraiment approprié cette masculinité ? À-t-elle franchi une frontière au sein du genre de la souveraineté ? »⁷⁵.

L'auteur ne se positionne pas, mais une analyse en termes de « genres lacaniens »⁷⁶ pourrait être faite pour répondre à sa question. Est-ce qu'elle serait du côté masculin ou du côté féminin de la jouissance ? Une chose est certaine, c'est qu'elle contrarie les semblants de l'ordre social de Créon en négligeant la loi

⁷⁴ Butler, J., *Antigone* (2003), op.cit., p.15.

⁷⁵ Ibid., p. 17.

⁷⁶ Fajwajs, F., *Elles ont choisi. Les homosexualités féminines*, (2013) Paris, Michèle, p. 97.

et qu'elle doit accomplir cette entreprise, enterrer son frère, pour pouvoir donner une consistance à son être de femme qui n'est pas du côté de l'avoir, puisqu'elle n'a rien à perdre. Donc, à mon sens, elle serait l'exemple même de la vraie femme. La vraie femme, comme l'indique Jacques Alain Miller dans son article « Médée à mi- dire »⁷⁷, c'est celle qui frappe l'homme dans sa béance. C'est le sujet quand il n'y a rien, rien à perdre. Quand Freud parlait de l'absence de surmoi féminin c'était à ça qu'il se référait : La femme n'a pas la peur du propriétaire, si nous pouvons nous exprimer ainsi. Elle n'a rien, elle est plus libre dans ce sens là, elle a le désir de l'acquisition. Son désir est marqué par ce « *non-avoir* », selon Miller.

Mais poursuivons avec la lecture que Butler fait d'Antigone. Dans une sorte d'avertissement, la philosophe nous dit :

« Antigone est le rejeton de l'Œdipe, et de ce fait pose la question pour nous : qu'advient-il de l'héritage d'Œdipe si les règles qu'Œdipe défie et institue aveuglement ne portent plus la stabilité que leur accordent Lévi-Strauss et la psychanalyse structurale ? En d'autres termes, Antigone est celle pour qui les positions symboliques sont devenues incohérentes, mélangeant comme elle le fait frère et père, surgissant comme elle le fait non comme mère mais – comme une étymologie le suggère- « au lieu d'une mère ». Son nom est aussi interprété comme « anti-génération »⁷⁸... Un peu plus loin elle ajoute : « Son destin consiste à ne pas avoir de vie à vivre, à être condamnée à mort avant toute possibilité de vivre »⁷⁹.

Tout l'intérêt que l'auteur porte sur la figure d'Antigone vient de l'idée que la mort est la seule place où elle peut se loger dans une société oedipienne, si

⁷⁷ Miller J.A., « Médée à mi- dire » in *Lettre Mensuelle*, 1993, 122, p. 19-20.

⁷⁸ Butler, J., *Antigone* (2003), op.cit., p. 31.

⁷⁹ Ibid., p. 32.

j'ose m'exprimer ainsi. Se loger au sens propre, puisqu'elle fut enterrée vivante. Selon Butler la mort serait donc le mariage pour ceux de cette famille qui sont quelque part déjà morts faute d'avoir trouvé une place viable et puis vivable dans la culture à cause de leurs amours.

« Ni le retour à la normalité familiale, ni la célébration de la pratique de l'inceste ne sont ici le but à atteindre. Sa situation délicate offre réellement une allégorie à la crise de la parenté. Quels agencements sociaux peuvent être reconnus comme amour légitime ? »⁸⁰.

C'est une très bonne question à laquelle la psychanalyse a tenté de répondre depuis le début de son enseignement. Mais la réponse que nous donnons en suivant Lacan, même si elle a pu changer par moments dans l'histoire de la psychanalyse du fait des questions politiques qui changent d'une école à l'autre, reste toujours la même : tout amour est pervers. Miller l'explique d'une manière très claire dans son analyse du fameux cas de Freud sur l'homosexualité féminine. Il dit :

« Le seul don qui circule dans la relation perverse, dans cette homosexualité féminine, c'est l'amour, en tant que don de ce qu'on n'a pas »⁸¹.

La jeune homosexuelle nous montre ce qu'il y a de pervers dans l'amour : se diriger vers un au-delà de l'objet, vers le néant. Le phallus féminin illustre parfaitement ce rapport entre l'amour et le don de rien.

⁸⁰ Ibid., p. 33

⁸¹ Miller, J-A., *De la naturaleza de los semblantes* (2002) Buenos Aires, Paidós, p. 271.

Il n'est pas nécessaire d'être très contemporain ni lacanien pour suivre ce raisonnement, et nous pouvons même le comprendre dans le sens inverse : toute perversion est justifiée si cela touche au registre de l'amour. Il y a une réflexion que j'aimerais inclure dans ce débat, qui est celle du Dr Fritz Wittels quand il affirmait déjà en 1908 en parlant de la perversité sexuelle que :

« Une chose est certaine : rien de ce que deux personnes qui s'aiment font ensemble ne peut être qualifié de pervers. Quoi qu'elles fassent avec leurs corps, c'est toujours juste, qu'elles soient du même sexe ou de sexes différents ; car nous sommes au monde pour être heureux. Tout ce que font les amants est moral d'un point de vue supérieur »⁸².

C'est en ce sens que nous nous posons la même question que le sociologue espagnol Javier Sáez :

« Les psychanalystes insistent sur le fait que toute sexualité est intrinsèquement perverse. Donc, si cela est vrai, on se pose la question : pourquoi ils continuent à parler de cette catégorie aussi redondante ? Cela serait comme parler de « sexualité sexuée ».

Sur ce point-là, Lacan est tout à fait d'accord quand il dit dans son Séminaire IX :

« Si on voulait réserver le diagnostic de perversion aux seules perversions sexuelles, non seulement on n'aboutirait à rien, car un diagnostic purement symptomatique n'a jamais rien voulu dire, mais encore nous

⁸² Collectif *Les Premiers Psychanalystes - Minutes de la société psychanalytique de Vienne, Tome 2* (1908-1910), séance du "18 novembre 1908", Paris, Éditions Gallimard (1978) p. 60.

serions obligés de reconnaître qu'il y a bien peu de névrosés alors qui y échappent »⁸³.

Sáez continue ainsi sa critique à la psychanalyse :

« Si toutes les sexualités sont complexes, polymorphes, infiniment variées, sans référence, sans garantie, sans essence, sans fondement biologique ou naturel, s'il n'y a pas d'harmonie entre les sexes ni une loi générale pour définir la normalité... pourquoi continuerait-on à parler de perversion, catégorie qui par définition se réfère à une norme ou à une loi qui se transgresse ou s'inverse ? C'est un contresens logique parler d'une inversion de la loi et dire à la fois qu'il n'y a pas une telle loi ».⁸⁴

En effet, si nous suivons le propos de Jacques-Alain Miller lors du congrès de la New Lacanian School en 2013, nous ne pouvons plus parler de perversion si ce n'est que sous la forme de *père-version*⁸⁵, c'est-à-dire, dans le registre de la névrose.

Mais revenons au texte de Butler, qui considère que l'acte d'Antigone continuera à exister au niveau du langage :

« Cet acte est et n'est pas le sien, une offense aux normes de la parenté et du genre qui rend visible le caractère précaire de ces normes, leur soudaine et troublante transférabilité, leur capacité à être répétées dans des contextes et selon des manières qu'il n'est pas possible de prévoir pleinement. Antigone représente, non la parenté dans sa forme idéale,

⁸³ Lacan, J., *Le séminaire, livre IX « L'identification »*, p. 297 (inédit).

⁸⁴ Sáez, J, *Théorie queer et psychanalyse*, op.cit., p. 204.

⁸⁵ Dans un échange avec le Président de séance après son exposé *L'Autre sans Autre* (Congrès de NLS à Athènes, 2013) J.A. Miller ajouta ces remarques: *“On ne fera pas un congrès sur la perversion, sauf si on l'écrit comme Lacan: père-version... C'est un séminaire dont la clinique est essentiellement celle de la névrose....On peut explorer la détermination du lieu où se placera la fin de l'analyse”*.

mais dans sa déformation et son déplacement, une parenté qui met en crise les régimes dominants de la représentation et soulève la question des conditions d'intelligibilité qui auraient rendu sa vie effectivement possible »⁸⁶.

D'un point de vue éthique, elle a raison. La difficulté pour l'être parlant de pouvoir s'avouer son désir, d'abord à lui-même et ensuite, à l'Autre social, en témoignent. Le fait de pouvoir affirmer son désir permet au parlêtre de se loger autrement dans le discours de l'Autre, sur la forme du *«ne pas céder sur son désir »⁸⁷* et du bien dire. C'est grâce à la psychanalyse que le sujet y parvient, dans un mouvement que l'auteur Fabrice Bourlez qualifie de *« micro-politique désirante »⁸⁸*. Pour lui, Antigone n'est qu'un des noms du désordre, de la femme, de la folie, de la transgression :

« Le « non » insensé d'Antigone refuse l'ordre qui, depuis la naissance, noue essentiellement l'identité féminine à la soumission au pouvoir des hommes. Le « nom/n » de la transgression d'Antigone se fait double : négation et action. Ses actions inutiles la déporteront bientôt hors du sens commun »⁸⁹.

En accomplissant l'acte d'enterrer son frère contre la loi de Créon elle démontre à quel point, sa propre loi, c'est-à-dire la loi du désir, est beaucoup plus forte que l'ordre symbolique qui vient de l'Autre et qu'elle ne peut pas faire autrement une fois que cette loi du désir s'expose au grand jour (tout comme le cadavre de son frère). En suivant Fabrice Bourlez :

⁸⁶ Butler, J., *Antigone* (2003), op.cit., p. 34.

⁸⁷ Lacan, J., *Le Séminaire, livre VII, L'éthique de la psychanalyse (1959-1960)*, op.cit., p. 368, en parlant d'Antigone justement.

⁸⁸ Bourlez, F., "Transgression désirante/Désir de transgression": Les cas Antigone", in *La lettre Mensuelle, revues ACF*, n°287, avril 2010.

⁸⁹ Ibid., p. 2.

« La psychanalyse n'a pas d'autre loi que la transgression de l'ordre symbolique, qu'elle vise avant tout à apprendre à savoir y faire avec ce creux, avec ce vide de la loi dans lequel Antigone va s'engouffrer définitivement une fois emmurée »⁹⁰.

C'est dans ce sens qu'il considère la psychanalyse comme une micro-politique désirante, puisqu'elle invalide la distinction entre individuel et universel pour se mettre à l'écoute des lois de l'Autre, ces lois hors-sens, toujours singulières. La loi non écrite d'Antigone tient à son désir, et comme l'explique Fabrice Bourlez d'une manière très saisissante : *« Antigone postule une loi qui ne vaudrait pas pour tous, une loi non généralisable, une loi « pas-toute » prise dans le langage des majorités. »⁹¹*

En principe, quand Lacan introduit la figure d'Antigone dans son Séminaire VII sur *l'Éthique*, il voulait illustrer la notion de la seconde mort qui caractérise la tragédie : *« Sophocle nous situe le héros dans une zone d'empiétement de la mort sur la vie, dans son rapport à ce que j'ai appelé ici la seconde mort. »⁹²*

Antigone est l'héroïne de l'action, et en tant que tel elle est située d'emblée dans une zone limite entre la mort et la vie. Lacan définit la seconde mort comme l'anéantissement, la destruction de tout ce qui constitue le sujet, à savoir, la destruction de ce qui cause le désir du sujet témoignant son rapport à la Chose susceptible de le singulariser. La pièce de Sophocle se déploie dans cette zone de l'entre-deux-morts, au sens où Antigone va être enfermée vivante en un tombeau du fait d'avoir visé son désir. Elle est condamnée au supplice pour avoir été portée

⁹⁰ Ibid., p. 6.

⁹¹ Bourlez, F., « Transgression désirante/Désir de transgression », op.cit., p. 8.

⁹² Lacan J., *Le séminaire, livre VII, L'éthique de la psychanalyse (1959-1960)*, op.cit., p. 331.

par une passion, à savoir la passion pour son frère. Nous remarquons que pour Lacan il n'a jamais été question d'amour pour le frère, mais d'une passion qui se branche à la Chose (un des noms de l'objet *a*). Butler manipule la lecture faite par Lacan quand elle affirme que:

« En un certain sens, Antigone refuse que son amour pour son frère soit assimilé à un ordre symbolique nécessitant la communicabilité du signe. En se maintenant de côté du signe incommunicable, de la loi non écrite, elle refuse de faire entrer son amour dans la chaîne de la signification »⁹³.

En disant cela elle fait équivaloir la fonction du Nom-du-Père avec une normalisation de l'amour, et en suivant cette fausse définition, nous pourrions dire qu'elle essaie de forger un nouveau concept pour la psychanalyse, tel que le Nom-du-Frère. Mais en vérité, ce qui nous intéresse est la particularité de cette passion que l'héroïne expérimente à l'égard de son frère. C'est au bord de tombeau qu'elle s'arrête pour se justifier :

« Si j'étais mère et qu'il s'agît de mes enfants ou si c'était mon mari qui fût mort, je n'aurais pas violé la loi pour leur rendre ces devoirs. Quel raisonnement me suis-je donc tenu ? Je me suis dit que, veuve, je me remarierais et que, si je perdais mon fils, mon second époux me rendrait mère à nouveau. Mais un frère, maintenant que mes parents ne sont plus sur la terre, je n'ai plus d'espoir qu'il m'en naisse un autre »⁹⁴.

Comme le signale Lacan, cette affirmation a été pendant des siècles la source du scandale. Ce frère est quelque chose d'unique, et le désir qu'Antigone porte pour son frère n'est pas justifiable par la loi sociale, mais c'est légitime pour

⁹³ Butler, J., *Antigone* (2003), op.cit., p. 61.

⁹⁴ Sophocle, Théâtre complet (1993) *Antigone*, GF Flammarion, p. 91.

elle. Lacan se fait le porte-parole d'Antigone et démontre à quel point son discours était figé :

« Sans doute, il n'a pas le même droit que l'autre, vous pouvez bien me raconter ce que vous voudrez, que l'un est le héros et l'ami, que l'autre est l'ennemi, mais moi, je vous réponds que peu m'importe que cela n'ait pas la même valeur en bas. Pour moi, cet ordre que vous osez m'intimer compte pour rien, car pour moi en tout cas, mon frère est mon frère »⁹⁵

Et il explique que :

« Antigone n'évoque aucun autre droit que ceci, qui surgit dans le langage du caractère ineffaçable de ce qui est – ineffaçable à partir du moment où le signifiant qui surgit l'arrête comme une chose fixe à travers tout flux de transformations possibles. Ce qui est est ».

Cette pureté de l'être, comme l'essence même du sujet malgré les caractéristiques du drame historique qu'il a traversé, c'est l'ex-nihilo qui fait tenir Antigone. Comme dit Lacan :

« Ce n'est rien d'autre que la coupure qu'instaure dans la vie de l'homme la présence même du langage. Cette coupure est manifeste à tout instant par ceci, que le langage scande tout ce qui se passe dans le mouvement de la vie »⁹⁶.

Mais pourquoi Antigone avait-elle cet immense désir de mourir ? D'où cela venait-il ? Pour Lacan, la réponse est dans le texte, dans le sens où c'était le désir de l'Autre qu'elle incarnait. Mais il s'agissait du désir de la mère, et non de désir

⁹⁵ Lacan, J., *Le Séminaire, livre VII, L'éthique de la psychanalyse (1959-1960)*, op.cit., p. 324-325.

⁹⁶ Ibid., p. 325.

du père, comme Butler le développe. Elle n'a pas compris ce que Lacan explique sur le désir d'Antigone quand elle affirme que :

« La malédiction de son père correspond en fait à la définition du symbolique selon Lacan, une obligation pour la progéniture de poursuivre dans les directions aberrantes indiquées dans les mots du père. Ces mots, ces proférations inaugurales de la malédiction symbolique soudent ses enfants d'un seul coup. Ils deviennent le circuit à l'intérieur duquel son désir prend forme, et bien qu'elle soit prise dans ces mots, et même sans espoir, ils ne parviennent pas à la capturer tout entière »⁹⁷.

Le désir de la mère fonde la structure familiale, en faisant venir au monde ses enfants Étéocle, Polynice, Antigone et Ismène. Mais dans le même temps, le désir de la mère est un désir criminel, destructif.

La descendance de l'union incestueuse s'est dédoublée en deux frères, comme nous le démontre Lacan :

« L'un qui représente la puissance, l'autre qui représente le crime. Il n'y a personne pour assumer le crime, et la validité du crime, si ce n'est Antigone »⁹⁸.

Entre les deux, Antigone choisit d'être la gardienne du corps criminel. Elle incarne le péché familial ; en disant non à la loi que Créon impose, elle franchit la limite de l'Atè. Si la société avait su accueillir sa position éthique, elle ne serait pas

⁹⁷ Butler, J., *Antigone* (2003), op.cit., p. 63.

⁹⁸ Lacan, J., *Le Séminaire, livre VII, L'éthique de la psychanalyse (1959-1960)*, op.cit., p. 329.

morte. Lacan explique d'une manière très claire la manière dont le symbolique peut être modifié par la demande solide de ce qu'il appelle « le corps social »⁹⁹:

« Sans doute les choses auraient-elles pu avoir un terme si le corps social avait bien voulu pardonner, oublier, et couvrir tout cela des mêmes honneurs funéraires. C'est dans la mesure où la communauté s'y refuse qu'Antigone doit faire le sacrifice de son être au maintien de cet être essentiel qu'est l'Atè familiale – motif, axe véritable, autour de quoi tourne toute cette tragédie »¹⁰⁰.

C'est pour cela que Judith Butler a tort quand elle pense que Lacan fait du symbolique une loi immuable :

« La description même du symbolique en tant que loi inflexible prend place à l'intérieur d'un fantasme de la loi vue comme autorité insurpassable. À mon avis, Lacan analyse d'emblée ce fantasme et en fait un symptôme »¹⁰¹.

En considérant que la psychanalyse pense le symbolique comme quelque chose d'invariable, Butler fait preuve d'une évidente méconnaissance de ce que disent les analystes contemporains, comme Marie-Hélène Brousse par exemple, quand elle affirme que:

« Comme le discours du Maître change au cours de l'histoire – ce qui est une façon de dire que le lien social change – le monde qui nous parle et dont nous parlons, change aussi. Les grandes routes du symbolique

⁹⁹ Lacan, J., *Le Séminaire, livre XIII, L'objet de la psychanalyse* (1966) leçon du 19 janvier: « La chose publique, de tout temps, a été comparée à un corps, le corps social qu'on emploie même maintenant et les effets que provoque sur ce corps le gonflement démesuré des richesses abusives du prince conduit à des images de difformité ». Dans le cas d'Antigone, ce prince qui viendrait occuper la place complètement démesurée et monstrueuse par rapport au reste de la communauté est incarné dans la figure de Créon.

¹⁰⁰ Ibidem.

¹⁰¹ Butler, J., *Antigone* (2003), op.cit., p. 38.

changent. Par conséquent, les symptômes qui, d'une certaine façon, complètent le discours, les symptômes qui révèlent la puissance de ce que nous appelons la jouissance, correspondant à chaque discours, changent aussi »¹⁰².

Après avoir exposé, dans une première partie de notre travail, les diverses critiques des auteurs queer à la psychanalyse et d'avoir présenté la controverse sur le Complexe d'Œdipe, il semble important, sur la base de notre théorie analytique, d'introduire dans notre recherche l'histoire du complexe et les différentes lectures au sein de la psychanalyse elle-même depuis Freud, comme celle de Mélanie Klein ou de Jacques Lacan.

¹⁰² Brousse, M.H., « La psychose ordinaire à la lumière de la théorie lacanienne du discours » in *Quarto*, n°94-95, Retour sur la psychose ordinaire, janvier 2009.

2^E PARTIE : DISCOURS ANALYTIQUE

Chap. VII - L'origine du Complexe d'Œdipe

Avant d'étudier le complexe d'Œdipe, nous allons retracer l'historique de son introduction dans la psychanalyse par Freud. C'est dans sa correspondance que nous trouvons la première référence que Freud fait à l'Œdipe, dans une lettre adressée à Fliess du 15 octobre 1897, où il mentionne :

« J'ai trouvé en moi, comme partout ailleurs, des sentiments d'amour envers ma mère et de jalousie envers mon père, sentiments qui sont, je pense, communs à tous les jeunes enfants [...], et, s'il en est ainsi [...] on comprend l'effet saisissant d'Œdipe roi »¹⁰³.

L'argument initial était que la légende grecque vient recouvrir une expérience qu'on peut reconnaître parce qu'on l'a ressentie. Comme le signale Julia Kristeva :

« Freud a voulu revisiter Sophocle. En tout cas, il a reconnu que le miracle d'une psyché tenant compte du désir, de la loi, de la transgression, de la souillure, de la culpabilité, que ce miracle, donc, s'était produit là »¹⁰⁴.

Elle sélectionne un passage de la pièce d'Œdipe pour nous montrer qu'il représente le sujet désirant, le sujet de la science et le sujet philosophique en même temps :

¹⁰³ In Sigmund Freud, *Naissance de la psychanalyse (1887-1902)*, op. cit., pp. 45-305, particulièrement p. 198.

¹⁰⁴ Kristeva, J., *Sens et non-sens de la révolte (1996)*, Paris, Fayard, p. 109.

« J'apparais aujourd'hui ce qui je suis en fait, un criminel, Ô double chemin ! Val caché ! Bois de chênes ! Ô étroit carrefour où se joignent deux routes ! Vous qui avez vu le sang de mon père versé par mes mains, avez-vous oublié les crimes que j'ai consommés sous vos yeux, et ceux que j'ai plus tard commis ici encore ? Hymen, hymen à qui je dois le jour, qui, après m'avoir enfanté, as une fois de plus fait lever la même semence et qui, de la sorte, as montré au monde des pères, frères, enfants, tous de même sang ! Des épousées à la fois femmes et mères – les pires hontes des mortels... Non, non ! Il est des choses qu'il n'est pas moins honteux d'évoquer que de faire. Vite, au nom de dieux, vite, cachez moi quelque part, loin d'ici ; tuez-moi, ou jetez-moi à la mer, en un lieu où vous ne me voyiez plus jamais. Venez, daignez toucher un malheureux. Ah ! Croyez-moi, n'ayez pas peur : mes maux à moi, il n'est point d'autre mortel qui soit fait pour les porter. Gardons-nous, conclut le Coryphée, d'appeler jamais un homme heureux avant qu'il ait franchi le terme de sa vie sans avoir subi un chagrin ! »¹⁰⁵.

La deuxième occurrence que Freud parle d'Œdipe-roi est dans l'*Interprétation des rêves*, où il résume et explicite l'histoire d'Œdipe :

« Comme Œdipe, nous vivons l'inconscient des désirs qui blessent la morale et auxquels la nature nous contraint. Quand on nous les révèle, nous aimons mieux détourner les yeux des scènes de notre enfance. La légende d'Œdipe est issue d'une manière de rêve archaïque et a pour contenu la perturbation pénible des relations avec les parents, perturbation due aux premières impulsions sexuelles »¹⁰⁶.

À travers son histoire, ses propres enfants et ses patients, Freud élabore le concept du Complexe d'Œdipe, concept princeps de la psychanalyse et qui révolutionnera radicalement la manière de penser la psyché humaine.

¹⁰⁵ Ibid., p. 111.

¹⁰⁶ Sigmund Freud, *L'Interprétation des rêves* (1900) Paris, PUF, 2005, p. 230.

Il élabore véritablement sa pensée à partir de ses *Trois Essais sur la théorie de la sexualité*, en 1905, dans un texte qui s'intitule « Contribution à la psychologie de la vie amoureuse » en parlant de l'éveil du désir du petit garçon :

« Il commence à désirer la mère elle-même, au sens nouvellement acquis, et à haïr de nouveau le père comme rival qui fait obstacle à ce souhait ; il tombe, comme nous disons, sous la domination du complexe d'Œdipe »¹⁰⁷.

Pour sa formulation définitive il faudra attendre 1923, dans ses textes « *La Disparition du complexe d'Œdipe* » et « *L'Organisation génitale infantile* ». Nous constatons dans le premier la place centrale du complexe d'Œdipe comme organisateur de la vie psychique de la tendre enfance :

« De plus en plus le complexe d'Œdipe dévoile son importance comme phénomène central de la période sexuelle de la première enfance. Puis il disparaît. Il succombe au refoulement, comme nous disons, et le temps de latence lui succède »¹⁰⁸

Dans le seconde texte, Freud reprend les thèses qu'il avait développées en 1905 et que nous lisons dans les *Trois essais*. Mais il lui donne une forme, avec les différents stades libidinaux – oral, anal et phallique. Il énumère ces stades en précisant qu'ils sont corrélatifs au développement du complexe d'Œdipe.

En suivant Julia Kristeva, nous pensons en effet, que c'est à ce moment-là que l'enseignement de Freud pose des questions majeures.

¹⁰⁷ Freud, S., « Contribution à la psychologie de la vie amoureuse » (1910), in *La Vie Sexuelle*, Paris, PUF, 2002, p. 74.

¹⁰⁸ Freud, S., « La Disparition du complexe d'Œdipe » (1923), in *La Vie Sexuelle*, Paris, PUF, 2002, p. 117.

« Interrogations contre la psychanalyse, vous vous en doutez, réactivées par le féminisme. Par quoi se caractérise cette organisation génitale infantile ? Par le primat accordé au pénis, et cela pour les deux sexes. En même temps, Freud admet sans réserve que les choix d'objets, homosexuels et hétérosexuels, même s'ils sont appelés à se préciser par la suite, se manifestent dès l'enfance. Vous pouvez donc constater que trois postulats de la conception freudienne concernant l'organisation de la vie psychique se réunissent ici : l'Œdipe, l'organisation phallique (primat du pénis) et le complexe de castration, puisque le pénis en question va être supposé menacé, d'autant plus qu'il est manquant chez les femmes »¹⁰⁹.

Kristeva, en tant que féministe, fait appel à Lacan pour essayer de comprendre pourquoi Freud a bien voulu donner la priorité au phallus. Elle note d'abord la visibilité de l'organe pénien comme avantage. Ce n'est pas une idée toute fraîche, elle avait déjà été formulée par Karen Horney comme étant une des raisons de l'envie du pénis de la fille. La visibilité facile de son organe permet à l'homme de connaître sa propre sexualité tandis que la femme entretient un rapport énigmatique avec ses organes génitaux cachés. La scopophilie, c'est-à-dire l'envie de se voir, est l'un des éléments que Horney attribue à l'envie du pénis. En tout cas, Lacan parlera à nouveau de la variante de la visibilité dès « le stade du miroir ». La représentation de l'érection est rendue possible du fait de sa visibilité. Donc, le pénis est un organe qui se détache, *« il se remarque et il peut manquer »*¹¹⁰. Par-là, elle met en tension le Lacan du *Stade du miroir* avec celui du *Séminaire X* sur l'Angoisse, quand il parle de la tumescence/détumescence de l'organe.

¹⁰⁹ Kristeva, J., *Sens et non-sens de la révolte* (1996), op.cit., p. 112.

¹¹⁰ Ibid. p.114.

« La détumescence induit chez le garçon la menace de la privation, que confirme l'absence de l'organe chez les filles : de quoi étayer le fantasme de castration. À partir de cette absence latente, le pénis peut devenir le représentant des autres épreuves de séparation et de manque vécues antérieurement par le sujet »¹¹¹.

Le pénis cesse d'être un organe physiologique pour devenir, dans l'expérience psychique, un phallus, à savoir, le signifiant du manque. Il devient, pour Lacan, le symbole du signifiant et de la capacité symbolique.

L'auteur soulève encore une autre conséquence autour de la question de l'Œdipe : celle du monisme phallique, ce qui veut dire qu'au niveau inconscient, tous les êtres humains sont pourvus d'un pénis. Les deux sexes méconnaissent l'existence du vagin. Cela suppose non seulement que les deux sexes méconnaissent le vagin, mais aussi que l'absence du pénis, en suivant Kristeva, soit considérée comme :

« Une sorte de loi du talion, de châtiment contre l'homme ou la femme : ce châtiment s'exerçant sur l'homme pour le punir et sur la femme originairement, puisque, de naissance, elle n'est pas pourvue de ce signifiant »¹¹².

En formulant ainsi la différence sexuelle, en termes de punition, comme s'il s'agissait d'une conséquence du péché originel, Kristeva adhère au point de vue le plus orthodoxe de la psychanalyse et s'éloigne de la lecture que fait Lacan de la signifiante du phallus. Pour Lacan, le phallus est d'abord à la mère. C'est la découverte du manque de pénis maternel qui va instaurer la castration chez l'être

¹¹¹ Ibid. p.115.

¹¹² Ibid. p.116.

parlant : « *Ce qui est châtré, dans l'occasion, ce n'est pas le sujet, c'est la mère.* »¹¹³

Le phallus est le signifiant d'un manque et il naît du côté de la femme. Pour comprendre la nature du phallus il faudrait s'adresser au fétichisme et à la phobie, en tant que ce sont des modalités différentes de préserver le phallus maternel. Miller développe ce point de vue dans son cours du 27 mai 1992 pour conclure avec l'idée que *le phallus est un semblant*¹¹⁴.

Mais, pour revenir à la question des fantasmes inconscients, comme Kristeva nous le rappelle, il ne faut pas confondre un fantasme inconscient infantile avec quelque chose qui perdure dans l'organisation génitale adulte. L'issue optimale de la sexualité adulte devrait être la reconnaissance des deux sexes et la relation entre eux. Pourtant, nous ne pouvons qu'adhérer à l'hypothèse de Kristeva quand elle fait la remarque suivante :

*« Freud n'identifie nullement le monisme phallique ainsi défini avec la sexualité adulte achevée dont il suppose l'avènement et dans laquelle s'inscrit peut-être une utopie. Peut-être aucun de nous n'accède-t-il jamais vraiment à cette génitalité supposée où nous reconnaissons notre différence sexuelle et pouvons avoir des relations entre êtres ayant des sexes différents. Peut-être est-ce là un autre fantasme, utopique, indispensable cette fois à la théorie psychanalytique, mais rarement sinon jamais atteint par les sujet réels »*¹¹⁵

¹¹³ Lacan, J., *Le Séminaire, livre V, Les formations de l'Inconscient (1957-1958)*, Paris, Seuil, 1998 p. 185.

¹¹⁴ Miller, J-A., *De la naturaleza de los semblantes (2002)*, op.cit., p. 267.

¹¹⁵ Kristeva, J., *Sens et non-sens de la révolte (1996)*, op.cit., p. 117.

En effet, cette promesse de la psychanalyse qu'il existe une pulsion so-disant génitale, nous n'avons pas pu la vérifier, ni dans notre histoire, ni dans celle de nos patients, comme dirait Freud. Dans son Séminaire I sur *Les écrits techniques de Freud*, Lacan pose déjà la question :

« Eh bien, qu'est-ce que la fin du traitement ? Est-ce analogue à la fin d'un processus naturel ? L'amour génital – cet Eldorado promis aux analystes et que nous promettons bien imprudemment à nos patients – est-ce un processus naturel ? Ne s'agit-il au contraire que d'une série d'approximations culturelles qui ne peuvent être réalisées que dans certains cas ? L'analyse, sa terminaison, est-elle donc dépendante de toutes sortes de contingences ? De quoi s'agit-il ? – sinon de voir quelle est la fonction de l'autre, de l'autre humain, dans l'adéquation de l'imaginaire et du réel »¹¹⁶

Parfois, nous sommes surpris de voir, en analyse, à quel point l'essence de ce qui va se dérouler par la suite était déjà présent dès la première séance. En relisant cette phrase du premier séminaire de Lacan, après avoir étudié jusqu'à la fin de son enseignement, nous avons le même effet de surprise, puisque nous avons l'impression que tout était déjà là, sous nos yeux, depuis le début. Dans ce paragraphe on peut dégager son « il n'y a pas de rapport sexuel », l'importance de la contingence dans la rencontre amoureuse, et notamment, l'idée que l'essence d'une analyse est de trouver le moyen de faire coexister le Grand Autre, à savoir, le Symbolique, avec les registres de l'Imaginaire et du Réel. N'est-ce pas le principe même du nœud borroméen ? Laissons cela pour l'instant et revenons à la question de l'Œdipe.

¹¹⁶ Lacan, J., *Le Séminaire, livre I, Les Écrits techniques de Freud (1953-1954)*, Paris, Seuil, 1981, p. 159-160.

En ce qui concerne l'organisation génitale, Freud nous disait en 1923 :

« Le caractère principal de cette organisation génitale infantile est ce qui la différencie de l'organisation génitale définitive de l'adulte. Il réside en ceci que, pour les deux sexes, un seul organe génital, l'organe mâle joue un rôle. Il n'existe donc pas de primat génital mais un primat du phallus »¹¹⁷

Or, ce qui est à retenir de cette organisation génitale est qu'elle se produit uniquement dans l'enfance. En ce qui concerne le complexe d'Œdipe, il s'agit d'une organisation fantasmatique, inconsciente, refoulée, qui organise la vie psychique de l'adulte et qui instaure la loi, le désir et la jouissance.

¹¹⁷ Freud, S., « L'organisation génitale infantile » (1923), In *La Vie Sexuelle*, op.cit., p. 114.

Chap. VIII – La théorie freudienne sur l'Œdipe

1. Le primat du phallus

Les deux sexes semblent traverser de la même façon les phases précoces du développement de la libido. On appelle organisation prégénitale l'organisation de la vie sexuelle où les zones génitales n'ont pas encore pris leur rôle principal. Ces motions pulsionnelles sont l'oral, le sadique-anal et le phallique.

La première est l'oral, que l'on peut appeler aussi cannibale, puisque l'activité sexuelle est liée à la nourriture. La finalité consiste à l'assimilation de l'objet, qui après sera très importante pour l'identification psychique.

L'organisation sadique-anale a pour zone érogène la muqueuse intestinale. Dans cette phase il y a une antithèse active-passive, qui montre au petit enfant qu'il peut contrôler sa mère et déterminer ses actions.

Dans ces deux phases apparaissent déjà la polarité sexuelle et un objet extérieur à l'enfant.

La dernière phase de l'organisation sexuelle qu'a pu distinguer Freud, c'est la phase phallique, dans laquelle l'intérêt pour les organes génitaux et l'activité génitale acquièrent une significativité dominante. Il y a une différence fondamentale avec l'organisation génitale définitive des adultes, qui n'est pas la même pour les enfants, un seul organe génital joue un rôle, le masculin. C'est ce que Freud a appelé le primat du phallus. Le petit garçon croit que tous les autres

êtres vivants ont un organe semblable à celui qu'il possède, même la fille. Cette partie du corps, très facilement excitée, suscite chez l'enfant une grande curiosité sexuelle et motive un instinct de recherche. Il veut comparer le sien propre avec ceux des autres personnes. C'est avec cette investigation que l'enfant découvre que ce n'est pas un bien commun de tous les êtres semblables à lui, et ici commencent les conséquences psychiques de la différence anatomique des deux sexes.

2. Problématique de « l'avoir »

Il y a un effet très différent entre le garçon et la fille par rapport à la perception de l'organe génital chez l'autre sexe. Quand le garçon aperçoit pour la première fois la région génitale de la fille, il ne voit rien, il ne fait pas attention. C'est seulement après, quand la menace de castration a exercé son influence, que ce souvenir de l'anatomie de la fille prend signification pour lui. Il pense qu'effectivement cette menace de castration, jusqu'à ce moment ignorée car n'étant pas crédible, peut s'effectuer. Selon Freud, cette imagination produit chez le garçon un mélange de sentiments qui vont expliquer une certaine dépréciation que parfois peut avoir l'homme envers la femme. Ces sentiments :

« (...) détermineront de manière permanente son rapport à la femme : répugnance face à cette créature mutilée ou dépréciation triomphante de celle-ci¹¹⁸ ».

Pour la fille, la découverte de l'organe génital masculin a aussi des conséquences. Elle remarque le pénis, visible et dimensionné d'un frère ou d'un

¹¹⁸ Freud (1925) « Quelques conséquences psychiques de la différence des sexes au niveau anatomique » in *Œuvres Complètes : Psychanalyse : volume XVII*; PUF, 1992, p.196

compagnon de jeu, et en reconnaît la supériorité par rapport à ce qu'elle possède. Elle expérimente l'envie de pénis, parce qu'elle veut en avoir un comme ceux qu'elle a vus. C'est par là que Freud situe le complexe de masculinité de la femme, et introduit la problématique d'avoir ou pas l'organe. Lacan dira qu'il ne s'agit pas d'avoir l'organe, mais que la véritable question est de savoir qui est le phallus et qui l'a, le problème se pose donc au niveau de « l'être » ou de « l'avoir ».

Mais pour Freud, avec la reconnaissance de sa blessure narcissique s'instaure chez la femme un sentiment d'infériorité, puisque son organe sexuel n'est pas aussi bien constitué que celui du garçon.

Une autre conséquence de l'envie du pénis chez la fille est le rapport avec l'objet maternel. Après tout, la mère est responsable du manque de pénis, et la fille lui reproche de l'avoir mise au monde avec un désavantage aussi évident. Le manque est pensable sur fond d'une présence antérieure, donc, le premier temps d'aperception de la castration, pour les deux sexes, se rationalise comme privation, résultat d'une punition.

La position féminine du Complexe d'Œdipe doit se finaliser avec l'équation symbolique pénis=enfant ; la fille abandonne le souhait du pénis pour y mettre à la place le souhait d'un enfant, en prenant le père pour objet d'amour. La mère devient donc l'objet de la jalousie.

Freud remarque une opposition fondamentale entre les deux sexes par rapport au complexe d'Œdipe :

« Tandis que le complexe d'Œdipe du garçon périclète par le complexe de castration, celui de la fille est rendu possible et est introduit par le complexe de castration¹¹⁹ ».

La différence dans cette part du développement sexuel chez l'homme et chez la femme est que, dans le premier cas, la castration n'est plus qu'une menace tandis que dans le deuxième, la castration est accomplie. C'est pour cela que Freud n'arrivera pas à comprendre comment se déroule le Surmoi féminin ni par quel motif le complexe d'Œdipe féminin se résout.

3. Les deux tâches de la fille

Le développement sexuel féminin est plus difficile et plus compliqué que celui du garçon parce qu'il comporte deux tâches de plus. Ces deux tâches sont : changer de zone érogène et changer d'objet d'amour.

Dans la phase phallique, nous dit Freud : *« la petite fille est un petit homme¹²⁰ »*, parce qu'il n'y a pas de différence au niveau des actes onanistiques. La fille se procure des sensations de plaisir par son clitoris, et met en relation cet état-là avec ses représentations des rapports sexuels, dans lesquelles reproduit ce que fait le garçon avec son pénis. Elle prend le clitoris et non l'équivalent du pénis, le vagin, parce que dans cette période du développement sexuel il existe selon Freud, pour les deux sexes, une méconnaissance du vagin. Mais avec l'orientation vers la féminité, le clitoris qui est la zone érogène directrice doit céder sa sensibilité et son importance au vagin, et c'est justement une des deux tâches à accomplir chez la femme.

¹¹⁹ Freud, S., « *Quelques conséquences psychiques* » (1925), op.cit., p. 200.

¹²⁰ Freud, S., « La féminité » (1932) in *Nouvelles Conférences*, Paris, PUF, 2004, p. 158

La deuxième tâche est de changer son premier objet d'amour, la mère, pour le père.

4. Le complexe de castration

Le complexe de castration de la fille existe, mais pas avec le même contenu que chez le garçon. Le petit enfant a appris, par la vue d'organes génitaux féminins, que le pénis n'est pas un bien commun, et qu'il y a des individus semblables à lui qui n'ont pas le membre. Il se souvient alors des menaces qu'il a reçues du fait de la manipulation de son membre et il succombe à l'angoisse de castration, moteur du développement masculin.

Le complexe de castration de la fille commence aussi par la vue des organes génitaux de l'autre sexe. Elle remarque la différence et elle se sent vraiment blessée, parce que, selon Freud « *elle voudrait avoir quelque chose comme ça* », et elle est en proie à l'envie du pénis. Mais qu'elle reconnaisse le manque de pénis ne veut pas dire qu'elle se soumette aisément. En revanche, elle s'accroche encore longtemps au désir d'obtenir un pénis, c'est le fantasme de possession.

Le complexe de castration chez la fille prépare le complexe d'Œdipe au lieu de le détruire, comme cela se passe chez le garçon. Pour lui, la menace de castration le force à renoncer à vouloir éliminer son père en tant que rival. Sous l'impression du danger de perdre le pénis, le complexe d'Œdipe est abandonné, refoulé, détruit et un surmoi sévère est institué à sa place. Tandis que la fille s'éloigne de sa mère et entre dans la situation oedipienne par la voie de l'envie du pénis, terme que Freud utilise comme synonyme du complexe de castration dans différents écrits.

La découverte de sa castration est un moment fondamental dans le développement de la petite fille. Elle peut prendre trois directions : l'inhibition sexuelle ou névrose, le complexe de masculinité et la dernière, la féminité normale.

5. Les trois destins de la féminité freudienne

La petite fille entre donc dans l'Œdipe par la découverte de sa castration, trois directions vont en découler : l'inhibition, le complexe de masculinité et la féminité.

- Inhibition sexuelle: La petite fille avait jusqu'ici vécu de façon masculine, savait se procurer du plaisir par l'excitation de son clitoris et mettait cette activité en relation avec ses désirs sexuels, souvent actifs, s'adressant à sa mère. Mais, par la voie de l'envie du pénis, elle renonce à la satisfaction masturbatoire par le clitoris, rejette son amour par sa mère et, plus généralement refoule ses aspirations sexuelles. Son désir s'était adressé à la mère phallique ; avec la découverte que la mère est aussi castrée, elle cesse d'être objet d'amour.
- Complexe de masculinité: La fille ne veut pas reconnaître cette situation désagréable et se révolte en exagérant la masculinité. Elle cherche à se réfugier dans une identification avec la mère phallique ou avec le père. L'effet extrême de ce complexe de masculinité est l'homosexualité manifeste. Quand la fille se tourne vers le père, si elle souffre de déceptions à cause de lui, elle régresse vers la masculinité première. C'est la même posture que défend Karen Horney dans ses études sur le complexe de

castration chez la femme : la femme expérimente l'envie de pénis à partir de la déception envers le père.

- Féminité normale : Avec l'abandon de la masturbation clitoridienne, il y a un renoncement à une part d'activité. C'est la passivité, la voie d'orientation vers le père. Le désir avec lequel la petite fille se tourne vers son père correspond, au début, au désir d'avoir le pénis dont la mère l'a privée. Mais la position féminine se trouve instaurée quand le désir du pénis est remplacé par celui de l'enfant. C'est par cette voie que l'enfant vient à la place du pénis.

Chap. IX - L'Œdipe au féminin selon Freud

1. Phase préœdipienne de la femme

C'est dans son texte de 1931 « *Sur la sexualité féminine* » que Freud parle pour la première fois d'une phase exclusivement féminine d'attachement à la mère. La mise au jour du lien premier de la fille à sa mère est pour Freud comparable à celle de la civilisation de Minos et de Mycènes, longtemps restée insoupçonnée sous les splendeurs athéniennes. La clinique témoigne que chez telle femme où l'on trouve un lien particulièrement intense au père, il y avait auparavant un lien exclusif à la mère, aussi intense et passionné. Plus encore, il faut bien l'admettre : « *Un certain nombre d'êtres féminins restent attachés à leur lien originaire avec la mère et ne parviennent jamais à le détourner véritablement sur l'homme*¹²¹ ».

Comme cette phase permet toutes les fixations et tous les refoulements auxquels nous rapportons l'origine des névroses, il semble nécessaire de formuler la thèse selon laquelle le « *complexe d'Œdipe est le noyau des névroses* », nous dit Freud. C'est pour cela que Freud conclut qu'il y a une relation particulièrement étroite entre la phase du lien à la mère et l'étiologie de l'hystérie, et aussi que l'on peut trouver le germe de la paranoïa féminine dans cette dépendance vis-à-vis de la mère.

Que réclame la petite fille de sa mère ? Les buts sexuels de la fille sont de nature active et passive ; ils sont déterminés par la phase libidinale que traverse l'enfant.

¹²¹ Freud, S., « *Sur la sexualité féminine* » (1931) in *La Vie Sexuelle*, op.cit., p. 140.

1.1. Identification à la mère

La fille veut un enfant avant la phase phallique, mais un enfant de la mère, et on le voit très clairement avec le jeu des poupées, nous dit Freud. Mais il n'est pas l'expression de sa féminité proprement dite, il sert à l'identification avec la mère dans l'intention de remplacer la passivité par l'activité. Si la fille, objet « allaité, nourri, nettoyé, habillé et dirigé dans tous ses actes », reste « fixée à ces expériences et jouit des satisfactions qui y sont liées », elle cherche aussi (facteur décisif de son évolution) à transformer ces expériences en activité.

Elle joue la mère et la poupée est elle-même. C'est avec l'apparition du désir du pénis, le *Penisneid*, que l'enfant « poupée » devient un enfant du père, et ce désir d'avoir un enfant est proprement féminin. Avec ce transfert du désir de l'enfant-pénis sur le père la petite fille est entrée dans la situation du complexe d'Œdipe. L'hostilité à l'égard de la mère prend sens.

Freud considérera que l'hostilité à l'égard de la mère se poursuivra très longtemps chez la femme. C'est seulement avec la naissance de son premier enfant que l'être femme reviendra à l'identification avec sa mère :

« L'identification à la mère, chez la femme, permet de reconnaître deux couches : la couche préœdipienne qui repose sur le tendre attachement à la mère et la prend comme modèle, et celle, plus tardive, issue du complexe d'Œdipe, qui veut éliminer la mère et la remplacer auprès du père¹²² ».

¹²² Freud, S., « La féminité » (1932), op.cit., p.179.

1.2. Origines du détachement maternel

L'accent mis sur l'hostilité plus que sur l'amour donne de ce premier lien une représentation toute en plaintes et en récriminations. Tous ses griefs accumulés contribuent au détachement de la fille avec l'objet primaire, sa mère. Mais quels sont ces griefs ? Parmi d'autres, Freud nous dit que le plus ancien reproche est que la mère n'a pas donné assez de lait à l'enfant ; une défaillance interprétée comme un manque d'amour. L'accusation suivante contre la mère apparaît lorsqu'un nouveau bébé vient au monde. Cette plainte est en relation avec la frustration orale : la mère ne pouvait ou ne voulait plus donner de lait à l'enfant parce qu'elle avait besoin de cette nourriture pour le nouveau venu. Mais ce n'est pas l'unique raison pour la rivalité avec l'intrus, c'est surtout les autres signes de la sollicitude maternelle. L'enfant doit partager ce qui ne se partage pas : l'amour maternel. Les revendications d'amour de l'enfant sont démesurées, exigent l'exclusivité, ne tolérant aucun partage. Freud considère que la frustration la plus forte se produit dans la phase phallique, quand la mère interdit la manipulation, source de plaisir, des organes génitaux. La rancune contre l'empêchement de l'activité sexuelle libre joue un grand rôle dans la séparation d'avec la mère. La mère qui a amené l'enfant à l'excitation clitoridienne par le soin de la petite fille interdit la manipulation. C'est l'exemple même de la tyrannie : Interdire ce qu'on a soi-même induit.

On pourrait penser qu'il y a là suffisamment de motifs pour expliquer que la petite fille se détourne de la mère. Mais les mêmes raisons pourraient aussi servir à éloigner le garçon de sa mère comme objet d'amour, et pourtant cela n'a pas lieu. Il est, par contre, un facteur spécifique à la fille qui, plus sûrement que tout autre,

décide du détachement et nourrit la haine : le complexe de castration. La mère a omis de doter la fille du seul organe génital commun à tous les êtres humains, le pénis. La mère est responsable du manque de pénis. C'est à partir de ce moment, à partir de cette punition fondatrice, que la fille se détourne vers son père.

2. L'entrée dans l'Œdipe

2.1. Le détour vers le père

« L'orientation vers le père s'effectue principalement avec l'aide de motions pulsionnelles passives¹²³ ».

Avec l'abandon de la masturbation clitoridienne, qui est lié au dépassement du lien précœdipien à la mère, il y a renoncement à une part d'activité. Pourtant, le désir avec lequel la petite fille se tourne vers son père est le désir d'avoir un pénis, le *Penisneid*, celui qu'elle attendait de la mère auparavant. Comme la mère l'a frustrée, elle attend maintenant de recevoir le pénis de son père. Mais la situation féminine ne se trouve instaurée que lorsque le désir du pénis est remplacé par celui de l'enfant. La logique qui suit ce déplacement est : Désir de l'organe – Désir de l'homme – Désir de l'enfant.

Avec le transfert du désir du pénis à l'enfant du père, la fille entre dans la situation œdipienne. La haine à sa mère trouve maintenant un grand renfort, car elle devient la rivale, qui obtient du père tout ce que la petite fille désire de lui. La mère devient l'objet de la jalousie.

¹²³ Freud, S., « La féminité » (1932), op.cit, p. 171.

Qu'est-ce qui, dans sa clinique a pu donner à Freud l'idée que le désir d'avoir un enfant du père supplée le *Penisneid*? Sans doute, le cas de la jeune homosexuelle, publié en 1920, fut décisif. Le père est exclusivement préoccupé par la mère et lorsqu'il donne quelque chose, c'est à sa femme. Dans le moment où la mère a obtenu du père un enfant, la fille souffre d'une « *régénération pubertaire du complexe d'Œdipe infantile* ». Cela conduit Freud à confirmer l'équivalence « pénis = enfant ». Le phallus, puissance du don, est dès lors tout entier repassé du côté de la mère. C'est pour ça que la fille cherche un substitut de la mère dans la personne de la Dame de mauvaise réputation (comme Freud souligne, de la même façon que l'homme en cherchant un substitut maternel revient au complexe maternel). En plus, la jeune fille lui reconnaît une certaine ressemblance avec son frère aîné dont, enfant, elle avait envié les attributs. Idéal du moi masculin et reviviscence de l'amour de la mère phallique de l'enfance se conjoignent quand l'amour du père a échoué :

« Lorsque plus tard cette liaison au père doit être abandonnée comme ayant échoué, elle peut céder la place à une identification au père, par laquelle la fille revient au complexe de masculinité et éventuellement s'y fixe¹²⁴ ».

Cela explique comment chez la fille se produit l'identification au père. Cette identification paternelle chez la fille peut la ramener à l'angoisse de castration, si elle imagine qu'elle possède l'organe masculin, comme dans le cas de la jeune homosexuelle : Le regard du père (œdipien) se redouble du regard de la Dame, aimée à l'égal de la mère (préœdipienne).

¹²⁴Freud, S., « Quelques conséquences psychiques » (1925), op.cit., p. 199.

Mais la véritable orientation féminine selon Freud sera d'attendre un enfant du père, et qui persistera jusqu'au moment où elle choisira le type paternel comme couple et pourra avoir son fils désiré.

2.2. Le déclin de l'Œdipe

« Le complexe d'Œdipe périclît donc de son échec, du résultat de son impossibilité interne¹²⁵ », nous dit Freud dans son article sur la disparition du complexe d'Œdipe. Mais, dans le même article, on ne trouve pas la résolution du Complexe d'Œdipe féminin, plus nettement, on ne trouve rien sur la formation du Surmoi chez la femme. Il y a une sous-estimation explicite du surmoi féminin chez Freud :

« Avec la suppression de l'angoisse de castration, le motif principal qui avait poussé le garçon à surmonter le complexe d'Œdipe disparaît. La petite fille reste en lui pendant une période d'une longueur indéterminée, elle n'abolit que tard, et alors imparfaitement ¹²⁶ ».

Et dans son texte sur le déclin de l'Œdipe il affirme que :

« L'exigence féminine d'une égalité de droits entre les sexes n'a pas ici une grande portée, la différence morphologique ne peut pas ne pas se manifester dans des diversités du développement psychique. Le destin, c'est l'anatomie »¹²⁷.

Donc, on voit combien le point sur l'instauration de la loi paternelle chez la femme ne se clarifie pas beaucoup avec les explications freudiennes. Il propose

¹²⁵ Freud, S., « La disparition du complexe d'Œdipe » (1923) in *Œuvres Complètes : Psychanalyse : volume XVII*; PUF, 1992, p. 27.

¹²⁶ Freud, S., « La féminité » (1932), op.cit., p. 173.

¹²⁷ Freud, S., « La disparition du complexe d'Œdipe » (1924), op.cit., p. 31.

uniquement de considérer les identifications chez les femmes comme des résidus de leurs investissements d'objet :

« Chez des femmes qui ont eu de nombreuses expériences amoureuses, on a l'impression de pouvoir facilement retrouver dans leurs traits de caractère les restes de leurs investissements d'objet. Il faut aussi tenir compte d'une simultanéité entre investissement d'objet et identification, donc, d'une modification de caractère, avant que l'objet n'ait été abandonné. Dans ce cas la modification du caractère pourrait survivre à la relation d'objet et en un certain sens la conserver¹²⁸ ».

Autrement dit, le surmoi des femmes ne serait souvent que leur idéal du moi masculin, ainsi le surmoi se constitue à partir de l'introjection des traits du père. Lacan appellera ces éléments signifiants produits de l'identification « *les insignes du père*¹²⁹ ».

¹²⁸ Freud, S., « Le moi et le ça » (1923) in *Œuvres Complètes : Psychanalyse : volume XVI* ; PUF, 2003, p. 242

¹²⁹ Lacan, J., *Le Séminaire, livre V, Les formations de l'inconscient* (1958), op.cit., p.294.

Chap. X – La théorie kleinienne de l'Œdipe

Nous introduisons la version du complexe d'Œdipe élaborée par Mélanie Klein dans notre discussion autour de la différence des sexes parce que, pour elle, le complexe d'Œdipe commence à se développer dans les deux sexes de manière semblable.

Le ton est donné, et nous comprenons pourquoi Mélanie Klein a intéressé les auteurs féministes depuis la création du mouvement. Elle innove et découvre à partir de son expérience d'analyste auprès de très jeunes enfants une autre réalité psychique, différente du complexe d'Œdipe classique. Cette élève de Freud, qu'elle rencontre en 1917, a poursuivi de manière créatrice l'œuvre du maître. Sa conception, dérangeante à l'époque, l'amène à théoriser à partir des archaïsmes psychiques précoces et à imprimer sa marque en élargissant le champ de connaissance ouvert par Freud. Elle crée une nouvelle technique psychanalytique adaptée au petit enfant, *La technique du Jeu*. Mélanie Klein ouvre tout un monde fantasmatique primitif impitoyable où l'on coupe, dévore, déchire, difficile à entendre pour beaucoup. Elle découvre l'obstacle primitif lié au clivage de l'imgo maternelle en une bonne mère et une mauvaise mère gênant l'intégration du bon objet dans le moi. Le moi, dans le vocabulaire freudien et kleinien, se rapproche tantôt du moi lacanien, imaginaire, tantôt du sujet. Le bon objet va aller dans le sens de la pulsion libidinale, le mauvais objet à son encontre. Ces situations anxiogènes précoces, ces fantasmes d'être châtré ou anéanti par une mauvaise mère, sont à l'origine de troubles psychiques du petit enfant, inhibitions et compulsions qui enrayent son développement psychique, son intelligence et sa

créativité, qui altèrent parfois gravement son rapport à l'autre.

De la résolution de ce complexe d'Œdipe précoce peuvent découler des conséquences sur la sexualité. Mélanie Klein avance là des données fondamentales sur la sexualité féminine. Elle différencie l'Œdipe chez le garçon et chez la fille. Une fois détournée du sein maternel, la petite fille fantasme qu'elle va attaquer et vider le contenu du corps de la mère pour s'emparer de ce qu'il contient, le pénis du père. Elle va d'abord le faire à l'intérieur du corps maternel puis comme attribut externe du père, sur un mode d'incorporation orale. Une des grandes angoisses de la femme, constate Mélanie Klein, et que l'on retrouve fréquemment dans la clinique, est que sa mère vienne attaquer et vider le contenu de son propre corps à elle.

Si le surmoi maternel archaïque est trop terrifiant pour que la petite fille puisse affronter la rivalité à sa mère, cela peut la conduire à l'homosexualité. Si le pénis du père devient un objet trop mauvais et trop angoissant, cela peut la conduire à avoir peur des relations hétérosexuelles.

Pour le petit garçon, la position féminine ou homosexualité passive se situe au moment où il se détourne du sein pour se tourner vers le pénis. Le conflit qui va se créer entre cette position et sa position masculine va l'amener ensuite à s'identifier au père et à désirer la mère.

Pour Mélanie Klein, la phase d'attachement précoce de la petite fille à sa mère, découverte par Freud, voit déjà apparaître des désirs à l'égard du père, dans une oscillation dans toutes les positions libidinales. La conception freudienne de l'envie du pénis chez la fille est loin de jouer un rôle aussi important que Freud ne le pensait. Selon elle, Freud n'a pas donné pour le garçon assez d'importance à

l'amour pour le père. La situation œdipienne perd de sa puissance chez le garçon car il est poussé par son amour et sa culpabilité à préserver son père comme figure intérieure et extérieure.

1. Les stades précoces du conflit œdipien

Mélanie Klein considère que l'Œdipe entre en action plus tôt que Freud l'avait supposé. Pour elle, selon ses analyses d'enfants, les tendances œdipiennes sont libérées à cause de la frustration que l'enfant subit au moment du sevrage, c'est-à-dire, à la fin de la première et au début de la seconde année. Aussi, l'apprentissage de la propreté sera accompagné des frustrations anales, qui détermineront les processus psychiques de l'enfant.

Entre les deux sexes, il faut faire une distinction par rapport aux phases orales et anales. Pour le garçon c'est la pénétration le but liée à la possession du pénis, tandis que pour la fille c'est la réceptivité à l'égard du pénis.

L'analyse des enfants montre que les tendances pulsionnelles prégénitales entraînent un sentiment de culpabilité, résultat d'une introjection des objets d'amour œdipiens ; c'est ce que Mélanie Klein essaie de formuler, à savoir que la formation du surmoi se produit dans la première enfance, bien avant l'âge que Freud considérait, autour de cinq ans :

« Chez un enfant d'un an environ, l'angoisse née du conflit œdipien prend la forme d'une peur d'être dévoré et détruit. L'enfant lui-même désire détruire l'objet libidinal en le mordant, en le dévorant et en le découpant,

d'où l'angoisse. En effet, l'éveil des tendances œdipiennes est suivi d'une introjection de l'objet, qui devient alors une instance qui punit. L'enfant craint une punition correspondant à l'offense : le surmoi devient une chose qui mord, qui dévore et qui coupe ¹³⁰».

2. Les conséquences pratiques des phases prégénitales

La formation du surmoi est associée aux phases prégénitales du développement, surtout à la phase sadique-orale et sadique-anale. Le sentiment de culpabilité se situe à un moment où ces phases se mettent en place, ce qui explique son sadisme et sa sévérité.

Le lien entre la culpabilité et les frustrations orales et anales a une signification, puisqu'il prend la forme d'une punition et ces frustrations font naître l'angoisse. Mélanie Klein ajoute une frustration précoce, celle de la méconnaissance. Le petit enfant est insuffisamment développé du point de vue intellectuel, et il est exposé à l'attaque d'une multitude de questions et de problèmes sans comprendre les mots et la parole. Ses premières questions sont antérieures aux débuts de sa compréhension du langage, motif qui explique, selon Klein, la difficulté d'apprendre une nouvelle langue étrangère ou même la haine pour ceux qui parlent une autre langue :

« Le sentiment précoce de ne pas savoir a de nombreuses ramifications. Il s'unit au sentiment d'incapacité, d'impuissance qui découle bientôt de la situation œdipienne. L'enfant éprouve cette frustration avec d'autant plus

¹³⁰ Klein, M « Les stades précoces du conflit œdipien » (1928) in *Le complexe d'Œdipe*, Petite Bibliothèque Payot, 2006, p.31

d'acuité qu'il ne sait rien sur les processus sexuels. Chez les deux sexes, ce sentiment d'ignorance accentue le complexe de castration¹³¹ ».

La scène de tous ces processus, le désir de savoir et la pulsion sadique, est le corps de la mère. La position libidinale sadique-anale pousse l'enfant à vouloir s'approprier des contenus du corps de la mère ; toute sa curiosité se dirige vers ce corps et cela fait naître une phase non reconnue jusqu'à Mélanie Klein : l'identification très précoce avec la mère.

3. L'apparition de la phase de féminité chez les deux sexes

Pendant la phase sadique-anale, l'enfant subit son second traumatisme grave, qui renforce sa tendance à se détourner de la mère. Elle a frustré ses désirs oraux, et maintenant elle veut aussi le priver de ses plaisirs anaux. L'enfant désire donc prendre possession des fèces de la mère en pénétrant dans son corps, en le coupant en morceaux, en le dévorant et en le détruisant. Les fèces prennent à ce moment-là la place de l'enfant, et l'on voit une ambivalence par rapport à cela : d'un côté l'enfant veut s'approprier des enfants de la mère afin de satisfaire son désir d'en avoir, et de l'autre côté il veut les détruire du fait de la jalousie.

Dans cette période précoce du développement, la mère qui enlève les fèces de l'enfant est aussi une mère qui le démembre et le châtre. En termes de réalité psychique, nous dit Mélanie Klein, la mère *est déjà le castrateur*.

¹³¹ Ibid., p. 34.

Les tendances destructrices dont l'objet est le ventre visent aussi le pénis du père, supposé pour l'enfant à l'intérieur. C'est le pénis qui fait émerger la peur de castration par le père.

La phase de féminité se caractérise donc par une angoisse liée au ventre maternel et au pénis du père, et cette angoisse soumet l'enfant à : « *La tyrannie d'un surmoi qui dévore, démembre et châtre, et qui s'est constitué à partir d'images paternelles et maternelles à la fois.* »¹³²

4. Le développement des filles

Après le sevrage, la petite fille s'est détournée de la mère, et ses tendances génitales commencent à agir sur son développement psychique. Mélanie Klein considère que le but oral, réceptif des organes génitaux a un rôle décisif dans le fait que la fille se tourne vers le père.

D'autre part, elle conclut que la fille a une connaissance inconsciente du vagin, et étant donné que par la masturbation manuelle, elle n'obtient pas la même satisfaction que chez le garçon, elle cherche une nouvelle source de plaisir. L'envie et la haine inspirées par la mère qui possède le pénis du père semblent constituer, au moment où les premières tendances œdipiennes apparaissent, une raison de plus pour se détacher de la mère.

L'identification avec la mère surgit avec les tendances sadique-anales de voler et de détruire la mère, comme chez le garçon. Si l'identification avec la mère se

¹³² Klein, M., « Les stades précoces du conflit œdipien » (1928), op.cit., p. 38.

place surtout à un stade où les tendances sadique-orales et sadique-anales sont très fortes, la crainte d'un surmoi maternel entraînera le refoulement et la fixation de cette phase, et entravera le développement génital ultérieur. La crainte de la mère la fait abandonner cette identification, et se tourner vers son père.

Concernant le désir de savoir, il est plus marqué chez la fille, parce qu'elle découvre très tôt l'absence de pénis. Pour elle c'est une autre raison pour haïr sa mère, mais le plus important est qu'à cause de sa culpabilité, elle interprète cette absence comme une punition.

La haine de la mère et la rivalité avec elle la conduisent à se tourner vers le père non pas pour s'identifier à lui, mais pour le prendre comme objet qu'on désire aimer et dont on désire être aimée. Elle désire le posséder, mais ce pas, celle qui va le faire, c'est la mère. Donc on voit comment dans son développement, la fille est très défavorisée : tandis que le garçon possède effectivement le pénis au sujet duquel il entre en rivalité avec son père, la petite fille a un désir insatisfait de la maternité. Elle trouve son espoir dans une maternité future.

À cause des tendances destructrices qu'elle maintient contre le corps de sa mère et contre les enfants qui se trouveraient dans le ventre, la fille s'attend à être punie par la destruction de ses propres aptitudes à la maternité, de ses propres organes génitaux et de ses propres enfants. C'est de là, selon l'auteur, que vient l'inquiétude constante chez la femme pour sa beauté personnelle :

« Derrière la tendance à se parer et à s'embellir, on trouve toujours le désir de restaurer une beauté abîmée, qui tire son origine de l'angoisse et de la culpabilité »¹³³.

C'est par rapport à cela que Klein fait l'analogie entre l'angoisse de castration du garçon et l'angoisse que produit la propre féminité chez la fille, comme répresseur des tendances œdipiennes. Il y a une différence structurelle chez les deux sexes : tandis que l'angoisse du garçon est éveillée par le surmoi paternel, celle de la fille l'est par le surmoi maternel.

Mais il y a une grande variété de femmes, chacune avec des traits masculins et féminins à la fois, et c'est pour cela que Mélanie Klein considère qu'il faut examiner les conditions particulières de la formation du surmoi féminin dans chaque cas :

« De l'identification précoce avec la mère où le niveau sadique-anal l'emporte si largement, la petite fille retire haine et jalousie, et constitue un surmoi cruel après l'imgo maternelle. Le surmoi qui se forme à ce stade à partir d'une identification au père peut également être menaçant et causer de l'angoisse, mais il semble ne jamais égaler dans ce domaine celui qui provient de l'identification à la mère. Mais plus l'identification à la mère s'établit sur une base génitale, plus elle se caractérise par le dévouement et la tendresse d'une mère idéale et généreuse¹³⁴ ».

Donc, l'attitude affective positive chez la fille dépend de la quantité de traits prégénitaux et génitaux qui ont formé l'idéal de la mère. Conformément au fait de pas tenir compte de leurs propres désirs et de se consacrer à des tâches morales et

¹³³ Klein, M., « Les stades précoces du conflit œdipien » (1928) op.cit., p.45.

¹³⁴ Ibid., p. 47

sociales, il semble que ce soit l'idéal du moi paternel qui est à l'œuvre pour Mélanie Klein.

5. Les objets partiels

Mélanie Klein nous parle des stades précoces de l'organisation libidinale, où l'angoisse et la culpabilité sont dominantes. Depuis le début de la vie, la libido est entremêlée d'agressivité génératrice d'angoisse ; c'est cette période-là, envahie par les sentiments d'angoisse, de culpabilité et de dépression, qui produit les fixations à l'objet du sujet :

« Par rapport aux phases plus tardives du complexe d'Œdipe, l'image de ces stades premiers est nécessairement obscure : le moi du petit enfant manque de maturité, il est totalement sous l'empire des fantasmes inconscients ¹³⁵ ».

Pour elle, l'Œdipe naît pendant la première année de la vie, et c'est donc la relation au sein maternel qui est le facteur le plus important pour modeler le développement affectif et sexuel de l'enfant.

6. Bons et mauvais objets

La satisfaction qu'éprouve l'enfant devant le sein maternel permet d'orienter ses désirs vers de nouveaux objets, et d'abord vers le pénis paternel. La satisfaction du nourrisson est illimitée, c'est pour cela que la frustration du sein maternel conduit l'enfant à s'en détourner, et le pousse à chercher la satisfaction

¹³⁵ Klein, M., « Le complexe d'Œdipe éclairé par les angoisses précoces » (1945) in *Le complexe d'Œdipe*, op.cit., p. 122.

orale au près d'un objet, le pénis du père. Le sein et le pénis sont donc chez l'être humain les objets primitifs des désirs oraux.

Satisfaction versus frustration font naître dans l'esprit de l'enfant l'idée d'un bon sein aimé et d'un mauvais sein détesté. Il y a ainsi une tendance à idéaliser le bon sein et la bonne mère et de la même façon, à renforcer la haine et la peur du mauvais sein et de la mauvaise mère, qui d'ores et déjà deviendra le prototype de tous les objets persécuteurs et redoutés.

Les deux attitudes, l'amour et la haine, sont transportées dans la nouvelle relation au pénis paternel. On voit comment chaque objet peut être alternativement bon et mauvais, et ce mouvement est une caractéristique typique des imagos primitives.

7. Imagos primitives et formation du surmoi

Les imagos du sein de sa mère et du pénis de son père s'établissent à l'intérieur de son moi et forment le noyau de son surmoi. A l'introjection du bon et du mauvais sein, de la bonne et de la mauvaise mère, correspond l'introjection du bon et du mauvais pénis, c'est-à-dire du bon et du mauvais père. Ce sont les premières images de figures internes protectrices ou vengeresses, mais surtout, ce sont les premières identifications que le moi fabrique.

Klein met en valeur la relation qui existe entre l'évolution du complexe d'Œdipe, tel qu'elle le comprend, et le développement du surmoi. Le noyau des sentiments dépressifs infantiles qui proviennent de la peur de perdre ses objets

aimés à cause de sa haine et de son agressivité, est le début des relations objectales du sujet et de son complexe d'Œdipe.

8. Le surmoi féminin

La nature réceptive de l'organe génital féminin conduit Mélanie Klein à inférer que la petite fille a le désir de recevoir le pénis paternel. Elle conçoit le père comme le donneur d'enfants, et c'est pour cela que le pénis sera la source de bonheur. Mais la relation au pénis dépend de la relation aimante et reconnaissante au bon sein maternel.

Le fait que le développement génital de la fille soit centré sur le désir de recevoir le pénis paternel, et surtout son inquiétude pour les bébés imaginaires, constitue selon Klein le facteur principal de sa formation :

« Ses fantasmes et ses émotions s'édifient surtout autour de son monde et de ses objets intérieurs ; sa rivalité œdipienne s'exprime essentiellement dans sa tendance à voler à sa mère le pénis paternel et les bébés ; sa peur de voir son corps attaqué, ses bons objets intérieurs blessés ou enlevés par une mauvaise mère vengeresse, joue dans ses angoisses un rôle durable et frappant »¹³⁶.

Le surmoi chez la fille se forme à partir de la richesse de son monde intérieur. Le processus d'introjection des traits du père est intrinsèque à elle, et cette identification s'appuie sur la possession d'un pénis imaginaire. Dans la position féminine, son envie d'avoir un enfant la pousse à interioriser le pénis de son père,

¹³⁶ Klein, M., « Le complexe d'Œdipe éclairé par les angoisses précoces » (1945) op.cit., p. 135.

mais dans la position masculine, elle veut rivaliser avec lui dans toutes ses aspirations et sublimations masculines :

« Son identification masculine avec le père s'entremêle donc avec son attitude féminine, et c'est cette combinaison qui caractérise le surmoi féminin »¹³⁷.

¹³⁷ Ibid., p. 137.

Chap. XI - L'Œdipe lacanien

1. Les complexes familiaux

Dans son texte « *Les complexes familiaux dans la formation de l'individu* », paru en 1938 dans l'Encyclopédie française, Lacan pose la famille humaine comme une institution avec une structure hiérarchique caractéristique et des traits essentiels : modes d'organisation, les lois de la transmission, concepts de descendance et de parenté, l'héritage et la succession, et le mariage. C'est au sein de la famille que le sujet reçoit une éducation, réprime des instincts et surtout, acquiert la langue maternelle. Il y a une transmission des structures de comportement et de représentations qui surmontent les limites de la conscience.

C'est le facteur inconscient qui détermine chaque structure familiale, c'est ce que Freud a abordé dans sa pratique analytique par le nom de Complexe d'Œdipe, comme la cause d'effets psychiques non dirigés par la conscience, actes manqués, rêves, symptômes. Ces effets de la famille sur l'individu ont des caractères contingents, puisque la famille établit une continuité psychique de génération en génération dont la causalité est d'ordre mental. On appelle imago cette représentation inconsciente. C'est grâce à ces deux concepts, complexe et imago, que la psychanalyse a évolué après Freud et a remis en question le développement psychique de l'être humain.

1.1. Le complexe du sevrage

« Le complexe du sevrage fixe dans le psychisme la relation du nourrissage, sous le mode parasitaire qu'exigent les besoins de premier âge de l'homme ; il représente la forme primordiale de l'imagen maternelle »¹³⁸.

C'est le complexe le plus primitif de l'individu. Il y a des cas particuliers où le sevrage, par des contingences, a comporté des traumatismes psychiques, comme l'anorexie mentale ou la toxicomanie. Ce que révèle la psychanalyse est que le sevrage, traumatisant ou non, laisse une trace permanente dans le psychisme humain.

Les études sur le comportement de la première enfance nous disent que les sensations extéro-, proprio- et intéroceptives ne sont pas coordonnées avant le douzième mois de vie. Jusque-là, l'enfant n'a pas la reconnaissance du corps propre, ni la notion de ce qui lui est extérieur.

Très tôt pourtant, certaines sensations extéroceptives s'isolent sporadiquement en unités de perception, et ces éléments sont les objets que Lacan nous expose. Les objets permettent à l'enfant de reconnaître la présence du corps de l'autre, qui remplit la fonction maternelle. Donc, l'adaptation affective de l'être humain, comme dit Lacan :

« Reste engagée dans la satisfaction des besoins propres au premier âge et dans l'ambivalence typique des relations mentales qui s'y ébauchent. Cette satisfaction apparaît avec les signes de la plus grande plénitude dont

¹³⁸ Lacan, J., (1938) « Les complexes familiaux », in *Autres écrits*, Paris : Seuil, p. 30.

puisse être comblé le désir humain, pour peu qu'on considère l'enfant attaché à la mamelle ¹³⁹».

Le chaos des sensations intéroceptives où émerge la relation au sein maternel indique le ton pénible de la vie organique jusqu'après la naissance. La rupture avec la vie intra-utérine fait apparaître des malaises primordiaux, et cela s'unit au retard de la dentition et de la marche qui fait naître chez l'enfant une impuissance fondamentale pendant les deux premières années de la vie.

Il y a une profondeur dans l'attachement qui se noue entre l'enfant et la mère dans le complexe du sevrage qui fait que la sublimation de cette imago soit spécialement difficile. Mais comme nous savons d'après Lacan :

« L'imago pourtant doit être sublimée pour que de nouveaux rapports s'introduisent avec le groupe social, pour que de nouveaux complexes les intègrent au psychisme. Dans la mesure où elle résiste à ces exigences nouvelles, qui sont celles du progrès de la personnalité, l'imago, salutaire à l'origine, devient facteur de mort ¹⁴⁰».

C'est la même idée que Freud énonçait avec l'instinct de mort, à savoir, qu'il y a une tendance à la mort dans le psychisme humain qui ne répond pas à des fonctions vitales mais à l'insuffisance originale de celles-là.

Dans la clinique, on peut voir cette tendance psychique à la mort dans le cas de l'anorexie mentale et des autres formes orales du complexe. Dans son abandon à

¹³⁹ Ibid., p. 32.

¹⁴⁰ Ibid., p. 35.

la mort, le sujet cherche à retrouver l'imgo de la mère. Même sublimé, ce complexe marque l'existence du sujet et peut réapparaître pendant sa vie

« Tout retour, fût-il partiel, à ces sécurités peut déclencher dans le psychisme des ruines sans proportion avec le bénéfice pratique de ce retour ¹⁴¹ ».

La saturation du complexe fonde le sentiment maternel démesuré, tandis que sa sublimation contribue au sentiment familial, qui permet d'incorporer d'autres complexes si nécessaires pour le développement de l'individu comme celui de l'intrusion.

1.2. Le complexe de l'intrusion

Le complexe d'intrusion représente l'expérience que réalise le sujet primitif, le plus souvent quand il voit un semblable, petit frère ou petite sœur, participer avec lui aux rapports familiaux. Dans la jalousie infantile, on voit les commencements de la sociabilité du sujet. La jalousie n'est pas le signe d'une rivalité vitale, comme on est habitué à entendre dans les investigations psychologiques, mais le résultat d'une identification mentale. Lacan l'explique :

« L'identification, spécifique des conduites sociales, à ce stade, se fonde sur le sentiment de l'autre, que l'on ne peut que méconnaître sans une conception correcte de sa valeur tout imaginaire ¹⁴² ».

Cette imago surgit de la similitude entre les sujets, au niveau de la structure du corps propre et surtout de ses fonctions de relation dans la famille. Chez le frère on

¹⁴¹ Lacan (1938) « Les complexes familiaux », in *Autres Ecrits*, op.cit., p. 36.

¹⁴² Ibid., p. 38.

trouve l'amour et l'identification, avec la situation primitive d'agressivité qui domine ce rapport, c'est-à-dire l'autre comme objet de la violence.

La psychanalyse a mis en relief le rôle que joue le masochisme à ce niveau de développement psychique. Ce que Freud a décrit au sujet du fantasme infantile féminin dans « *On bat un enfant* », que Lacan reprendra plus tard dans ses études sur le masochisme primaire.

Donc, si dans le malaise du sevrage humain on voyait la source du désir de la mort, on reconnaîtra dans le masochisme primaire : « *Le moment dialectique où le sujet assume par ses premiers actes de jeu la reproduction de ce malaise même et, par-là, le sublime et le surmonte.* »

Et Lacan poursuit :

« *Le dédoublement ainsi ébauché dans le sujet, c'est l'identification au frère qui lui permet de s'achever : elle fournit l'image qui fixe l'un des pôles du masochisme primaire. Ainsi la non-violence du suicide primordial engendre la violence de meurtre imaginaire du frère*¹⁴³ ».

Mais Lacan élabore une autre perspective concernant à l'identification du sujet. C'est le stade du miroir.

Le stade du miroir commence au moment où l'enfant peut reconnaître son image dans le miroir, c'est-à-dire, à partir de l'âge de six mois. Ce stade est

¹⁴³ Lacan (1938) « Les complexes familiaux », in *Autres Ecrits*, op.cit., p. 40.

considéré par Lacan comme « *une identification au sens plein* ¹⁴⁴», puis le sujet assume une image qui ne correspond pas à la réalité et doit donc former son propre imago. Il n'y a pas de correspondance parce que le corps, suite à la prématuration spécifique de la naissance de l'être humain, est faible et inachevé, mais par contre, le sujet s'aperçoit dans le miroir comme une totalité mature et parfaite. Ce je spéculaire représente l'idéal du moi du sujet. Mais c'est seulement quand le *je spéculaire* passe à être un *je social*, grâce à la l'identification à l'imago du semblable et à la jalousie primordiale, que le stade du miroir s'achève.

1.3. Le complexe d'Œdipe

On voit chez l'enfant de quatre ans des pulsions génitales dirigées vers le parent de sexe opposé, qui est l'objet du désir le plus proche parce qu'il est celui qui donne sa présence et son intérêt. Ces pulsions, avec les frustrations qui les poursuivent, sont le nœud du Complexe d'Œdipe. Le parent du même sexe représente l'obstacle à leur satisfaction et par conséquent, la source de la frustration. Ensuite, avec l'éducation répressive exercée sur la masturbation, le sujet refoulera ses tendances sexuelles qui resteront latentes jusqu'à la puberté.

La crise œdipienne finira avec deux instances d'une importance vitale pour la socialisation du sujet : le surmoi qui refoule et l'idéal du moi qui sublime.

Donc, on peut se poser des questions importantes concernant l'Œdipe, notamment ce qui refoule les désirs infantiles vers la mère. Est-ce qu'on peut

¹⁴⁴ Lacan (1949) « Le stade du miroir comme formateur de la fonction du Je », in *Ecrits*, Paris : Seuil, 1966.

parler à ce sujet de complexe d'Œdipe précoce ? Quelle est la fonction de l'Œdipe ?

Dans son Séminaire V, Lacan nous dit que le père est la figure du triangle œdipien qui joue le rôle de refouler les désirs de l'enfant pour sa mère. Même si elle ne put le voir dans sa propre théorie c'est la même conclusion de Mélanie Klein, parmi les mauvais objets dans l'intérieur du corps de la mère (frères et sœurs) il y a aussi le père, c'est-à-dire, sa présence comme pénis. C'est la réalité qui s'impose aussi dans le surmoi kleinien.

Le complexe d'Œdipe a une fonction normative, en donnant à l'enfant une structure morale, des nouveaux rapports à la réalité et surtout, en permettant au sujet d'assumer son propre sexe, masculin ou féminin. C'est la révolution intellectuelle la plus marquée qu'a apporté la psychanalyse à la société, celle de la sexualité comme une chose culturelle, et non constitutionnelle. Il n'y a pas des hommes ou des femmes depuis la naissance. L'être humain doit traverser l'Œdipe, ce complexe familial qui donne sens au désir de l'Autre, pour devenir homme ou femme, c'est-à-dire que la virilité et la féminisation participent de cette instance dont on vient de parler, l'Idéal du moi.

Mais pourquoi le père est-il si important pour le déroulement du Complexe d'Œdipe ? Faut-il qu'il soit présent ? À ce sujet, Lacan dit : « *Il est tout à fait possible que le père soit là même quand il n'est pas là.* »¹⁴⁵ Donc, on ne peut pas

¹⁴⁵ Lacan, J., *Le Séminaire, livre V, Les formations de l'inconscient (1958)*, op.cit., p. 168.

parler du père biologique ou père réel, sinon de la fonction père, qui « *est au cœur de la question de l'Œdipe*¹⁴⁶ ».

Le père est celui qui met en jeu la loi primordiale de l'interdiction de l'inceste, «Tu ne coucheras pas avec ta mère». Pour le garçon il y a ici une agression imaginaire, qui suscite naître la crainte de la castration. Grâce à l'Œdipe inversé, c'est-à-dire, à l'amour pour le père, l'enfant peut donner fin au complexe, au travers de l'identification. Freud le dit nettement dans son article sur le déclin du complexe d'Œdipe :

« Les investissements d'objet sont abandonnés et remplacés par l'identification. L'autorité paternelle ou parentale introjectée dans le moi y forme le noyau du surmoi, lequel emprunte au père sa sévérité, perpétue son interdit de l'inceste et assure ainsi le moi contre le retour de l'investissement d'objet libidinal »¹⁴⁷.

À partir de ce moment, commence la période de latence qui laissera place à des intérêts neutres, comme les acquisitions éducatives, jusqu'à la puberté, laquelle comme dit Lacan pour plaisanter « (...) est le moment où il aura son pénis prêt avec son certificat, *Papa est là qui me l'a à la bonne date conféré.* »¹⁴⁸

À la question qu'est-ce que le père dans le complexe d'Œdipe, Lacan répond : Le père est une métaphore, c'est le père symbolique qui joue le rôle primordial dans le complexe. Qu'est-ce que ça veut dire, que le père soit une métaphore ? Que c'est un signifiant qui vient à la place d'un autre signifiant, le

¹⁴⁶ Ibid., p. 161

¹⁴⁷ Freud, S., «La disparition du complexe d'Œdipe » (1924), op.cit., p. 30.

¹⁴⁸ Lacan, J., *Le Séminaire, livre V, Les formations de l'inconscient* (1958) op.cit., p. 171.

premier introduit dans la symbolisation du sujet, celui de la mère. Le signifiant de la mère pour l'enfant est en rapport avec sa présence et son absence, ses allées et venues, c'est-à-dire, avec son désir en dehors de l'enfant même. Le signifié du désir de la mère est le phallus, et l'enfant peut jouer à un moment donné à être l'objet partiel qui manque à sa mère, à être le phallus. C'est grâce à l'intervention du père, à la métaphore paternelle, que l'enfant peut saisir le désir de l'Autre et sortir de la demande impossible de combler l'Autre.

Lacan met en valeur le triangle imaginaire Enfant-Père-Mère qui pose dans le réel un rapport symbolique parce qu'il y a chaîne signifiante, c'est-à-dire, articulation d'une parole. La métaphore paternelle est la substitution du père, en tant que signifiant, à la place de la mère.

Qu'est que la mère désire ? Dans une première symbolisation, le désir de l'enfant est le désir de la mère, donc l'enfant s'identifie au phallus. On sait que cette identification ne doit pas rester longtemps chez le sujet parce que c'est la voie vers les diverses pathologies que Freud nous a enseignée dans *Inhibition, symptôme et angoisse*, à savoir, la phobie, la névrose et la perversion. Donc il faut que le père vienne à exercer son influence dans l'issue de l'Œdipe par les voies de la castration, de la frustration et de la privation.

Dans son Séminaire IV sur *La relation d'objet* Lacan nous montre, au sujet du cas du Petit Hans, combien la castration est le signe du drame de l'Œdipe. Il essaie d'expliquer les trois issues possibles de l'Œdipe dans un tableau à trois étages :

AGENT	MANQUE D'OBJET	OBJET
Père réel	Castration	imaginaire
Mère symbolique	Frustration	réel
Père imaginaire	Privation	symbolique

De quoi s'agit-il au niveau de la menace de castration ? Il s'agit de l'intervention réelle du père concernant une menace imaginaire (celle de la coupure de l'organe). La castration est un acte symbolique dont l'agent est quelqu'un de réel, le père normalement, et l'objet est imaginaire puisque le danger réel de la coupure n'arrive jamais, seul l'enfant se l'imagine.

Qu'est-ce qu'il interdit, le père ? C'est la mère, et cela fonde la rivalité avec le père. Dans la frustration, l'objet est réel, puis c'est la mère en tant que l'enfant en a besoin. La frustration suppose que le désir se maintient et que le père est destiné à être celui qui fournit symboliquement l'objet manquant. Cette idée est très bien illustrée dans l'Œdipe féminin, parce que si la mère, dans l'expérience de la frustration, possède la puissance réelle de donner ou de refuser l'objet qui symbolise son amour, le père sera, dans un temps ultérieur, la puissance symbolique capable de remédier à cette frustration, au moyen d'un don qui négative définitivement l'objet comme « le don de ce qu'il n'a pas ». Le père comme donateur symbolique repose sur l'expérience primitive de la frustration.

Dans le troisième niveau, Lacan, place la privation, qui intervient dans l'articulation du complexe d'Œdipe. Il s'agit du père en tant que tel qui se fait

préférer par la mère et c'est pour cela qu'il devient un objet important auquel l'enfant finira par s'identifier. Pour la fille, quand le père devient l'Idéal du moi, elle reconnaît qu'elle n'a pas le phallus et accepte d'en être privée.

Il s'agit de « *comprendre que tout le progrès de l'intégration de l'homme comme de la femme à leur propre sexe, exige la reconnaissance d'une privation¹⁴⁹* ».

La privation que le sujet doit assumer est celle de la mère. Le père est celui qui châtre, non pas l'enfant, mais à la mère. Il est le porteur de la loi, c'est la mère qui le met à cette place-là, comme médiateur de ce qui est au-delà de sa propre loi à elle, et elle constitue ainsi le Nom-du-Père.

Mais reprenons la question de l'Œdipe dans les trois temps logiques que Lacan avait établis dans son premier enseignement:

- 1) Premier temps: Il y a une relation de l'enfant à la mère, à son désir. On peut dire que le désir de la mère est désiré par l'enfant. L'objet du désir de la mère est le phallus, mais le phallus en tant qu'objet métonymique. Il va circuler dans la chaîne signifiante et finalement va prendre une valeur de signifié. Comme le dit Lacan : « *Ce signifié prend pour le sujet un rôle majeur, qui est celui d'objet universel¹⁵⁰* ». C'est le signifié d'un manque, et ce que l'enfant cherche, c'est de satisfaire sa mère, être l'objet de son désir. Le sujet s'identifie donc en miroir à ce qui est l'objet du désir de la mère, à savoir le phallus. C'est l'étape phallique primitive.

¹⁴⁹ Lacan, J., *Le Séminaire, livre IV, La relation d'objet (1957)* Paris, Seuil, 1994, p. 373.

¹⁵⁰ Lacan, J., *Le Séminaire, livre V, Les formations de l'inconscient (1958)*, op.cit., p. 199.

- 2) Second temps : Le père commence à se faire sentir comme interdicteur, il est médiateur dans le discours de la mère, et par conséquent, sa parole intervient sur le discours de la mère. C'est au titre de message pour la mère qu'il intervient, c'est la privation dont on a parlé plus haut, une interdiction qui dit : « Tu ne réintégreras pas ton produit ». L'enfant est d'ores et déjà délogé de sa position d'assujet, c'est-à-dire de sujet aliéné par le désir de la mère, toujours inassouvi. Le sujet peut se détacher de son identification primordiale, celle du phallus, et peut se rendre compte que la mère est dépendante de l'objet qu'on a ou qu'on n'a pas. C'est ce qui inaugure le troisième temps où se produit l'identification au père (l'enfant veut avoir ce que le père a). L'interdiction du père touche à la mère, l'objet de son désir, et c'est ce qui fait la loi de la mère.
- 3) Troisième temps : Le père entre en jeu en tant qu'il l'a. Il intervient à ce niveau pour donner ce qui est en cause dans la privation phallique. Le père tout-puissant donne à la mère l'objet qu'elle désire, le phallus. Ici se produit l'acte du don, où l'enfant obtient le permis d'avoir un pénis pour plus tard (dans la puberté). C'est l'issue de l'Œdipe, qui s'achève avec l'identification au père qui s'appelle Idéal du moi. L'issue pour la femme est différente ; elle ne doit pas faire cette identification au troisième temps, elle sait où est son manque, et elle sait très bien où elle doit aller le prendre, auprès de celui qui l'a. Il faut pour cela qu'elle reconnaisse l'homme en tant que celui qui le possède, mais cette tâche n'est pas si facile. Le phallus pour la femme est un manque, l'objet dont elle a été privée, ce qu'on appelle le *Penisneid*, une privation toujours ressentie. C'est dans ce point précis que Lacan analyse l'importance de la signifiante du phallus pour l'être humain, et surtout pour l'être féminin.

2. La signifiante du phallus

Pourquoi le phallus est-il un signifiant majeur ? Lacan pose la question en partant du complexe de castration. Dans ce complexe se trouvent les origines de la pathologie, c'est-à-dire la formation du nœud symptomatique qui donne lieu à la névrose, à la perversion ou à la psychose. Aussi faut-il remarquer que c'est dans cette période, où le sujet assume son propre sexe, sa position sexuelle inconsciente. Pour l'homme, la crainte de castration sera le pivot du développement sexuel tandis que pour la femme, ce sera le *Penisneid*.

Lacan trace un parcours qui reprend tous les faits cliniques remarquables pour soutenir la thèse de la signification du phallus dans la vie humaine, surtout chez la femme :

- Mère phallique : Tous les enfants ont la croyance que la mère est pourvue d'un phallus comme celui du père.
- Fille castrée : Le fantasme phallique de l'enfance (tout le monde, homme ou femme, a un pénis) conduit la petite fille à se considérer comme privée du phallus, comme castrée. C'est pourquoi la fille attendra de sa mère et puis de son père un don en restituant ainsi son manque primordial.
- Il y a une corrélation entre la découverte de la castration de la mère dans l'enfance et la formation des symptômes dans la vie adulte.
- L'importance donnée au phallus dans la vie psychique comme source principale de la jouissance sexuelle humaine, y compris pour la femme, comme Freud l'avait signalé, en comparant le clitoris au pénis comme organe masturbatoire capital.

Mais qu'est-ce que le phallus ? Est-ce l'organe, comme disait Freud ? Ou est-ce plutôt l'objet partiel qu'on trouve à l'intérieur du corps maternel, comme disait Mélanie Klein ? C'est la question, et Lacan y répond en disant que le phallus est un signifiant. Mais la notion de signifiant nous renvoie à celle de signifié, et il faut comprendre comment tous deux s'articulent pour parler de sa nature. Lacan l'explique :

« Cette passion du signifiant dès lors devient une dimension nouvelle de la condition humaine en tant que ce n'est pas seulement l'homme qui parle, mais que dans l'homme et par l'homme ça parle, que sa nature devient tissée par des effets où se retrouvent la structure du langage dont il devient la matière, et par là résonne en lui, au-delà de tout ce qu'a pu concevoir la psychologie des idées, la relation de la parole ¹⁵¹ ».

Lacan met en valeur l'importance de la parole dans la constitution de l'inconscient, d'où son fameux aphorisme « *l'inconscient est structuré comme un langage* ». Il voit la clef de toute la théorie freudienne dans ce point-là, et prend comme appui *L'interprétation des rêves*. Freud parle de l'inconscient comme une chaîne d'éléments matériellement instables qu'il faut déchiffrer. C'est grâce au langage que l'analyse fait valoir les effets de la combinaison et la substitution des signifiants, qui déterminent le versant de signifiés qui va se produire : comme métonymie ou comme métaphore. La façon dont l'un et l'autre se constitue va résulter de la propre institution du sujet, c'est-à-dire, de sa topologie, en termes lacaniens.

¹⁵¹ Lacan, J., « La signification du phallus » (1958), in *Écrits*, Paris : Seuil, 1966, p. 685.

« Ça parle dans l'Autre, disons-nous, en désignant par l'Autre le lieu même qu'évoque le recours à la parole dans toute relation où il intervient ¹⁵² ».

De cette manière Lacan tente d'expliquer comment le langage préexiste au sujet, et comment se détermine la place qu'il va prendre par rapport à l'histoire familiale et aussi sa place de signifiant qui éveillera tous les signifiés. La découverte de ce qu'il articule à cette place, c'est-à-dire dans l'inconscient, nous permet de saisir la division du sujet (Spaltung), et c'est la psychanalyse qui permet dévoiler la constitution de l'être parlant soumis au langage, en conséquence le *parlêtre*.

À l'époque du Séminaire V, que nous pouvons considérer dans l'enseignement de Lacan comme les temps de l'Œdipe, il disait que l'Autre est la source de la parole, le « *trésor des signifiants*¹⁵³ ». Pourquoi cet Autre intervient-il dans toute relation humaine ? Parce que les besoins humains sont aliénés en tant que le sujet parle. Quand le sujet fait une demande, il appelle d'autres satisfactions que celles du besoin. Il demande une présence ou une absence de la mère, la relation primordiale. La mère est l'être privilégié qui peut combler le sujet, en satisfaisant ses besoins ou par contre le priver de cela. Ce privilège de l'Autre dessine ainsi la forme radicale du don de ce qu'il n'a pas, comme disait toujours Lacan, de l'amour. Il y a un au-delà de la demande qui détermine le désir du sujet.

Mais c'est l'ambiguïté présentifiée dans l'Autre, la preuve de l'amour demandée par le sujet, et donc, le signe de la béance qui se constitue au bien de

¹⁵² Lacan, J., « La signification du phallus » (1958), in *Ecrits*, op.cit., p. 689.

¹⁵³ Lacan, J., *Le Séminaire, livre V, Les formations de l'inconscient* (1958), op.cit., p.155.

cette énigme. C'est le lieu de l'Autre qui détermine la cause du désir, par cette interrogation : Que me veut-elle ?

Le phallus est le signifiant privilégié dans cette marque, qui fera surgir le désir à partir de la nécessité du savoir. Lacan dit ainsi que le phallus donne la raison du désir :

« C'est ce désir de l'Autre comme tel qu'il est imposé au sujet de reconnaître, c'est-à-dire l'autre en tant qu'il est lui-même sujet divisé de la Spaltung signifiante¹⁵⁴ ».

Donc, la demande d'amour ne peut que pâtir d'un désir donc le signifiant lui est étranger. Si le désir de la mère est le phallus, l'enfant veut être le phallus comme on a vu à l'occasion du premier temps de l'Œdipe. Mais après, dans le complexe de castration, le sujet assume le signifiant phallique en tant que marque, en tant que menace pour le garçon ou nostalgie du manque pour la fille. C'est dans cette loi ainsi introduite par le père que le sujet trouvera la réponse de la cause de son désir.

On peut conclure en disant que le phallus est ainsi le signifiant du désir de l'Autre.

Mais quel est le rapport de la fille au phallus ? Freud disait que chez la fille, le phallus aussi est au centre. Un fantasme phallique fait croire à la fille qu'elle aussi est pourvue d'un phallus comme celui de son compagnon de jeu, de son frère, en définitive, comme celui du garçon. Dans cette position masculine, elle

¹⁵⁴ Lacan, J., « La signification du phallus » (1958) in *Écrits*, op.cit., p. 693.

désire sa mère, laquelle a aussi un phallus comme le père. Là est la problématique féminine que pose la psychanalyse : à partir d'un fantasme phallique, on peut dire universel, la fille est supposée manquer dès le départ.

Comment Freud a-t-il aussi pu isoler une phase phallique chez la fille ? Il y a dans sa théorie des facteurs clés qui permettent d'expliquer cette singularité. D'une part, la bisexualité biologique primordiale que la psychanalyse a découverte chez l'être humain, et d'autre part le reste phallique qu'on trouve dans la physiologie de la femme, la présence d'une amorce de l'organe masculin, à savoir le clitoris. C'est dans la masturbation primitive de la femme qu'on peut situer l'importance de cette jouissance dans le développement sexuel ; dans le renoncement à ce mode de jouir, la fille trouvera sa position sexuelle proprement féminine.

Ainsi, la porte d'entrée dans la position féminine est la déception. La revendication du pénis sera le *Penisneid* freudien, et elle marquera le point du départ de l'Œdipe féminin.

Ce *Penisneid* a trois sens dans le développement de la fille :

- Fantasme : Dans un premier temps, la fille a la croyance d'avoir un pénis perdu, qu'il faut récupérer ; que le clitoris soit un pénis, là est le souhait longtemps conservé pour la fille.
- Pénis du père : Le sujet va chercher dans la réalité le pénis là où il est, chez le père. Il y a ici une double frustration, tant par l'interdiction œdipienne imposée qu'en raison de l'impossibilité physiologique. Le sujet désire avoir possession du pénis paternel, mais là il trouve une négation.

- Enfant : Le sujet veut avoir le pénis sous une forme symbolique, avoir un enfant du père.

À propos du complexe de castration de la fille Lacan rapporte les trois formes (castration, frustration et privation) à ces trois termes. Il énonce que la frustration est imaginaire - ne pas recevoir le pénis du père - mais elle porte sur un objet bien réel, l'organe. Dans la privation d'avoir un enfant du père, l'enfant est le symbole de ce dont la fille est réellement frustrée. Donc la privation est réelle, mais porte sur un objet symbolique. Finalement, la castration, selon Lacan : « *ampute symboliquement le sujet de quelque chose d'imaginaire* ¹⁵⁵ ».

Il s'agit ici d'aller au-delà de la théorie de la pulsion naturelle de Freud comme les postfreudiens et de voir que le phallus intervient dans les deux sexes en tant que signifiant. Dans la castration, la relation au fantasme phallique est symétrique pour les deux sexes.

Mais à la sortie de l'Œdipe, là où le sujet doit trouver l'identification au tiers qui est le père, on voit une asymétrie entre le garçon et la fille. Pour celle-ci, cette identification pose un problème, lequel doit être dépassé. C'est la privation de ce qui est attendu pour la fille, à savoir le phallus, qui va produire un phénomène de virage ; il faut que ce qui était amour soit transformé en identification. Par contre, la petite fille n'est pas transformée en homme, bien entendu, mais pourra s'identifier à l'homme par le biais des signifiants. Ex : « Je tousse comme mon père », c'est ça l'identification, ce que Lacan appelle les

¹⁵⁵ Lacan, J., *Le Séminaire, livre V, Les formations de l'inconscient (1958)* op.cit., p. 277.

*insignes du père*¹⁵⁶, autrement dit, de l'idéal. Qui y a-t-il en face des insignes du père ? Que devient le sujet après que les insignes soient surmontés ? C'est la mère.

Lacan finit sa leçon du 19 Mars 1958 avec cette observation :

« Ce père qu'elle a désiré et qui lui a refusé le désir de sa demande vient à sa place. La formation de l'Idéal du moi a ainsi un caractère métaphorique, et de même que dans la métaphore, ce qui en résulte, c'est la modification d'un désir qui n'a rien à faire avec le désir intéressé dans la constitution de l'objet, un désir qui est ailleurs, celui qui avait lié la petite fille à sa mère ».

3. Les formules du désir

L'identification s'est faite par l'assomption de signifiants caractéristiques des rapports d'un sujet avec un autre. Certains signifiants dans l'Autre sont les insignes qui déterminent la fin du complexe d'Œdipe. Le complexe de castration est le pivot de la relation du sujet avec le désir de l'Autre, et comme ce désir s'articule avec une marque.

Lacan nous donne les formules du désir dans son séminaire sur les formations de l'inconscient et nous pouvons les saisir comme suit :

1. L'identification moïque ou narcissique : Dans cette formule Lacan explique l'identification au premier temps, c'est-à-dire, l'identification au semblable qui entre en jeu dans le complexe d'intrusion. Le sujet est barré

¹⁵⁶ Ibidem.

par rapport au petit autre, et l'identification qui en résultera sera celle du moi.

$$d \qquad S \diamond a \quad \begin{array}{c} \longrightarrow \\ \longleftarrow \end{array} \quad i(a) \qquad m$$

2. Idéal du Moi : Le produit de cette formulation sera l'Idéal du Moi, qui correspond aux insignes du père. La demande faite au Grand Autre, la mère et lieu de la parole articulée, est médiatisée par son désir à elle, qui a un signifié pour le sujet. Ce désir est en rapport avec la figure d'un tiers dans la relation Œdipienne, le père, et c'est de cette façon-là, en situant le sujet dans le triangle Enfant-Père-Mère, que l'on peut établir l'origine des signifiants.

$$D \qquad A \diamond d \quad \begin{array}{c} \longrightarrow \\ \longleftarrow \end{array} \quad s(A) \qquad I$$

3. Phallus : Finalement, dans cette équation, Lacan nous parle du Sujet total illustré par Delta, c'est-à-dire, le sujet dans son rapport avec le signifiant. Tout désir doit passer par la demande, la demande à un autre qui a son propre désir. Le sujet doit déchiffrer le message dans le signifiant majeur, à savoir le phallus. Le phallus est le signifiant qui introduit dans l'Autre barré des effets.

$$\Delta \qquad S \diamond D \quad \begin{array}{c} \xrightarrow{\hspace{1cm}} \\ \xleftarrow{\hspace{1cm}} \end{array} S (A) \qquad \Phi$$

En définitive, l'homme est un animal désirant qui jouit de son désir : « *Le sujet ne satisfait pas simplement un désir, il jouit de désirer, et c'est une dimension essentielle de sa jouissance.* »¹⁵⁷

Notre lecture sur le complexe d'Œdipe de Jacques Lacan s'arrête au séminaire V sur *Les formations de l'Inconscient*. Ensuite, nous conclurons cet exposé sur l'Œdipe avec la conception classique sur l'homosexualité qui découle d'une telle lecture. Dans la troisième partie de notre travail, nous développerons en long, en large et en travers le cas de « la jeune homosexuelle » de Freud, en suivant l'approche oedipienne de la clinique. Nous voulons mettre en lumière les limites de la clinique structurale par rapport à certains cas difficiles à classer, comme celui sur l'homosexualité féminine qui a fait couler beaucoup d'encre dans la littérature psychanalytique.

¹⁵⁷ Lacan, J., *Le Séminaire, livre V, Les formations de l'inconscient (1958)* op.cit., p. 313.

3^E PARTIE : LA CLINIQUE STRUCTURELLE

Chap. XII - L'homosexualité aux temps de l'Œdipe

Dans son séminaire V sur les *Formations de l'Inconscient*, Lacan développe en long et en travers les temps du complexe d'Œdipe. C'est précisément dans le chapitre intitulé « Les trois temps de l'Œdipe » qu'il nous expose la spécificité de la clinique de l'homosexuel. Il démarre avec une affirmation qu'aujourd'hui nous avons du mal à envisager :

« Les homosexuels, on en parle. Les homosexuels, on les soigne. Les homosexuels, on ne les guérit pas. Et ce qu'il y a de plus formidable, c'est qu'on ne les guérit pas malgré qu'ils soient absolument guérissables »¹⁵⁸.

Ça décoiffe, si on peut s'exprimer ainsi. Nous, analystes, nous pouvons guérir l'homosexualité. La logique est la suivante : l'homosexualité (masculine et féminine) est une inversion quant à l'objet, qui se structure au niveau d'un Œdipe plein et achevé. Disons que c'est la troisième étape qui pose problème dans le développement de l'homosexuel. Traditionnellement, le discours analytique nommait cette spécificité « l'Œdipe sous une forme inversée ». Avant d'avancer sur une autre voie, Lacan énumère les traits que la psychanalyse reconnaît à l'homosexualité masculine : un rapport profond et perpétuel à la mère, qui dans le couple parental a une fonction directrice, éminente, et plus occupée de ses enfants que du père. Mais en même temps on parle d'un mère castratrice... il nous signale à quel point la théorie analytique peut être paradoxale et contradictoire dans ses propos.

¹⁵⁸ Lacan, J., *Le Séminaire, livre V, Les formations de l'Inconscient* (1958), op.cit., p. 207.

Pour lui, la clef serait plutôt *« la valeur prévalente à l'objet béni au point d'un faire une caractéristique absolument exigible du partenaire sexuel, c'est en tant que, sous une forme quelconque, la mère fait la loi au père, au sens où je vous ai appris à le distinguer »*, c'est-à-dire qu'*« au moment où l'intervention interdictive du père aurait dû introduire le sujet à la phase de dissolution de son rapport à l'objet du désir de la mère, et couper à la racine toute possibilité pour lui de s'identifier au phallus, le sujet trouve au contraire dans la structure de la mère le support, le renfort, qui fait que cette crise n'a pas lieu »*¹⁵⁹. Le sujet trouve que la meilleure solution serait donc, de s'identifier à sa mère.

Ensuite, il reprend les conditions que traditionnellement la psychanalyse avait attribuées au désir homosexuel, à savoir l'exigence de rencontrer chez son partenaire l'organe pénien. Pour Lacan, il s'agit d'une sorte de vérification dans la réalité de la question inconsciente : savoir si le père en a ou n'en a pas. À cette tendance, nous y trouvons souvent associée la peur de voir l'organe de la femme. La théorie analytique a toujours défendu qu'il s'agissait d'une peur à la castration. Mais Lacan se démarque de cette lecture pour indiquer que *« ce qui les arrête devant l'organe de la femme, c'est précisément qu'il est censé dans beaucoup de cas avoir ingéré le phallus du père, et que ce qui est redouté dans la pénétration, c'est précisément la rencontre avec ce phallus »*¹⁶⁰. Cela donne au danger du vagin un tout autre sens que celui que la psychanalyse avait cru mettre sous la rubrique du vagin denté.

¹⁵⁹ Ibid., p. 208.

¹⁶⁰ Ibid., p. 211.

À quoi se réfère-t-il quand il parle de vagin denté ? Est-ce qu'on trouve dans la littérature analytique un fantasme de ce genre-là ? La réponse est affirmative, et c'est Robert Gessain qui a le plus repris le sujet du vagin denté. Dans son article « *Vagina Dentata* » il nous parle de l'apparition de ce fantasme masculin aussi bien dans la clinique que dans la mythologie. Il nous dit que ce fantasme apparaît d'habitude chez les auteurs qui traitent de l'homosexualité, de l'impuissance et du complexe de castration chez les deux sexes. L'hypothèse de Gessain est que toute construction ou projection imaginaire se fonde sur l'expérience sensorielle. Les modes d'expressions imagées sont élaborés à partir de sensations antérieures, et par conséquent, on peut relier certaines images du corps et certaines expériences sensorielles. Pour cet auteur l'idée est de chercher dans les Images du Corps du sujet quelque chose qui fasse référence aux expériences biologiques. Dans la phase orale passive ou réceptrice, les rapports mère-nourrisson s'effectuent sur le mode de mamelon à bouche sans dents. Cette première relation primordiale s'établit dans la dyade heureuse entre l'enfant et la mère phallique, toute puissante, une mère qui donne sans rien demander en retour. Nous savons que le sujet se différencie alors mal de l'objet ; il est possible que l'enfant ressente *ma bouche* et *mon mamelon* ; il s'ensuit que toute séparation sera morcelante, angoissante, et portera atteinte à son être. La phase orale ou agressive, dite cannibale par Abraham, débute avec l'apparition des dents, qui peuvent prendre figure de barrière contre le vertige angoissant d'un orifice béant. Pour les auteurs, l'ambivalence s'enracine dans cette phase orale-cannibale. Dans la dyade amoureuse qu'on avait observée, on trouve la deuxième forme possible de Mère Phallique : une mère angoissante, « gavante », « défonçante », intrusive, celle contre laquelle il faut lutter. L'enfant peut montrer son rejet en fermant la bouche ou bien en mordant le mamelon. C'est là que l'auteur situe l'origine du fantasme :

« C'est à l'âge de la morsure du mamelon, généralement mise en rapport avec le sevrage et dans laquelle Freud a reconnu la première expérience sensorielle sur la base de laquelle l'image projective du Vagin Denté pouvait se construire »¹⁶¹.

Dans la phase phallique l'enfant aborde la situation œdipienne avec la croyance que tous les êtres sont phalliques, et ceci aussi bien pour la petite fille que pour le petit garçon. Le petit garçon considère que tous les êtres et sa mère sont construits à son image, mais sa propre sensorialité phallique lui indique plus ou moins confusément qu'il doit trouver chez l'autre un point du corps qui soit pénétrable. Il commence la recherche d'un pénétrable sécurisant et structurant et s'il résout son complexe d'Œdipe, il pourra ainsi remettre cette recherche à plus tard et entrer dans la phase de latence où les gratifications d'ordre scolaire et culturel l'aideront. Mais s'il préfère la mère à son pénis, il ne pourra alors pas exclure de l'objet mère la vision phallique qu'il en a, et avec cette image de Mère Phallique projetée dans l'autre, il commencera une régression affective, où son agressivité orale qu'il craint, l'amènera à fantasmer l'autre comme Vagin Denté.

Mais pour Lacan, au-delà du fantasme du vagin denté, la raison pour laquelle le vagin est redouté pour l'homosexuel est qu'il contient le phallus hostile, paternel, *« le phallus à la fois fantasmatique et absorbé par la mère, et dont celle-ci détient la puissance véritable dans l'organe féminin »¹⁶².*

Ce que Lacan essaie de montrer dans son séminaire V, mis à part l'orientation sexuelle que le sujet peut adopter par la suite, c'est le caractère

¹⁶¹ Gessain R., « Vagina dentata » (1957), *La psychanalyse*, 3, p. 251.

¹⁶² Lacan, J., *Le Séminaire, livre V, Les formations de l'inconscient* (1958), op.cit., p. 211.

crucial pour le sujet et pour son développement de l'identification imaginaire au phallus.

Concernant l'homosexualité féminine, Lacan se centre aussi sur le troisième temps de l'Œdipe. Concrètement, il fait référence au texte de Karen Horney sur le complexe de castration chez la femme. Cette analyste s'aperçoit qu'il y a des enfants et des adultes féminins qui souffrent à cause de leur sexe. Elle remonte à l'époque où, petites filles, ces sujets convoitaient un pénis. Dans l'explication freudienne, les femmes se sentent désavantagées du fait de leurs organes génitaux, donc, selon cette théorie, la moitié de la race humaine est insatisfaite du sexe qui lui est attribué et ne peut surmonter cette insatisfaction que dans des circonstances favorables. Horney dit que :

« C'est décidément insuffisante, non seulement en ce qui concerne le narcissisme féminin mais aussi en ce qui concerne la science biologique »¹⁶³.

Pour mieux comprendre le complexe de castration féminin, l'auteure essaie d'expliquer sur quoi se soutient l'envie de pénis chez la femme. Horney parle de l'érotisme urétral, c'est-à-dire du désir d'uriner comme un homme comme premier élément principal. En prenant le cas de sa patiente Y, elle peut constater que le fait que les hommes puissent se regarder en train d'uriner, alors que les femmes ne le peuvent pas, était une des racines de l'envie du pénis. La visibilité facile de son organe permet de connaître sa propre sexualité tandis que pour la femme reste énigmatique le rapport à ses organes génitaux cachés. La scopophilie,

¹⁶³ Horney, K., « De la genèse du complexe de castration chez la femme » (1922) in *La psychologie de la femme* ; Payot, 2006, p. 42.

c'est-à-dire l'envie de se voir, est l'un des éléments que Horney attribue à l'envie du pénis. L'autre élément fondamental est lié aux désirs onanistes refoulés, puisque le fait que le garçon ait la permission de tenir son pénis quand il urine est interprété par la petite fille comme une permission de se masturber. Dans un exemple donné par Horney, on lit l'indignation d'une patiente pour les reproches que lui faisait son père par rapport à l'attouchement d'une partie de son corps, à savoir le clitoris. Elle avouait « Il lui interdit de le faire et cependant il le fait lui-même cinq ou six fois par jour ». On voit très clairement chez cette patiente l'association des idées. On peut résumer l'envie du pénis comme suit : le sentiment d'infériorité de la petite fille n'est en aucune manière primitif. Elle est soumise à des restrictions concernant la possibilité de gratifier certains éléments instinctuels qui sont de la plus grande importance au stade prégénital. « *Les petites filles comparées aux garçons sont désavantagées en ce qui concerne certaines possibilités de gratification* »¹⁶⁴ exprime l'auteur.

Mais la question principale pour Horney n'est pas l'origine de l'envie du pénis, mais de savoir si le complexe de castration repose vraiment sur l'envie du pénis ou si cette envie est la force ultime derrière le complexe ? L'auteure propose d'étudier les facteurs qui permettent que le complexe de l'envie du pénis soit surmonté avec succès ou qu'au contraire il se trouve fixé.

De cette façon, Horney nous dit que les jeunes filles et les femmes qui ont le désir d'être des hommes, sont au tout début de la vie passées par une phase de fixation au père extrêmement forte. C'est-à-dire qu'elles ont tenté tout d'abord de résoudre le complexe d'Œdipe normalement, en conservant leur identification

¹⁶⁴ Ibid., p. 48.

primitive avec la mère, et comme la mère, en prenant le père comme objet d'amour. Dans ce stade il y a deux possibilités pour que la fille puisse surmonter l'envie du pénis : elle peut passer de l'envie du pénis narcissique auto-érotique au désir de la femme pour l'homme (substitut du père), par rapport à son identification avec la mère ; ou avoir le désir d'avoir un enfant (du père). C'est pour cela que l'origine de la sexualité féminine est en tout cas narcissique, dans son rôle et aussi dans son désir de possession.

Dans le fantasme d'amour du père, les cas qui sont dominés par le complexe de castration, c'est-à-dire, qui n'ont pas renoncé cette relation amoureuse par la réalité, éprouvent de la frustration. Cette frustration se modifie en une déception sur laquelle s'édifiera la névrose. Dans ces cas, l'intensité émotionnelle de l'attachement pour le père est trop forte pour pouvoir admettre l'irréalité essentielle de la relation. Dans la déception qu'ont subie ses patientes, l'auteur voit l'origine du renoncement non seulement de la revendication amoureuse à l'égard du père, mais aussi au désir d'enfant. La femme est ramenée de cette manière à l'envie du pénis, et c'est là qu'Horney trouve le complexe de masculinité. Mais il faut ajouter une particularité à la théorie freudienne concernant le surmoi : l'abandon du père en tant qu'objet d'amour s'accompagne d'une identification avec lui. Cette identification n'est pas le désir d'être un homme, mais de jouer le rôle du père, comme nous l'avons vu dans le cas de la jeune homosexuelle, point de référence dans l'article de Horney.

Dans la perspective de l'auteur, c'est la féminité blessée qui donne lieu au complexe de castration, et c'est ce qui constitue la différence entre sa théorie et celle de Freud, parce que Freud avait avancé que grâce au complexe de castration

la fille entre dans l'Œdipe alors que Horney remarque que la fille traverse l'Œdipe normalement et qu'après, à cause de la déception, elle entre dans le complexe de masculinité et, par conséquent, dans la dialectique de la castration.

Cette lecture conduit Lacan à conclure à l'importance accordée à l'organe comme quelque chose qui manque dans l'économie subjective de la femme :

« Il n'y a pas de différence de nature entre ces cas de revendication phallique et certains cas d'homosexualité féminine, à savoir ceux où le sujet, dans une certaine position à l'endroit de son partenaire, s'identifie à l'image paternelle. Il y a entre les deux une continuité insensible. Les temps sont composés de la même façon, les fantasmes, les rêves, les inhibitions, les symptômes sont les mêmes »¹⁶⁵.

Quelque part, il fait équivaloir la position classique de l'hystérie avec la perversité féminine, puisque, pour Lacan, la jeune homosexuelle était perverse. Plus loin il sera encore plus explicite quand il dira que *« Dora est manifestement structurée de façon homosexuelle, autant que peut l'être une hystérique »¹⁶⁶*, dans le sens où elle est identifiée au masque, aux insignes de l'Autre, l'Autre masculin.

Ce point-là mérite qu'on s'y arrête. Freud nous parlait déjà en 1908 de l'importance des fantasmes homosexuels et bisexuels chez les hystériques. Dans son texte, il expliquait que le fantasme inconscient entretient une relation très importante avec la vie sexuelle de la personne. Afin de démontrer cela, il introduit

¹⁶⁵ Lacan, J., *Le Séminaire, livre V, Les formations de l'Inconscient (1958)*, op.cit., p. 292.

¹⁶⁶ Ibid., p. 369.

une série de formules qui explicitent la nature des symptômes hystériques¹⁶⁷ comme :

- 1) Symbole mnésique de certaines impressions vécues comme traumatiques.
- 2) Substitut, par conversion, du retour associatif de ces expériences traumatiques.
- 3) Expression d'un accomplissement de désir.
- 4) Réalisation d'un fantasme inconscient.
- 5) Satisfaction sexuelle qui représente une partie de la vie sexuelle de la personne.
- 6) Mode de satisfaction sexuelle qui a été réel dans la vie infantile et qui depuis lors a été refoulé.
- 7) Compromis entre deux motions d'affect opposées.
- 8) Toujours une signification sexuelle.

Pour Freud, le point décisif est le 7, indiquant qu'il existe un compromis entre une motion libidinale et une motion refoulante, tout en ajoutant que la solution du symptôme exige deux fantasmes sexuels dont l'un a un caractère masculin et l'autre un caractère féminin de sorte que l'un de ces fantasmes prend sa source dans une motion homosexuelle. Il confirme donc l'existence, chez les névrosés, de deux fantasmes libidinaux de caractère sexuel opposé.

¹⁶⁷ Freud, S., « Les fantasmes hystériques et la bisexualité » (1908), op.cit., p. 153.

Sa thèse est la suivante :

« Un symptôme hystérique est l'expression d'une part d'un fantasme sexuel inconscient masculin, d'autre part d'un fantasme sexuel inconscient féminin »¹⁶⁸.

Il considère que la signification bisexuelle des symptômes hystériques démontre par ailleurs sa toute première thèse sur la bisexualité chez l'être humain, et qu'un analyste doit toujours chercher la signification homosexuelle du symptôme. Il avertit, trois ans après la première publication du fameux cas Dora, que : *« Le symptôme se fonde alors encore sur la signification sexuellement opposée qui n'a peut-être pas été soupçonnée. »¹⁶⁹*

Note clinique qui aurait pu avoir une immense valeur à l'époque où il recevait encore cette jeune femme au sujet de laquelle il n'avait jamais remarqué un tel fantasme homosexuel incarné en la personne de Madame K. C'est lui-même qui fait son mea-culpa dans la deuxième publication du cas :

« Plus je m'éloigne dans le temps du terme de cette analyse, plus il devient vraiment semblable à mes yeux que ma faute technique a consisté à omettre ce qui suit : Je n'ai pas su deviner à temps ni communiquer à la malade que la motion d'amour homosexuelle (gynécophile) pour Mme K. était le plus fort des courants inconscients de sa vie d'âme. J'aurais dû deviner que personne d'autre que Mme K. ne pouvait être la source principale de sa connaissance des choses sexuelles, cette même personne par qui elle avait ensuite été mise en accusation à cause de l'intérêt qu'elle portait à de tels objets. Il n'était que trop frappant qu'elle eût le savoir de

¹⁶⁸ Ibid., p. 154.

¹⁶⁹ Ibid., p. 155.

tout ce qui est choquant et qu'elle ne voulut jamais savoir d'où elle le savait. J'aurais dû partir de cette énigme, chercher le motif de ce refoulement singulier [...] Avant d'avoir reconnu la significativité du courant homosexuel chez les psychonévrosés, je restais souvent arrêté dans le traitement de mes cas où je tombais dans un désarroi complet »¹⁷⁰.

¹⁷⁰ Freud, S., *Fragment d'une analyse d'hystérie* (1901), Paris, PUF, 2006, p. 117.

Chap. XIII – « La jeune homosexuelle »

1. La lecture de Freud

C'est en 1919 que Freud reçoit pour la première fois une patiente homosexuelle au 19 rue Berggasse à Vienne. La jeune fille de dix-huit ans ne vient pas de son propre gré, c'est son père qui la pousse à faire un travail analytique afin de remettre son développement sexuel dans la bonne direction. Comme nous dit Freud dans son article de 1920¹⁷¹, l'homosexualité féminine n'est pas moins fréquente que la masculine, mais d'habitude elle est ignorée par la société, la loi et même par la théorie psychanalytique.

La particularité de cette jeune fille et la raison pour laquelle elle est convoquée sur le divan est précisément son côté impudique, puisqu'elle ne voit pas l'inconvénient d'afficher son orientation sexuelle en société. Notamment elle a trouvé dans une dame de dix ans plus âgée qu'elle sa compagne idéale. Les parents rapportent à Freud la nature de cette femme : elle n'est qu'une cocotte ! Malgré sa noblesse et son rang social tout le monde sait qu'elle vit chez une amie mariée avec laquelle elle entretient des relations intimes. Ils expliquent au docteur Freud que leur fille a complètement perdu l'intérêt pour d'autres activités propres à son âge et à sa condition féminine, et que tout ce qu'elle fait est d'espérer de nouvelles rencontres avec cette femme douteuse. L'attitude qui a suscité la sévérité du père est l'affichage de cette relation amoureuse.

¹⁷¹ Freud, S. « De la psychogenèse d'un cas d'homosexualité féminine » (1920) in *Névrose, psychose et perversion*, Paris, PUF, coll. Bibliothèque de psychanalyse, 1973, p. 245-270.

« Il y avait dans sa conduite deux choses apparemment opposées l'une à l'autre dont les parents gardaient tout particulièrement rancune à la jeune fille. C'est qu'elle n'avait aucun scrupule à se montrer publiquement dans des rues fréquentées en compagnie de sa bien-aimée suspecte et négligeait donc le point de vue de sa propre réputation, et que toutes les roueries, tous les faux-fuyant, tous les mensonges lui étaient bons pour organiser à leur insu ses rencontres avec elle. Donc, franchise excessive d'un côté, dissimulation la plus totale de l'autre »¹⁷².

Un jour la jeune fille fit une tentative de suicide. C'était à la suite d'une rencontre dans la rue avec son père tandis qu'elle se promenait bras dessus bras dessous avec la dame.

« Il les croisa toutes deux en leur lançant un regard furieux qui ne présageait rien de bon. Immédiatement après la jeune fille s'arracha au bras de sa compagne, enjamba un parapet et se précipita sur la voie du chemin de fer urbain, qui passait en contrebas »¹⁷³.

Mais selon Freud, cette tentative ne fit qu'arranger les choses pour la jeune femme. Tout d'un coup ses parents se montrèrent beaucoup plus compréhensifs envers sa relation avec la dame et cette dernière considéra ce geste comme une preuve d'amour sincère. C'est pour cela qu'ils s'adressent à Freud six mois plus tard, puisque leur fille est devenue ingérable. Ils attendent donc de Freud qu'il la ramène à la norme.

« La tâche commandée ne consistait pas à résoudre un conflit névrotique mais à faire passer l'une des variantes de l'organisation sexuelle génitale dans l'autre de ces variantes. Cette opération, la suppression de

¹⁷² Ibid., p. 246

¹⁷³ Ibidem.

l'inversion génitale ou homosexualité, ne s'est jamais présentée d'après mon expérience, comme quelque chose de facile. Bien plutôt j'ai trouvé qu'elle ne réussit que dans des circonstances particulièrement favorables, et que même alors le succès consiste essentiellement en ce qu'on a pu pour la personne confinée dans l'homosexualité dégager la voie jusqu'alors barrée menant à l'autre sexe, donc rétablir pour cette personne la fonction bisexuelle complète»¹⁷⁴. Et il continue « Il faut se dire que la sexualité normale elle aussi repose sur une restriction du choix d'objet, et qu'en général transformer un homosexuel pleinement développé en un hétérosexuel est une entreprise qui n'a guère plus de chances d'aboutir que l'opération inverse, sinon que pour de bonnes raisons pratiques cette dernière n'est jamais tentée»¹⁷⁵.

Ce qu'il appelle les bonnes raisons pratiques sont des motifs externes à la psychanalyse, comme les inconvénients et les dangers sociaux que ce choix d'objet entraînait à l'époque où il publie cet article (1920).

Avant d'exposer le cas, Freud fait deux remarques au lecteur : premièrement, le pronostic de la fille dépendra de la nature de sa satisfaction passionnelle et deuxièmement, elle avait réussi à lui faire croire qu'elle attendait elle aussi un vrai changement alors qu'il ne pouvait pas pressentir la position d'affect inconscient qui se cachait derrière.

Ce qui est intéressant dans ce cas c'est que, pour Freud, la jeune fille avait traversé le complexe d'Œdipe féminin dès la plus tendre enfance avec une totale normalité. Mais, et le fait est frappant, « *la jeune fille n'avait d'ailleurs jamais été*

¹⁷⁴ Cette remarque de Freud est très importante pour le développement de la théorie psychanalytique en relation à la fin de la cure, c'est-à-dire, que même quand il s'agit de l'hétérosexualité, la tâche de l'analyste consisterait à restituer la fonction bisexuelle de tout sujet sexué.

¹⁷⁵ Ibid. p. 249.

névrosée, n'apporta pas en analyse de symptôme hystérique »¹⁷⁶. C'est-à-dire que pour Freud, la perversion était liée à l'Œdipe ; il fallait le traverser pour pouvoir ensuite s'écarter de la position « normale », si je puis dire.

Quand elle avait 13 ans, elle s'intéressait à la maternité. Elle gardait un enfant de 3 ans qu'elle adorait et elle avait noué de bonnes relations amicales avec les parents du petit garçon. Mais, du jour au lendemain, elle changea de position, elle se montra indifférente au garçon et se tourna vers les femmes mûres. Un événement familial eut lieu dans ce contexte-là, et Freud fait le lien entre les deux faits :

« Cet événement si significatif pour notre compréhension fut une nouvelle grossesse de la mère et la naissance d'un troisième frère alors qu'elle avait environ seize ans »¹⁷⁷.

La thèse de Freud est qu'elle cherche chez les femmes mûres un substitut à sa mère. Les premières femmes qui l'intéressaient après la naissance de son petit frère furent des femmes dans la trentaine, toutes mères de famille. La dame, par contre, n'était pas mère, mais avait une particularité qui selon Freud expliquait ce changement : la silhouette élancée, la beauté sévère et les manières rudes de la dame faisaient écho, au plan inconscient, au propre frère aîné. L'objet choisi correspondait à son idéal de femme et aussi finalement, à son idéal d'homme. Et Freud insiste :

¹⁷⁶ Ibid., p. 254.

¹⁷⁷ Ibidem.

« On sait que l'analyse d'homosexuels masculins a montré dans de nombreux cas la même rencontre, signe qu'il ne faut pas se représenter trop simplement la nature et la genèse de l'inversion, et ne pas perdre de vue la bisexualité générale de l'être humain »¹⁷⁸.

L'explication que Freud nous donne de la métamorphose de la fille est la suivante :

« La jeune fille se trouvait dans la phase de la régénération pubertaire du complexe d'Œdipe infantile lorsque la déception la frappa. Le désir d'avoir un enfant, un enfant de sexe masculin, devint pour elle clairement conscient ; qu'il devait être un enfant de son père et fait à l'image de ce dernier, son conscient n'avait pas le droit de le savoir. Mais ce qui arriva c'est que ce n'est pas elle qui eut l'enfant mais la concurrente que dans son inconscient elle haïssait : la mère. Indignée et aigrie elle se détourna de son père et de l'homme en général. Après ce premier grand échec elle rejeta sa féminité et rechercha pour sa libido un autre placement »¹⁷⁹.

Selon Freud, il y avait aussi un bénéfice de la maladie dans la réalité, lié à sa mère. La mère aimait se faire draguer et courtiser par les hommes. En devenant homosexuelle, la jeune patiente de Freud cédait les hommes à sa mère ; en se désistant elle gagnait la sympathie de celle-ci. Du coup, la relation avec sa mère était devenue sincère, dans le sens où elle pouvait tout dire par rapport aux rencontres avec sa dame. Par contre, le mode de relation qu'elle entretenait avec son père était à l'inverse : *« Elle demeurait homosexuelle pour défier son père. Aussi n'avait-elle aucun scrupule à le jouer et à le tromper à la moindre occasion. »¹⁸⁰*

¹⁷⁸ Ibid., p. 255.

¹⁷⁹ Ibid., p. 256.

¹⁸⁰ Ibid. p. 258.

En suivant Freud, la jeune fille avait compris que son rapprochement à la dame de douteuse réputation faisait surgir la colère de son père, et donc, elle savait comment le blesser et se venger de lui. La condition était qu'il apprenne de temps en temps que sa fille faisait des rencontres homosexuelles. Dans ce sens, Freud arrive à la conclusion qu'elle reproduit ce mode de fonctionnement avec lui, son analyste, puisqu'il considère que cette jeune patiente lui raconte des rêves mensongers :

« Ils anticipaient la guérison de l'inversion par le traitement, exprimaient la joie de la jeune fille devant les perspectives qui s'ouvriraient alors à sa vie, avouaient le désir nostalgique d'être aimée par un homme et avoir des enfants, et pouvaient donc être salués comme une encourageante préparation à la transformation désirée »¹⁸¹.

Il y a deux interprétations à la tentative de suicide : celle que donne la patiente et celle de Freud.

- La patiente : Quand son père les croise dans la rue et les regarde, furieux, la fille avoue à la dame que le monsieur qui les avait regardées toutes les deux si méchamment était son père, lequel ne voulait rien savoir de ce commerce. En réponse la dame lui avait ordonné de la quitter immédiatement ; l'histoire était finie. Dans le désespoir d'avoir ainsi perdu pour toujours sa bien-aimée, elle voulait perdre la vie.
- Freud : La tentative de suicide représentait deux choses de plus : une exécution de punition (autopunition) et une réalisation de souhait. Elle utilise le mot *niederkommen* pour évoquer l'acte suicidaire. « La patiente

¹⁸¹ Ibid., p. 263.

met en acte un jeu de mots : en se jetant en bas (niederkommen), elle accouche (niederkommen) d'un enfant du père¹⁸² ». L'autopunition s'était développée envers l'un de ses deux parents, ou peut-être envers les deux. Le désir de se suicider est lié au souhait de tuer un objet auquel on est identifié.

« L'analyse nous a apporté pour l'énigme du suicide cette explication : personne ne trouve peut-être l'énergie psychique pour se tuer si, premièrement, il ne tue pas ainsi du même coup un objet avec lequel il s'est identifié et si, deuxièmement, il ne retourne pas par-là contre soi-même un souhait de mort qui était dirigé contre une autre personne ¹⁸³».

La tentative de suicide, acte significatif où se produit la crise, témoigne de la déception de la jeune fille. La crise originaire se présente à partir de l'orientation normale du sujet vers le désir d'avoir un enfant du père, parce que justement ce n'est pas elle qui l'a, mais sa mère. Donc, la déception provoque un changement d'objet de désir (renversement complet de la position). Lacan fait une remarque concernant l'identification de la fille à l'objet, qui d'une certaine manière équivaut au narcissisme, que Freud articule dans une note :

« Il n'est pas du tout rare qu'on rompe une relation amoureuse en s'identifiant soi-même avec l'objet de cette dernière, ce qui correspond à une sorte de régression au narcissisme. Après que cela s'est produit, on peut facilement, en cas de nouveau choix d'objet, investir avec sa libido le sexe opposé au précédent¹⁸⁴».

¹⁸² Freud, S., « Sur la psychogenèse d'un cas d'homosexualité féminine » (1920), op.cit., p.251.

¹⁸³ Ibid., p. 252.

¹⁸⁴ Ibid., p. 247

2. La lecture de Lacan

Lacan parle pour la première fois de la *Psychogenèse d'un cas d'homosexualité féminine* dans son Séminaire IV, alors qu'il tente d'introduire la relation à l'objet phallique chez la femme. Pour lui, l'homosexualité féminine prend une valeur particulière parce qu'elle révèle les étapes du cheminement de la femme mais aussi témoigne des arrêts qui peuvent marquer son destin. Pour cela, il nous renvoie au texte freudien *L'Organisation génitale infantile*, où nous pouvons retrouver la thèse du primat de l'assomption phallique. La possession ou la non-possession du phallus est un élément différentiel primordial de la phase phallique et donc pour une organisation génitale accomplie. L'être dépourvu du phallus, à savoir la femme, est considéré comme équivalent à un être châtré au niveau de l'inconscient. Lacan insiste sur le fait que tous les auteurs sont d'accord sur l'idée que la petite fille doit faire un détour dans son évolution, pour entamer l'Œdipe :

« Au moment où elle entre dans l'Œdipe, se met à désirer un enfant du père comme substitut du phallus manquant, et que la déception de ne pas le recevoir joue un rôle essentiel pour la faire revenir, du chemin paradoxal par quoi elle est entrée dans l'Œdipe, à savoir l'identification au père, vers la reprise de la position féminine »¹⁸⁵.

Cela met en évidence la place que vient occuper l'enfant dans la logique inconsciente de la femme, comme substitut de l'objet imaginaire qui est le phallus manquant.

¹⁸⁵ Lacan, J., *Le Séminaire, livre IV, La relation d'objet (1957)*, op.cit., p.98.

C'est sur ce point que Lacan introduit le cas de la jeune homosexuelle. Avant l'attachement à la dame, la jeune fille avait eu un développement « normal », c'est-à-dire orienté vers la maternité en quelque sorte. Pour Freud, ce qui explique le renversement de la position subjective de cette jeune femme est la déception due à l'objet du désir (l'enfant du père). Vers la quinzième année où le sujet était engagé dans la voie d'une prise de possession de l'enfant imaginaire, sa mère a réellement un autre enfant du père.

Quelle est l'explication de Lacan par rapport à la déception qui s'opère dans ce renversement ? La présence de l'enfant réel, le fait que l'objet soit là et que ce soit sa mère qui l'ait à côté d'elle, la ramène au plan de la frustration. C'est le point-clef parce que c'est à ce moment-là qu'elle change de position. Selon Freud, c'est un phénomène réactionnel : un certain ressentiment à l'endroit du père expliquerait le changement du choix objectal de la fille. Le sujet s'identifie à cet objet et par conséquence, il se produit une régression au narcissisme.

La tentative de suicide a lieu juste après que la déception produite par le fait que l'objet de son attachement homologue, la dame, s'oppose à poursuivre la relation. Il s'agit donc d'une réduction au niveau des objets qui la précipite au bas du pont, comme acte symbolique du *niederkommen*, c'est-à-dire, qu'elle *met bas* d'un enfant dans l'accouchement.

Mais quel genre de relation l'attachait à la fameuse dame ? Comme Freud le souligne il s'agit d'une relation de type masculin, du fait de son caractère platonique. C'est un amour qui ne demande aucune autre satisfaction que le service de la dame. Un « amour sacré », comme dit Lacan. C'est l'exaltation qui

est au fond de cette relation. Un amour symbolisé, comme service, comme institution qui vise à la non-satisfaction. Lacan l'indique très clairement : « *C'est l'ordre même dans lequel un amour idéal peut s'épanouir – l'institution du manque dans la relation à l'objet.* » ¹⁸⁶

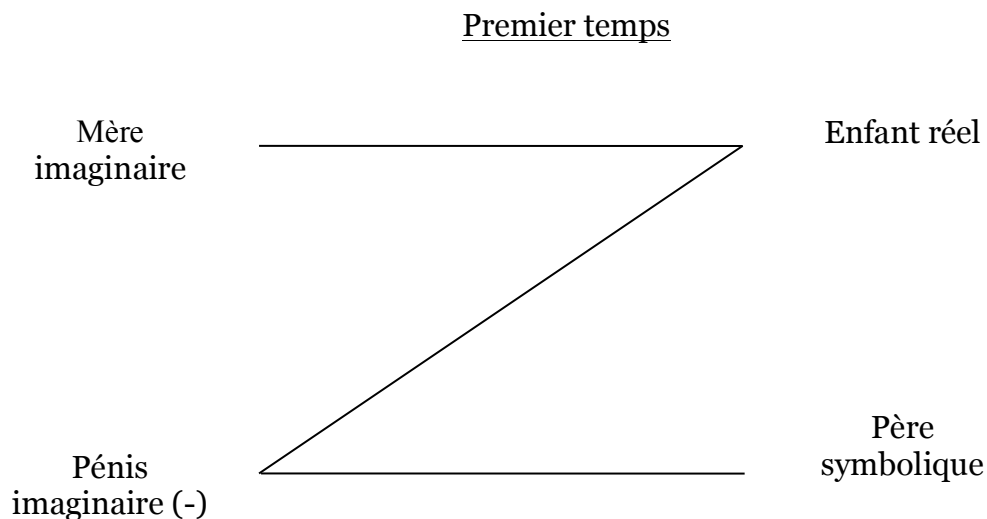
Ce qui est désiré chez la femme aimée est justement ce qui lui manque, c'est-à-dire, l'objet primordial dans lequel le sujet voulait trouver l'équivalent à l'enfant, le substitut imaginaire auquel elle fait retour. C'est l'objet central de toute l'économie libidinale, comme nous dit Lacan, à savoir le phallus.

Le phallus est l'élément imaginaire par lequel le sujet entre dans la symbolisation du don. La petite fille, en tant qu'elle ne possède pas le phallus, est introduite à la symbolique du don. Elle est marquée par le signe moins, et elle entre dans le Complexe d'Œdipe avec ce moins, en cherchant ce qu'elle n'a pas, le pénis qu'elle désire.

Mais c'est Freud qui nous dit que la position féminine du Complexe d'Œdipe doit s'achever avec l'équation symbolique pénis=enfant ; la fille renonce au désir du pénis pour y mettre à la place un désir d'enfant, en prenant pour objet d'amour le père.

Lacan repère trois temps logiques dans le cas de la jeune homosexuelle :

¹⁸⁶ Ibid., p. 109.

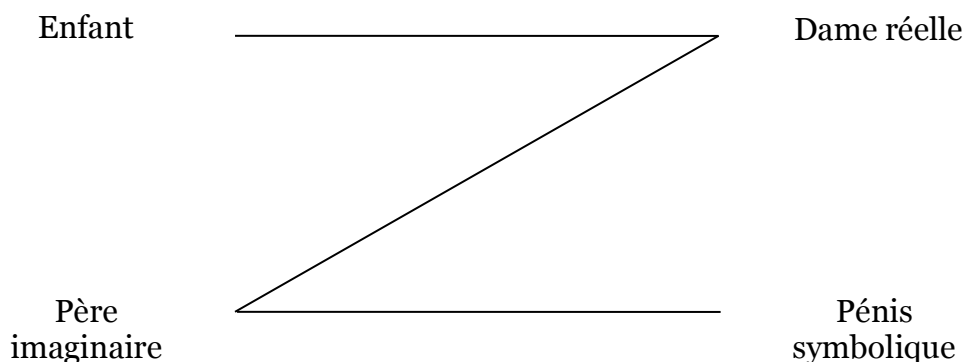


La position de la jeune fille, quand elle est encore au temps de la puberté. La première structuration symbolique et imaginaire est habituelle : équivalence pénis imaginaire-enfant met le sujet à la place de la mère imaginaire par rapport à ce père qui intervient comme fonction symbolique, c'est-à-dire en tant qu'il peut donner le phallus.

Mais le père intervient dans le réel en donnant un enfant à la mère. Il s'agit d'un enfant réel, quelque chose donc se réalise. Cette intervention du père produit la frustration chez la jeune fille, qui va devenir homosexuelle. Elle est homosexuelle et elle aime comme un homme. Le père qui était au niveau de grand A dans la première étape, passe au niveau du *moi*. En *a'* il y a la dame, l'objet d'amour qui s'est substitué à l'enfant. En *A* le pénis symbolique, qui s'élabore dans l'au-delà du sujet aimé. Lacan l'exprime de la manière qui suit : « *Ce qui dans l'amour est aimé, c'est en effet ce qui est au-delà du sujet, c'est littéralement ce qu'il n'a pas.* » ¹⁸⁷

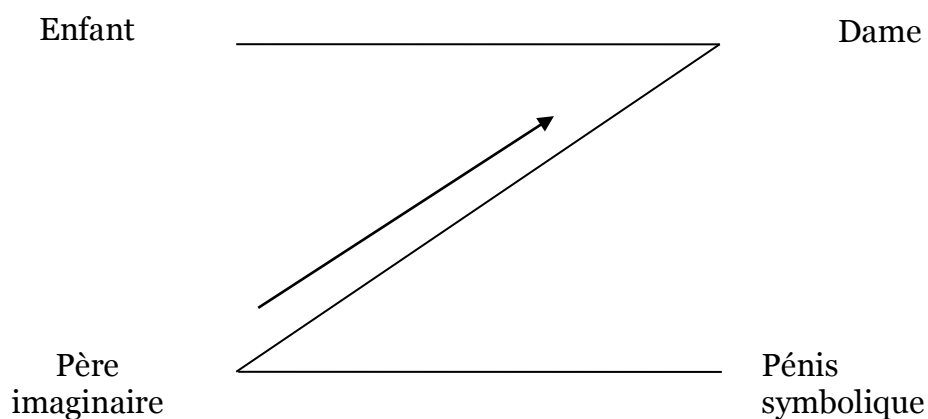
¹⁸⁷ Ibid., p. 128.

Second temps



Il y a une permutation qui fait passer le père symbolique dans l'imaginaire, par identification du sujet à la fonction du père. La fille s'identifie au père et prend son rôle. Elle devient elle-même le père imaginaire qui a son propre pénis. Elle s'attache à un objet manquant, auquel il faut donner ce quelque chose qu'il n'a pas. Cela renvoie à la relation d'amour et de don.

Troisième temps



Par une sorte d'inversion, la relation du sujet avec son père, qui se situait dans l'ordre symbolique, bascule sur le plan de la relation imaginaire. C'est en cela

que consiste la perversion de la jeune homosexuelle, puisqu'elle prend en charge dans la réalité ce qui, en principe, est inconscient, c'est-à-dire la fonction symbolique du père, à savoir qu'il y a quelque chose qu'il peut donner. En adoptant la position d'être le père, elle garde le pénis qui lui manque au niveau du moi. Le père change de place dans le schéma de Lacan. Il se déplace du point A (le lieu de l'Autre) au point a (le moi).

Quand le père réel intervient encore en manifestant son irritation et sa colère envers les deux femmes qui se promènent dans la rue, la dame dit à la jeune fille qu'elle ne veut plus la revoir. Avec cette sanction, la jeune fille se trouve dépourvue de ses derniers ressorts : « *Elle avait trouvé le moyen de maintenir le désir par la voie de la relation imaginaire avec la dame.* » ¹⁸⁸

L'objet est perdu, le phallus est décidément refusé et c'est pour cela que la chute a une valeur de privation définitive. Voici le côté métonymique du mot *niederkommt* : en se précipitant sur la voie de fer, elle se fait elle-même cet enfant qu'elle n'a pas eu, et en même temps, elle détruit l'objet.

Lacan indique que dans le « laisser tomber » nous trouvons la clé du cas de la jeune homosexuelle. À la différence de Freud, Lacan considère que cette jeune femme avait mis en place un vrai transfert. Mais il ne se réfère pas au transfert au sens d'une reproduction d'une situation, d'une attitude ou d'un traumatisme ancien, mais plutôt au sens d'un amour présent dans le réel:

¹⁸⁸ Ibid., p. 147.

« C'est en fonction de cet amour, disons, réel, que s'institue ce qui est la question centrale du transfert, celle que se pose le sujet concernant l'agalma, à savoir ce qui lui manque, car c'est avec ce manque qu'il aime »¹⁸⁹.

Cela renvoie à la définition sur l'amour que donne Lacan dès le début de son enseignement, quand il disait que c'est donner ce qu'on n'a pas. Reprenons l'amour courtois de la patiente de Freud. Elle aime comme un homme, se comporte comme un chevalier qui souffre pour sa Dame et moins celle-ci lui donne, plus elle l'aime. De plus, avec la mauvaise réputation de la Dame, elle n'a qu'une envie, celle de la sauver et de lui rendre sa dignité.

Freud faisait l'hypothèse que cet affichage de l'amour lesbien était une provocation adressée à la famille, notamment au père. Après la scène du regard irrité du père, la Dame lui demande de la laisser tranquille, et d'arrêter la relation amoureuse. Il s'ensuit que, la fille se balance, *niederkommt*, qu'elle se laisse tomber. Pour Lacan : *« Le niederkommt est essentiel à toute subite mise en rapport du sujet avec ce qu'il est comme a. »* C'est-à-dire que le saut se fait au moment où s'accomplit la conjonction du désir et de la loi. C'est parce qu'elle croit que la loi est le désir du père qu'elle a la certitude d'un phallus absolu, Φ . Voilà les deux conditions essentielles que Lacan souligne pour différencier le passage à l'acte de l'acting out :

- Identification absolue du sujet à ce à quoi il se réduit (objet *a*).
- Confrontation du désir et de la loi.

¹⁸⁹ Lacan, J., *Le Séminaire, livre X, L'angoisse (1961-1962)* Paris, Seuil, 2004, p. 128.

Et voici la conclusion:

« Si la tentative de suicide est un passage à l'acte, toute l'aventure avec la dame de réputation douteuse qui est portée à la fonction d'objet suprême est un acting out »¹⁹⁰.

L'acting out s'adresse à l'Autre, c'est un appel à l'interprétation : *« L'accent démonstratif de tout acting out, son orientation vers l'Autre, doit être relevé. »¹⁹¹*

Elle ne voulait pas un enfant dans le sens d'un désir inconscient de maternité, mais en tant que phallus. Frustrée par l'impossibilité de réaliser ce vœu, elle se fait amante, elle se pose en tant que ce qu'elle n'a pas, le phallus, pour montrer qu'elle l'a et donc qu'elle le donne.

Si Lacan insiste sur cette question c'est pour montrer qu'en effet, la jeune homosexuelle avait amorcé un transfert avec Freud :

« L'acting out c'est le transfert sauvage... Le transfert sans analyse, c'est l'acting out. L'acting out sans analyse, c'est le transfert. Il en résulte qu'une des questions qui se posent concernant l'organisation du transfert, j'entends par là sa Handlung, son maniement, c'est de savoir comment le transfert sauvage, on peut le domestiquer »¹⁹².

Il propose trois réactions possibles face à l'acting-out de l'analysant :

¹⁹⁰ Ibid., p.145.

¹⁹¹ Ibidem.

¹⁹² Ibid., p. 148.

- L'Interpréter : C'est une impasse de toutes les façons, puisque ce n'est pas le sens de l'interprétation que l'analyste donne qui compte, mais le reste, c'est-à-dire, l'objet *a*.
- L'Interdire : Cela ne rapporte pas de résultats non plus.
- Renforcer le moi : Si nous considérons l'hypothèse de Lacan sur l'acting out, à savoir qu'il s'adresse à l'Autre, nous pouvons affirmer que quand on est en analyse, logiquement cela s'adresse à l'analyste. Classiquement, le discours analytique soutenait que pour domestiquer le transfert, celui-là devait mener le sujet à l'identification : « *Il ne s'agit pas d'une identification à l'image comme reflet du moi idéal dans l'Autre, mais au moi de l'analyste* »¹⁹³. Mais Lacan ne considère pas très authentique cette fin d'analyse, puisque l'objet *a* restera absolument intouché, et l'insurrection de l'objet *a* fera son apparition après-coup comme signe de la suprême singularité du sujet.

Mais pour revenir à la question du transfert de cette patiente vis-à-vis de Freud, nous savons qu'en rêve elle mentait à son analyste : elle rêvait d'une vie de femme mariée avec des enfants. Mais à côté de cela, elle n'abandonne pas un seul instant l'intérêt qu'elle a de s'occuper des femmes. Donc, elle ment tout en disant elle-même que ce n'est pas vrai. Cette forme particulière du rapport à l'Autre que la jeune fille met en place dans son analyse réveille l'angoisse de Freud. Ça voulait dire quoi alors ? L'inconscient peut mentir ! Selon Lacan, Freud n'arrive pas y croire :

¹⁹³ Ibid., p. 150.

« Mais alors, cet inconscient que nous avons l'habitude de considérer comme étant le plus profond, la vérité vraie, il peut nous tromper. Et tout son débat tourne autour de cette Zutrauen, de cette confiance à faire à l'inconscient – Pouvons-nous la lui conserver ? dit-il »¹⁹⁴.

Donc, l'hypothèse de Lacan est que cette patiente touchait du doigt la passion de Freud, c'est-à-dire l'inconscient comme vérité. C'est pour cela qu'il a refusé de voir dans la vérité ce qui en est à l'origine, à savoir la structure de fiction. Pour cette raison, il laisse tomber cette patiente et il la passe à un confrère féminin :

« Sans voir de quoi il est embarrassé, il est ému, comme il le montre assurément, devant cette menace à la fidélité de l'inconscient. Et alors, il passe à l'acte »¹⁹⁵.

Dans son Séminaire IV, Lacan parlait déjà de contre-transfert, puisque au lieu d'interpréter le désir de tromper, Freud prend la chose comme dirigée contre lui :

« C'est aussi, dit-il, une tentative de m'embobiner, de me captiver, de faire que je la trouve jolie. Cette phrase de plus suffit à nous instruire. Elle doit être ravissante, cette jeune fille, pour que, comme Dora, Freud ne soit pas complètement libre dans cette affaire. En affirmant qu'il lui est promis le pire, ce qu'il veut éviter, c'est de se sentir lui-même désillusionné. C'est dire qu'il est tout prêt à se faire des illusions. À se mettre en garde contre ces illusions, déjà, il est entré dans le jeu. Il réalise le jeu imaginaire. Il le fait devenir réel puisqu'il est dedans. Et cela ne rate pas »¹⁹⁶.

¹⁹⁴ Ibid., p. 151.

¹⁹⁵ Ibid., p. 152.

¹⁹⁶ Lacan, J., *Le Séminaire, livre IV, La relation d'objet (1957)*, op.cit., p. 108.

Dans la mesure où il y est, Freud n'est plus dans le calcul. Il aurait pu se servir du transfert de la patiente, mais en interprétant trop tôt, comme cela fût le cas, il donnait corps à ce désir : *« Il dit à la jeune fille qu'elle a l'intention de le tromper comme elle a coutume de tromper son père. »*¹⁹⁷

Il fait rentrer dans le réel le désir de la jeune fille de se laisser tomber. Pour Lacan, il était question ici d'une impasse provenant de Freud lui-même :

*« Mais après tout, ce que Freud manque là, c'est, nous le savons, ce qui manque dans son discours. C'est ce qui est toujours resté pour lui à l'état de question – que veut une femme ? C'est l'achoppement de la pensée de Freud sur quelque chose que nous pouvons appeler, provisoirement, la féminité »*¹⁹⁸.

En calquant la féminité au modèle masculin, Freud néglige une partie de la jouissance qui ne correspond pas à l'Universel de la jouissance phallique. Son point aveugle, ce qui aurait échappé à la théorie de Freud, c'est la jouissance féminine. Lacan l'exprime de manière amusante :

*« Freud veut qu'elle lui dise tout, la femme. Eh bien, elle l'a fait – la talking-cure et le chimney-sweeping. Ah, on a bien ramoné. Pendant un certain temps, on ne s'est pas embêté là-dedans, l'important, c'était d'être ensemble dans la même cheminée... Seulement, quand on sort ensemble d'une cheminée, lequel des deux va-t-il aller se débarbouiller ? »*¹⁹⁹

¹⁹⁷ Ibidem.

¹⁹⁸ Lacan, J., *Le Séminaire, livre X, L'angoisse (1961-1962)*, op.cit., p. 152.

¹⁹⁹ Ibid., p. 153.

Lacan change sa position par rapport à sa première lecture sur la jeune homosexuelle quand il signale :

« Je crois que la référence au transfert, à la limiter uniquement aux effets de reproduction et de répétition, est trop étroite, et mériterait d'être étendue. À force d'insister sur l'élément historique, sur la répétition du vécu, on risque de laisser de côté toute une dimension non moins importante, la dimension synchronique, celle de ce qui est précisément inclus, latent, dans la position de l'analyste, et par quoi gît, dans l'espace qui la détermine, la fonction de l'objet partiel »²⁰⁰.

Dès ce point de vue, le transfert ne s'adressait pas à l'objet total, à savoir le père. Freud avait fait la lecture suivante : « elle reproduit avec moi ce qu'elle fait à son papa ». C'est une des lectures possibles, en effet, de ce qui se passe en analyse, mais le résultat de cette cure, le *laisser tomber* de Freud, nous montre plutôt l'histoire d'un échec dans la conception de l'homosexualité féminine. Pour Lacan, ce qui était important, et pas seulement dans le cas de l'homosexualité, c'est la présence de l'objet partiel, petit *a*, incorporé chez l'analyste. Dans ce cas, comme nous l'avons bien signalé, c'est du regard dont il est question.

La dernière fois que Lacan critiquera l'intervention de Freud en relation à la jeune homosexuelle sera en janvier 1964, l'année où il développe *Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse* :

²⁰⁰ Ibid., p. 110-111.

« Freud, à cette occasion, a manqué à formuler correctement ce qui était l'objet aussi bien du désir de l'hystérique que du désir de l'homosexuelle »²⁰¹.

Dans le cas de Dora, il s'agissait de soutenir le désir du père par procuration. Pour la jeune homosexuelle, c'est dans le désir du père aussi qu'elle trouve sa solution, mais sur une forme provocatrice : *« Ce désir du père, le défier »²⁰².*

Ce que fait cette jeune avec Freud quand elle rêve, c'est encore un défi concernant le désir du père. Un défi sous la forme de la moquerie : *« vous voulez que j'aime les hommes, vous en aurez tant que vous voudrez, des rêves d'amour pour les hommes »²⁰³.*

²⁰¹ Lacan, J., *Le Séminaire, livre XI, Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse* (1964), Paris, Seuil, 1973, p. 38.

²⁰² Ibidem.

²⁰³ Ibid., p. 39.

3. L'énigme du cas selon la clinique structurelle

Nous allons ensuite démontrer comment une analyse du cas de ladite « jeune homosexuelle » à partir du mythe de l'Œdipe ne suffit pas à rendre compte de l'énigme que représentait pour elle-même sa place d'objet *a* dans la subjectivation de l'Autre. Nous pouvons manier la théorie analytique dans tous les sens, sa singularité continuera à nous échapper. C'est un cas très vivant, qui donne envie de pousser plus loin la réflexion, étant donné que nous avons essayé de la classer dans toutes les structures cliniques - soit perversion, névrose ou psychose - sans succès. L'impossible à classer ce cas nous indique un au-delà de la perspective purement structuraliste.

3.1. Perversion

3.1.1. Lilia Mahjoub

L'analyste Lilia Mahjoub lit le cas de la jeune homosexuelle à partir du Séminaire V sur *Les formations de l'Inconscient*, et par conséquent, elle est en total accord avec Freud et Lacan sur la structure perverse de la patiente, très liée à la problématique phallique. Ce qui est central dans l'économie libidinale c'est le phallus comme signifiant du désir :

« La question de la perversion est ainsi située dans le cadre œdipien et pourtant, tourne autour du don du phallus dans son rapport à la demande d'amour »²⁰⁴

²⁰⁴ Mahjoub, L. « En quoi la Jeune homosexuelle est-elle perverse? » (1990) in *Lettre Mensuelle*, n°88, p. 25.

Cette demande d'amour est quelque chose qui va au-delà de ce que le sujet peut avoir ou ne pas avoir. C'est littéralement ce qu'elle n'a pas, la Dame, qui réveille son amour pour elle.

« Lacan s'appuie ici sur son schéma L et fait de la relation de la jeune fille à la Dame, une relation imaginaire qui court-circuite le rapport symbolique du père. L'artifice pervers se réduit alors au court-circuit de la relation imaginaire. Autrement dit, la relation à l'Autre de la formule inconsciente du sujet (désirer un enfant du père) est projetée dans une relation perverse, imaginaire, celle du rapport à la Dame »²⁰⁵.

Pour Mahjoub, l'important serait de faire la distinction entre la perversion et la position de la femme, c'est-à-dire la différence entre l'identification « spéciale » du pervers et la position subjective de « l'avoir et être » le phallus, que peut adopter la femme :

« En 1957, Lacan faisait du moment où la jeune fille tombe (niederkommt), lors de son passage à l'acte suicidaire, le seul et unique ressort de sa perversion. Nous sommes dans le registre de la métonymie : dans son acte, la jeune fille montre autre chose, à savoir qu'elle se fait elle-même l'enfant qu'elle n'a pas eu. Elle s'identifie, par conséquent, au phallus »²⁰⁶.

Dans la perversion, il s'agit d'incarner l'objet *a* tandis que dans la position féminine nous faisons référence à la mascarade, mécanisme non pas imaginaire mais symbolique qui viendrait voiler la castration féminine en tant que métaphore en non pas comme métonymie. La jeune homosexuelle réalise quelque chose qui

²⁰⁵ Ibid., p. 26.

²⁰⁶ Ibidem.

dans l'hystérie ne se produit pas : s'atteindre elle-même comme objet *a*. Il y aura un forçage de sa démonstration qui n'opère pas qu'au niveau grammatical.

*« L'homosexuelle de son côté, dans son identification imaginaire à l'objet, n'a qu'apparemment renoncé à son sexe. Elle n'a pas renoncé au phallus, ce qu'elle montre dans son amour idéalisé pour la Dame. Or, cet amour qu'elle donne, c'est non pas ce qu'elle n'a pas, mais ce qu'elle n'a pas eu. Ainsi, elle montre, de surcroît, que le phallus peut être donné à quelqu'un qui ne l'a pas. Et c'est là qu'est maintenue, non voilée dans ce cas, la métonymie de la castration féminine, soit cet objet féminin ravalé. Vous voyez que le phallus et l'objet *a*, soit le manque, sont maintenus, montrés dans un rapport de contiguïté. Il n'y a pas ici de métaphore, contrairement à l'hystérie. Pour l'homosexuelle, il ne s'agit pas d'une question mais d'une démonstration voir une monstration »²⁰⁷.*

Elle loge son amour comme phallus idéalisé, et au moment où la Dame la laisse tomber, la rejette, elle passe à l'acte. C'est la métonymie, selon Mahjoub, qui était déjà en jeu. Ne pouvant pas s'identifier au désir de l'Autre, de l'homme, précise-t-elle, elle résout le problème par l'homosexualité. En s'exhibant avec une Dame de mauvaise réputation elle n'est pas dans le semblant, mais dans le forçage ; le « Se faire voir » qui entre en jeu dans l'acting out concerne le regard du père. C'est l'Autre forcé qui la rejette :

« Dès lors, elle n'a plus qu'à s'offrir à l'Autre, cette fois avec un grand A, et ce n'est pas un hasard que cela se produise sous les yeux d'une femme, figure de l'Autre à combler et derrière laquelle se cache le lien à l'Autre maternel, à savoir, cette libido fixée à un Autre maternel, donc la castration (voire la privation) est ainsi démentie »²⁰⁸.

²⁰⁷ Mahjoub, L. « L'homosexualité féminine » (1994), in *Pas Tant* n° 27-28, p.35.

²⁰⁸ Ibid, p. 35.

En suivant ce raisonnement, nous comprenons pourquoi l'auteur considère que : « *Si nous parlons de perversion, c'est plutôt au plan même de son homosexualité qu'il faut la chercher.* »²⁰⁹

3.1.2. Agnès Aflalo

En total accord avec Lilia Mahjoub, la psychanalyste Agnès Aflalo nous indique l'importance du complexe d'Œdipe pour comprendre la constitution de la structure perverse. Pour elle, la jeune patiente avait traversé la position normale du complexe d'Œdipe féminin : vers l'âge de quatorze ans elle montre une tendresse envers un enfant de trois ans, sortie classique de l'Œdipe féminin selon l'équation imaginaire pénis = enfant. Le *Penisneid* est devenu un puissant désir d'avoir un enfant du père, selon la formule la plus classique.

Peu de temps après, suite à la naissance de son petit frère, elle commence à détourner son intérêt des enfants pour s'adresser à leurs mamans. Jeunes femmes avec des enfants, voilà la condition de ses objets d'amour :

*« Ces femmes, à l'évidence des substituts maternels, sont toujours en situation de maternité : elle les rencontre toujours avec leur enfant ; une femme et un enfant, soit, selon l'équation symbolique pénis=enfant, une femme et un pénis imaginaire. Façon de reconnaître et de dénier en même temps la castration de la mère. L'enfant étant ici l'image qui vient obturer le manque de la mère en la constituant comme mère phallique »*²¹⁰.

²⁰⁹ Ibid., p. 34.

²¹⁰ Aflalo, A., « Sur le cas de la Jeune homosexuelle » (1984) in *Analytica*, n°35, p. 23-42., .

Mais la dame sort de l'équation de la mère phallique, puisqu'elle n'a pas d'enfant. Que s'est-il produit ? Selon l'auteur, c'est un trait du frère qui vient constituer une nouvelle forme de choix d'objet :

« La dame est décrite comme une femme élancée, à la beauté sévère, aux manières rudes, qui lui faisaient penser à son frère aîné. Donc la dame correspondait non seulement à son idéal féminin, nous dit Freud, mais aussi à son idéal masculin »²¹¹

Pour Lacan aussi, le pervers entretient une identification tout à fait spéciale à l'Autre :

« Pour le pervers, il y a cette conjonction, ce fait qui unit en un seul et même terme en introduisant cette légère ouverture que permet une identification à l'autre tout à fait spéciale, qui unit en un seul terme le il l'est et il l'a. Il suffit pour cela que cet il l'a soit à l'occasion elle l'a, c'est-à-dire l'objet d'identification primitive. Il l'aura, le phallus, objet d'identification primitive, que cet objet soit transformé en fétiche dans un cas ou en idole dans un autre... Nous dirons que la perversion présente comme une simulation naturelle de la coupure »²¹².

L'homosexualité de la jeune fait son apparition au moment où son désir inconscient d'avoir un enfant du père ne se réalise pas mais, en plus, c'est sa rivale qui va l'avoir. Par conséquent elle va rompre la relation au père en s'identifiant à lui dans une sorte de régression narcissique, et prendre la mère comme nouvel objet d'amour. Pour Freud, rendre le père enragé est ce qui vient

²¹¹ Ibid., p.26.

²¹² Lacan, J., *Le Séminaire, livre VI, Le désir et son interprétation*, leçon 24 juin 1959.

fixer sa position libidinale, comme si la position d'une femme homosexuelle était liée au désir de défier le père.

Aflalo va situer les cinq temps de l'évolution du cas :

- a. Autre qui peut faire don du phallus (inconscient).
- b. L'objet imaginaire devient objet réel. Elle commence à fréquenter des femmes d'âge mur : substituts maternels.
- c. Tromper sa famille : relation type amour courtois, femme déclassée. Elle montre à l'Autre comment on peut aimer quelqu'un pour ce qu'il n'a pas.
- d. Démontrer à son père comment on peut aimer.
- e. Suicide : elle accomplit un acte symbolique qui est l'équivalent de la mise bas d'un enfant dans l'accouchement. Pour Freud c'est l'accomplissement en même temps d'un désir et d'une punition.

Son hypothèse va être que « *la déception l'a poussée dans l'homosexualité* »²¹³.

3.2. Névrose

3.2.1. Charles Melman

Pour cet auteur, la question de l'homosexualité féminine n'interroge pas le discours analytique. Son apparition est juste une « *tentative de corriger le fait*

²¹³ Ibid., p. 36.

*qu'il n'y a pas de rapport sexuel »*²¹⁴. Le fons et origo c'est donc que *« l'homosexualité féminine est régulièrement liée à une déception à l'égard du père, éventuellement généralisée à l'ordre phallique »*. Pour lui, *« être femme c'est accepter de porter pour l'autrui l'objet cause de son désir »*²¹⁵, et dans ce sens, la lesbienne ne serait pas une femme pour Melman puisqu'elle ne consent pas à incarner le phallus pour un homme.

En ce qui concerne le cas de la jeune homosexuelle qui nous occupe, il ne va pas soutenir la structure perverse de la patiente de Freud mais il va plutôt la situer du côté d'une forte identification masculine : *« venant se ranger du côté homme, elle est comme un homme qui aime les femmes »*²¹⁶. Il situe toute sa problématique dans une soi-disant « dépression », terme emprunté à la psychiatrie plutôt qu'à la psychanalyse :

*« Le cas de cette jeune fille courageuse; parce que constamment, elle lutte contre la dépression. Elle n'a d'autre solution que la dépression et elle se bagarre, elle cherche par quel moyen elle pourrait éviter de tomber, de niederkommen, mais pour de vrai, pour de bon, et dans quelque chose qui pourrait être mélancolique »*²¹⁷.

Et il poursuit :

« Alors pourquoi la chute néanmoins ? Cette jeune fille, du fait des spécificités accordées à la mère qui semblait occuper tout le champ de la

²¹⁴ « Questions à Charles Melman sur l'homosexualité féminine », in *La revue lacanienne*, 2007/4, n°4, p. 40-43.

²¹⁵ Ibidem.

²¹⁶ Melman, C., « Que peut nous apprendre aujourd'hui le cas de la jeune homosexuelle ? » (2002), in *Clinique méditerranéennes*, n°65, p. 71.

²¹⁷ Ibid., p. 74.

féminité – non seulement par sa beauté, par son tempérament après tout viril, par la prédilection qu'elle avait pour ses garçons, ses enfants mâles – dans ce champ-là, où aurait-elle pu trouver sa place ? Et donc cette espèce de vœu organisateur chez elle de se faire reconnaître par un idéal féminin »²¹⁸.

Cette façon de reprendre le cas en termes de déception est une lecture très freudienne et pas du tout lacanienne. Le fait de ne pas être pourvue d'un phallus réveille chez la fille une demande d'amour adressée dans un premier temps à la mère. En traversant le complexe d'Œdipe normalement, la même demande va s'adresser au père. Justement, le problème de cette patiente est que le père n'a pas pu répondre à cette demande d'amour parce que dans la réalité il était occupé à satisfaire sa femme, donc la mère et non pas notre jeune lesbienne :

« L'amour, l'amour pur, c'est bien ce qui est animé par le manque chez l'autre, et quand il s'agit en plus de montrer, comme elle le fait, qu'elle renonce radicalement à ce qu'elle pourrait attendre d'une satisfaction venue d'un homme, qu'elle le sacrifie, qu'elle n'en veut pas par pur amour pour une dame, on voit bien comment ici « l'âme aime l'âme »²¹⁹.

La cerise sur le gâteau de l'analyse rétrograde que fait Melman est cette affirmation comme quoi : *« Il n'y a pas d'homosexualité féminine et finalement, ce n'est pas une perversion. »²²⁰*

Pour lui, cela serait un cas d'hystérie aboutie.

²¹⁸ Ibid., p.75.

²¹⁹ Ibid., p. 76.

²²⁰ Ibidem.

3.2.2. Philippe Hellebois

Il soutient l'hypothèse de la structure hystérique chez la jeune homosexuelle. Il explique que l'homosexualité féminine n'a pas dérangé l'ordre social parce qu'il ne s'agit pas d'une perversion, comme dans les cas des homosexualités masculines. Pour lui, ce qui organise l'homosexualité féminine est l'amour, et pas la jouissance : « *Que l'homosexualité féminine ne se conçoive pas hors d'un amour idéal l'éloigne donc considérablement de la perversion.* »²²¹

Il défend la névrose aussi quand il parle du transfert. Pour lui, la jeune fille avait un transfert avec Freud, celui du désir de tromper. De la même manière qu'elle voulait tromper son père, elle avait instauré ce fonctionnement dans la cure. Freud s'en était aperçu, mais en lieu de travailler cela en analyse et de débloquer le conflit œdipien, il avait agi comme un père en passant à l'acte :

*« Il fait rentrer dans le réel le désir de la jeune fille de le tromper et réagit indigné, alors qu'il s'agissait plutôt de révéler le discours menteur qui était dans l'inconscient »*²²².

Il considère qu'il aurait fallu interpréter ce désir de tromper, qui reproduisait le jeu cruel qu'elle menait avec son père. De son point de vue, qui coïncide avec celui d'Irigaray, Freud réagit en tant que père et non pas comme un analyste pour cette jeune fille.

²²¹ Hellebois, P., « La Jeune homosexuelle » (1989), *Feuillets psychanalytiques du Courtil*, n°1, p. 106.

²²² Ibid., p. 108.

3.3. Psychose

3.3.1. Pierre-Gilles Gueguen

Pour nous illustrer la difficulté d'un diagnostic de perversion dans le cas de la jeune homosexuelle, Pierre-Gilles Gueguen fait le parallèle avec un autre cas bien connu : Mlle Vinteuil qu'évoque Proust dans *La Recherche du temps perdu*. Cette fille, qui avait perdu sa mère très tôt, reçoit tous les soins et l'éducation dévouée de la part de son père, musicien et compositeur. Il aurait aimé que sa fille s'adapte à l'idéal de conformité bourgeoise, mais sa fille était intéressée par une femme aux mœurs légères. Mais il y avait une condition de jouissance dans la relation de ces deux femmes, et c'était le regard du père, Monsieur Vinteuil. Même après sa mort, la mise en place de son regard, par l'intermédiaire d'un portrait du père, continuait à être nécessaire. Dans une scène où le narrateur observe les deux femmes à travers le cadre de la fenêtre, il explique que, malgré l'opposition de la jeune Mlle Vinteuil à profaner un portrait de son père, elle finissait toujours pas céder à la demande de son amie. Elle finissait toujours par placer le portrait du père pour que son amie soit amenée à poser les yeux sur l'image au milieu de ses ébats et qu'elle puisse cracher sur le portrait. Comme l'indique Gueguen :

« Le scopique y joue un rôle majeur du fait du portrait et du fait que l'ouverture de la fenêtre semble être une condition du plein développement du fantasme »²²³.

La question qui se pose dans cette affaire porte sur la structure perverse de Mlle Vinteuil. Cette hypothèse semble être écartée selon l'auteur, puisqu'elle est plutôt la victime par amour, se pliant ainsi au fantasme de sa partenaire.

²²³ Gueguen, P-G., « Mademoiselle Vinteuil et la Jeune homosexuelle » (1994), in *Pas tant*, n°31, p. 32.

Il y a certaines similitudes entre les deux cas, nous signale Gueguen. La première est que, dans les deux cas, la dame élue se trouve être une femme dont la réputation est douteuse. La deuxième est que : « *La pantomime toute entière s'adresse au père, et qui plus est, est suspendue à son regard.* »²²⁴

Pour l'auteur, les deux filles partagent aussi une ambivalence vis-à-vis de l'autorité du père ; d'un côté nous trouvons une grande franchise et en même temps, toutes les deux bafouent cette autorité du père en le trompant et en enfreignant ses interdictions :

« *Ce trait de ravalement est généralement dénommé « défi » au père mais il est peut-être loisible de se demander s'il ne s'agit pas en réalité d'un ravalement de sa fonction symbolique à une valeur imaginaire* »²²⁵.

La question qui se pose ensuite concerne la fameuse « déception » de la figure du père... Ne s'agirait-il pas plutôt d'un trou dans le symbolique ?²²⁶ Gueguen situe la Dame comme partenaire-symptôme de la patiente de Freud, en tant que l'appréhension d'un manque. L'amour viendrait combler ce trou dans le symbolique. Un amour courtois qui n'exige pas la réciprocité, et qui se caractérise par une jouissance de l'amour non-phallique.

Gueguen conclut son article en lançant l'hypothèse que, conformément à une pente générale de la sexualité féminine, l'homosexualité de la femme apparaît comme « *un pari sur l'amour et contre le désir* »²²⁷.

²²⁴ Ibidem.

²²⁵ Ibid., p. 33.

²²⁶ Commentaire du chapitre *La Cause du Désir* in Séminaire X au sein de l'APA le 7 avril 2012.

²²⁷ Ibid., p.35.

Sur ce point nous retrouvons la même logique sur l'amour que développe Jacques-Alain Miller dans son cours « *La nature des semblants* », quand il parle du phallus comme semblant. Pour cela, il introduit le cas de la jeune homosexuelle en faisant la remarque que « le seul don qui circule dans cette relation (entre la fille et la dame) est l'amour, en tant que don de ce qu'on n'a pas ». Lacan nous montre comment amour et désir vont bien au-delà de l'objet d'amour lui-même. L'amour vise le rien.

3.3.2. Marie-Hélène Brousse

Dans l'ouvrage « *Elles ont choisi* », Marie-Hélène Brousse fait la distinction entre l'homosexualité de Dora et la jeune homosexuelle de Freud. Dans les deux cas, il existe un amour et une idéalisation pour la femme (madame K pour la première, la Dame pour la deuxième). Mais, à la différence de Dora, « la jeune homosexuelle », comme on l'appelle puisque Freud n'a jamais donné de nom à ce cas, affirmait d'une manière décidée et consciente cet amour lesbien, tandis que pour l'hystérie il s'agit d'une tendance inconsciente.

« Face à son père, elle entend bien plutôt affirmer ce que sont véritablement un amour et un désir pour une femme. Elle est donc en position de challenger, seule une femme peut aimer et désirer une autre femme comme il convient. Son identification n'est pas au masculin. Certes, la Dame est aussi choisie pour son savoir sexuel, mais tout autant pour son rejet des conventions dominantes, son intrépidité face au pouvoir masculin et patriarcal. C'est sa position de rejet et de défi au Père qui la caractérise. Elle est une croisée de La femme, que son amour vient compléter »²²⁸.

²²⁸ Brousse, M-H., « L'homosexualité féminine au pluriel ou Quand les hystériques se passent de leurs hommes de paille » (2013), in *Elles ont choisi, les homosexualités féminines*, Paris, Michèle, p. 26.

Par-là, ce que l'auteur nous indique est que cette patiente n'a jamais été du côté phallique du tableau de la sexualité, et pourtant, qu'on trouve une sorte de *pousse-à-la-femme* chez la jeune homosexuelle :

« Les recherches et publications récentes sur la logique de la vie et les choix ultérieurs de la jeune homosexuelle ne valident pas nécessairement le diagnostic de perversion posé par Freud, et engagent plutôt à la prudence. Mais la névrose, avec la division subjective qui la caractérise, reste cependant clairement à écarter, comme il le fit »²²⁹.

Après avoir démontré les limites de la clinique structurale, nous allons passer à la rubrique sur la critique féministe faite à la psychanalyse freudienne, notamment par la lecture oedipienne du cas sur l'homosexualité féminine. Nous commencerons par la critique que Luce Irigaray adresse à l'intervention de Freud avec cette patiente, en tant qu'approche phallogocentrique. Puis, nous présentons la biographie de Sidonie Csillag, plus connue comme « la jeune homosexuelle ». Les nouveaux éléments cliniques nous permettront de faire une nouvelle lecture borroméenne de ce cas dans la sixième partie de notre recherche. Afin de constituer une passerelle entre la clinique structurale et la borroméenne nous présenterons la lecture originale que fait Jean Allouch, en se servant du discours du Maître élaboré par Jacques Lacan dans son séminaire XVII, *L'envers de la psychanalyse*.

²²⁹ Ibidem.

4^E PARTIE : CRITIQUE FEMINISTE

Chap. XIV – Critique de Luce Irigaray

Dans son ouvrage « *Speculum d'une femme* », Irigaray critique très durement le vieux modèle freudien. Elle considère que pour Freud, le choix objectal d'une homosexuelle ne peut être déterminé que par un complexe de virilité insistant, comme s'il s'agissait d'une régression, suite à d'inévitables déceptions que la fille a subies de la part du père. Pour les homosexuelles, le désir passerait par la reproduction du modèle mère-enfant ou mari-femme, donc, toujours pris dans la logique masculine. Dans son texte sur la jeune homosexuelle, Freud fait aussi rentrer l'amour que cette femme éprouve pour la Dame dans le moule de la logique masculine :

« Elle prenait nettement le type masculin dans son comportement vis-à-vis de l'objet aimé » ou encore « attitude virile ». Pour l'auteur, Freud néglige la particularité de la sexualité féminine car « il n'est question dans cette analyse que d'homosexualité masculine »²³⁰.

Elle n'est donc pas étonnée de la réaction de la patiente quand Freud lui faisait des interprétations relatives à son orientation sexuelle auxquelles elle répondait, très gracieusement, « Oh, c'est très intéressant », puisque les énoncés de Freud ne la touchaient en rien et lui laissaient toute sa tranquillité d'âme. Dans son ouvrage sur « *L'analyse finie et l'analyse infinie* » Freud parle de la procédure à suivre pour réveiller dans le transfert des conflits pulsionnels chez les analysants :

²³⁰ Irigaray, L., *Speculum. De l'autre femme* (1974), op.cit., p. 122.

« On parle au patient de l'éventualité d'autres conflits pulsionnels et on éveille en lui l'attente que de semblables conflits puissent se produire aussi chez lui. On espère alors que cette communication et cet avertissement auront pour résultat d'activer chez le patient, dans une proportion modeste et pourtant suffisante pour le traitement, l'un des conflits auxquels on a fait allusion. Mais cette fois l'expérience donne une réponse non équivoque. Le résultat attendu n'a pas lieu. Le patient entend bien le message, mais ce qui manque, c'est l'écho. Peut-être pense-t-il : c'est bien sûr très intéressant mais je ne ressens rien de cela. On a accru son savoir, mais par ailleurs on n'a rien changé en lui »²³¹.

Si nous tenons compte de la date de publication de cet ouvrage, 1937, nous pouvons croire que Freud pensait à sa patiente homosexuelle en rédigeant ces lignes. C'est la seule analysante, parmi les cas que Freud a publié, à lui avoir fait la remarque de l'intérêt de la théorie analytique sans pour autant avoir été percée par ses énonciations. Et je dis bien analysante, puisque ce que nous ne pouvons plus ignorer est que cette fille avait un transfert sur la figure de Freud (plutôt sur un versant négatif, mais transfert tout de même). Donc, malgré l'indifférence vis-à-vis de l'interprétation œdipienne, elle avait un transfert qu'elle manifestait par ses rêves mensongers. Mais Freud ne voulait rien savoir, comme s'il avait eu la crainte d'« être abusé par l'inconscient d'une patiente ? »²³², questionne à juste titre Irigaray.

Cette féministe met au premier plan les préjugés du Freud lui-même dans l'échec de la cure analytique, puisque celui-ci n'arrivait pas à comprendre que sa patiente puisse préférer une Dame du monde à :

²³¹ Freud., S., « L'analyse finie et l'analyse infinie » (1937) in Les Ouvres complètes de Freud/Psychanalyse, Paris, PUF, 2010, p. 22-23.

²³² Irigaray, L., *Speculum. De l'autre femme* (1974), op.cit., p. 124.

« Son père chéri que Freud connaît, qu'il apprécie, par lequel il est payé »²³³. Dans le jeu transférentiel il avait du mal à occuper la place de la cocotte, la femme de mauvaise vie, parce que « son Surmoi, bourgeoisement bien élevé, ne lui autorisait pas de telles déchéances »²³⁴.

Comme il était incapable d'occuper la place de l'objet *a* de cette patiente, il la renvoie vers une collègue de sexe féminin car, pour lui, l'homosexualité féminine était un phénomène étranger à sa théorie et à sa conception de l'économie libidinale. Irigaray considère la théorie freudienne comme phallogcentrique : *« La revendication de l'homosexualité féminine ne suffisant évidemment pas à mettre en cause le privilège du phallus. »²³⁵*

Le désir du même chez la femme serait « secondaire », une formation réactionnelle en quelque sorte à des déceptions subies de la part du père, même si le premier objet d'amour pour la fillette est la mère :

« Sa libido était divisée, depuis la plus tendre enfance, en deux courants dont l'un, le plus superficiel, pouvait sans hésitation être qualifié d'homosexuel. Celui-ci étant probablement la continuation directe, non transformée, d'une fixation infantile à la mère »²³⁶. Pour l'auteur, le fait de qualifier le rapport libidinal à la mère de superficiel est une manière de « réduire et de caricaturer l'enjeu premier du désir féminin »²³⁷.

²³³ Ibid., p. 125.

²³⁴ Ibid., p. 124.

²³⁵ Ibid., p.125.

²³⁶ Freud, S., « Sur la psychogénèse d'un cas d'homosexualité féminine »(1920) in *Revue française de psychanalyse*, tome VI, n°2, 1933, p.151.

²³⁷ Irigaray, L., *Speculum. De l'autre femme* (1974), op.cit., p. 128.

Chap. XV – Biographie de Sidonie Csillag

Nous avons introduit la biographie de la jeune homosexuelle dans la partie consacrée à la critique féministe la controverse que la publication du livre « *Sidonie Csillag : Homosexuelle chez Freud, lesbienne dans le siècle* » a suscitée au sein même du mouvement analytique. Notamment, au sein de l'International Psychoanalytic Association qui avait catégoriquement refusé de le diffuser au grand public à Vienne en 2001²³⁸.

La grande difficulté que nous retrouvons à analyser le cas de Sidonie Csillag est que nous n'avons pas suffisamment d'éléments qui témoignent de ses dires. Sa correspondance n'étant pas encore publiée, nous ne pouvons pas nous faire une idée des signifiants-maître qui ont ordonné son existence.

Malgré cette limitation à notre travail de recherche, nous allons dérouler l'anamnèse de cette femme, son parcours suite à l'analyse faite avec Freud, envers lequel elle a gardé une haine considérable le restant de sa vie. Un des rares documents dont nous disposons est un entretien où nous entendons sa propre voix. Elle avait accepté de répondre aux questions de son amie et auteure du livre « *Sidonie Csillag : Homosexuelle chez Freud, Lesbienne dans le siècle* », Ines Rieder²³⁹. Dans cet entretien, elle parle de Freud. Elle qualifie l'analyse de « *circonstance stupide* » devant laquelle « *elle n'avait pas eu le choix* ». Elle trouve que Freud était « *à dégueuler* », qu'il était un « *chiffon rouge* », un « *répugnant* », un type « *dégoûtant* ». À son sens, il avait inventé « *la plus sale*

²³⁸ Rieder, D. Voigt, *Sidonie Csillag : Homosexuelle chez Freud. Lesbienne dans le siècle* (2003) op.cit., p. 7 (Avant-Propos de Jean Allouch).

²³⁹ Traduction de la version allemande par Jean-Marie ADAM.

histoire qu'un être humain peut imaginer » lorsqu'il parlait de son désir à elle d'avoir un enfant de son père. Lors de l'enregistrement, elle clame à plusieurs reprises son innocence : « Et si ce n'était pas un débile complet (Freud), il a bien dû savoir et bien dû se rendre compte qu'avec mes dix-neuf ans j'étais aussi innocente qu'un enfant de cinq ans ». Mais ce qui l'a blessée le plus et qui est resté assez énigmatique pour le restant de sa vie, c'est la phrase que Freud lui a dite en faisant ses adieux, avant de l'adresser à une collègue femme : « Vous avez des yeux si rusés... Je n'aimerais pas vous rencontrer dans la vie en tant que votre ennemi. »²⁴⁰

Nous ne pouvons donc plus soutenir l'hypothèse de Freud selon laquelle cette patiente n'avait jamais eu de transfert envers lui. Nous entendons dans ses propos une haine qui a duré toute sa vie et qui mérite d'être considérée comme un immense transfert négatif.

Après Freud, elle n'a jamais repris d'analyse :

« Sidonie est intérieurement soulagée. Elle a respecté les formes en montrant à son père qu'elle était de bonne volonté. Mais on ne peut pas tout changer. Si le professeur annonçait cela à son père, en précisant que Léonie ne l'a jamais détournée du droit chemin en direction de son lit, il sera rassuré et la laissera tranquille. Une fois de plus, tout s'est finalement très bien passé pour elle »²⁴¹.

Des années durant elle continuera à entretenir son amitié avec la Dame, la baronne Léonie von Puttkamer, sans trouver de contraintes de la part de ses

²⁴⁰ Rieder, D. Voigt, *Sidonie Csillag, Homosexuelle chez Freud. Lesbienne dans le siècle (2003)*, op.cit., p. 77.

²⁴¹ Ibidem.

parents puisqu'elle avait tout essayé pour arrêter, même l'analyse, et que cela n'avait pas marché. De toutes les façons, la mère avait toujours été très indifférente par rapport à la passion de sa fille. En Léonie, elle trouvait un idéal féminin auquel s'identifier. Notamment, elles partageaient un trait: leurs mères étaient plus femmes que mères. Toutes les deux étaient de belles femmes, érotiques, énergiques et coquettes, avec le même gout pour tromper leurs maris. La mère de Sidonie, lorsqu'elle amenait sa fille avec elle en cure, était capable de nier sa maternité pour paraître plus jeune aux yeux des hommes qui lui faisaient la cour « *elle se promène avec ses admirateurs comme si elle n'était pas mariée* ». Un jour un monsieur ayant fait un compliment à Sidonie pour faire plaisir à la mère, celle-là avait répondu que « *ce n'était pas son enfant mais celle d'une connaissance. Elle l'a tout simplement reniée pour avoir l'air plus jeune, pour détourner l'intérêt de cet homme envers Sidonie* »²⁴². Même si Freud eut du mal à diriger la cure, il s'était aperçu de ce détail très tôt :

*« La jeune fille de notre observation n'avait guère de raisons d'éprouver de la tendresse pour sa mère. Pour cette femme, encore dans la jeunesse, sa fille soudainement épanouie était une concurrente gênante, elle la faisait passer après les garçons, restreignait autant que possible son indépendance et veillait d'une manière particulièrement jalouse à ce qu'elle restât éloignée de son père »*²⁴³

En effet, la relation entre Sidonie et son père reste prudente et fragile, et très étouffée par sa mère : lorsque le père et sa fille parlent un peu tous les deux, la mère « *torture alors le père et la fille avec humeur, devient impertinente et*

²⁴² Ibid., p. 63.

²⁴³ Freud, S., « Sur la psychogenèse d'un cas d'homosexualité féminine » (1920), in *Névrose, psychose et perversion*, op.cit., p. 257.

méchante. Au point que Sido a renoncé à s'approcher de son père pour éviter d'avoir des problèmes avec sa mère »²⁴⁴. Elle aimait profondément son père, et ne comprenait pas comment il pouvait se faire maltraiter par sa mère.

« Elle admire la générosité et la patience de son père vis-à-vis des caprices de sa femme... Avec sa mère on ne sait jamais. Qu'Emma procède d'une manière ou d'une autre, Antal se tait et sa femme porte à nouveau la culotte. La façon dont sa mère traite son père laisse Sidonie songeuse. Et dire qu'il se laisse faire ! »²⁴⁵.

La seule fois où elle pleura chez Freud, pendant les quatre mois que dura l'analyse, fut lorsqu'elle parla de sa mère :

« Elle admire ce mélange d'adresse, d'assurance et de tyrannie, avec lequel sa mère se comporte à l'égard des hommes. Ils lui tournent autour comme des mouches, et elle obtient d'eux ce qu'elle veut. Mais en même temps, elle désapprouve sa mère, ça lui fait mal au cœur... »²⁴⁶.

Cette souffrance, l'analyste l'avait très bien entendue, et pour cette raison il donnait une place importante au lien à sa mère pour expliquer son homosexualité, à la différence de ce qu'Irigaray affirmait sur la négligence de Freud à ce sujet :

« Un motif pratique tenant à ses relations réelles avec sa mère s'ajoutait encore comme « bénéfice de la maladie ». La mère appréciait elle-même encore d'être fêtée et courtisée par les hommes. En devenant homosexuelle, en cédant les hommes à sa mère, pour ainsi dire en se

²⁴⁴ Rieder, D. Voigt, *Sidonie Csillag* (2003) op.cit., p. 64.

²⁴⁵ Ibid., p. 61.

²⁴⁶ Ibidem.

« désistant », la jeune fille écartait donc un obstacle qui lui avait valu jusqu' alors la malveillance de sa mère »²⁴⁷.

Mais revenons à la question concernant sa relation en miroir avec la Dame. La mère de Léonie était aussi une femme tyrannique : *« À neuf ans déjà, Léonie observa sa mère avec un amant, mais, par pitié pour son père, ne lui en parla pas »²⁴⁸*. Sidonie et sa Dame ne partageaient pas seulement leur préférence pour les femmes, mais aussi un modèle sur les rapports hommes-femmes qui mettait toujours l'homme à la place d'un pantin.

Pendant quatre ans les deux femmes sont restées collées l'une à l'autre. Sidonie avait continué à développer son amour chevalier, inconditionnel, mais surtout pas charnel.

« Léonie sait qu'elle ne devra jamais attirer Sido là-dedans, elle est si inexpérimentée et innocente. Jamais elle ne devra l'amener à participer à ce que la société viennoise appelle dédaigneusement les agissements du demi-monde – même si elle le regrette parfois. Elle ne touche pas à Sido, donc, se contentant de baisemains et de regards brûlants »²⁴⁹.

Un jour arriva où la fameuse Dame fût condamnée pour avoir tenté d'empoisonner son mari. La jeune Sidonie va soutenir sa dame jusqu'au bout, jusqu'à se faire complice de l'acte criminel, à sa demande, en faisant disparaître les preuves du délit avant que la police n'arrive chez Léonie:

²⁴⁷ Freud, S., *« Sur la psychogenèse d'un cas d'homosexualité féminine »* (1920), op.cit., p. 257.

²⁴⁸ Rieder, D. Voigt, *Sidonie Csillag* (2003) op.cit., p.87.

²⁴⁹ Ibid., p. 37.

« Elle y attrape un porte-documents en cuir, ouvre ledit tiroir du secrétaire, met de côté tous les éléments compromettants en quelques minutes, les glisse dans le porte-documents et vite elle descend l'escalier »²⁵⁰.

Après quelque mois d'accusations et d'expertises psychiatriques, l'affaire von Puttkamer se calme. La baronne sort de prison et veut retrouver sa jeune admiratrice. Le père, Antal Csillag, avait maintes fois demandé à cette femme de cesser de fréquenter sa fille, mais pour une femme sans limites comme Léonie cela n'avait aucun effet. À un moment donné, suite aux suggestions de son avocat, Léonie décide de partir vivre à Berlin. Le seul moyen que Sidonie trouve pour mettre fin aux angoisses provoquées par le départ de la bien-aimée est le suicide, pour la seconde fois :

« Lorsqu'en décembre 1922, la baronne partit pour Berlin, Sido était tellement désespérée qu'elle pensait à nouveau sérieusement à mettre fin à ses jours. Lors d'une soirée dansante, elle déroba à une amie une ampoule de poison [...] Dans une nuit de désespoir, elle avala l'ampoule ce qui provoqua plusieurs heures de malaise et maints vomissements, mais la mort souhaitée ne vint pas »²⁵¹.

Malheureusement, le texte ne nous dit rien des éléments du déclenchement de la crise, si ce n'est des suppositions de la part des auteurs. Comme nous l'avons signalé au début, toute la problématique de l'analyse de ce cas réside en ceci : le témoignage de la fille manque. En tout cas nous pouvons faire le lien entre le départ de cette femme à Berlin et la chute de Sidonie. Pendant son absence, même si sa vie sociale était devenue assez acceptable en raison d'un mariage arrangé par

²⁵⁰ Ibid., p.91.

²⁵¹ Ibid., p. 129.

le père, elle sombra dans la mélancolie. Dès qu'elle sut que la Dame rentrait à Vienne, elle se sentit à nouveau vivante :

« Tenir Léonie dans ses bras, pouvoir la regarder de nouveau, entendre sa voix rendaient Sido euphorique. Elle était heureuse, sentait de nouveau qu'elle avait un cœur dans le corps »²⁵².

Mais contre toute attente, disent les auteurs, par peur d'être déçue après la joie de la revoir, elle écrit, en se faisant passer pour son père, une lettre à la baronne : *« Demande de cesser tout contact avec ma fille. Antal Csillag »²⁵³*. Nous ne pouvons que signaler l'importance qu'avait pour elle le fait d'occuper la place symbolique du père, y compris en créant un faux. Cela constituait en quelque sorte une béquille imaginaire grâce à laquelle elle réussissait à tenir.

La rupture avec la dame lui avait donc permis d'avoir une vie sociale. C'est dans ce contexte là qu'elle tombera amoureuse d'un homme, Fritz. Il était le meilleur ami de son fiancé, Klaus, mais cela n'a pas posé de problème moral à notre protagoniste. Ce qui lui plaisait c'était que : *« Fritz aperçoit dans ses yeux très graves et sombres une mélancolie et une tristesse qui le font frissonner. »²⁵⁴*

Une fois de plus, l'objet regard détermine son choix d'amour. N'oublions pas qu'avec la baronne, l'enjeu était de la « dévorer des yeux »²⁵⁵, et qu'elle n'avait jamais eu affaire à la jouissance de la rencontre de deux corps. En ce qui concerne Fritz, c'est pareil. Il n'a pas été question de sexe, mais de complicité. Avec lui elle se sentait bien, gaie, et ce qui lui faisait plaisir c'était de le voir parce

²⁵² Ibid., p. 130.

²⁵³ Ibid., p. 131.

²⁵⁴ Ibid., p. 135.

²⁵⁵ Ibid., p. 30.

qu'il était très beau. Par contre, lors de son premier baiser avec son fiancé, elle a compris qu'elle n'aimait pas les hommes :

« Elle est prise de dégoût devant cette bestialité »²⁵⁶. En revanche, « seules les femmes étaient et restent capables de déclencher des sentiments forts chez elle, mais elle n'éprouve pas le désir d'être déshabillée ni couverte de baisers, ni de voir son corps caressé par elles »²⁵⁷.

Donc, très tôt dans son histoire, elle constate que le sexe n'est pas pour elle et renonce à toute rencontre avec le corps de l'autre – Jouissance de l'Autre et/ou Autre jouissance. Face à l'irruption de cette jouissance, le tissu symbolique apparaît déchiré et son corps semble ne plus lui appartenir. Comme Joyce, elle éprouve une sorte de détachement de son corps propre :

« Il n'a pas joui cette fois-là, il a eu une réaction de dégoût. C'est là quelque chose qui vaut psychologiquement. Ce dégoût concerne en somme son propre corps. C'est comme quelqu'un qui met entre parenthèses, qui chasse le mauvais souvenir. Avoir rapport à son propre corps comme étranger est certes une possibilité, qu'exprime le fait de l'usage du verbe avoir. Son corps, on l'a, on ne l'est à aucun degré. C'est ce qui fait croire à l'âme, à la suite de quoi il n'y a pas de raison de s'arrêter, et on pense aussi qu'on a une âme, ce qui est un comble. Mais la forme, chez Joyce, du laisser tomber du rapport au corps propre est tout à fait suspecte pour un analyste, car l'idée de soi comme corps a un poids. C'est précisément ce qu'on appelle l'ego »²⁵⁸

²⁵⁶Ibid., p. 150.

²⁵⁷ Ibidem.

²⁵⁸ Lacan, J., *Le Séminaire, livre XXIII, Le Sinthome (1975-1976)*, Paris, Seuil, 2005, p. 150.

Mais nous reviendrons sur cette question de la consistance du corps quand nous ferons notre analyse borroméenne du cas. Pour l'instant, limitons nous à exposer les faits marquants de son existence.

Donc, pour mettre un terme à ce projet de mariage que son père avait programmé pour elle, elle fait une troisième tentative de suicide. Mais il n'y avait pas que ça, car elle réalise à ce moment-là qu'elle n'a jamais été désirée par sa mère : « *La douleur de ne pas avoir été désirée en tant que fille remonte en elle.* »²⁵⁹ Ces deux circonstances la poussent à disparaître de la scène du monde, cette troisième tentative étant la plus sérieuse, à l'aide d'un revolver. En octobre 1924, les souvenirs de Léonie et Fritz font irruption lorsqu'elle préparait son mariage avec Klaus. Elle comprend qu'elle ne veut plus se marier avec lui. Pourtant, là aussi, elle trouvera une issue – radicale, comme toujours quand elle est dos au mur et qu'elle a peur de dire la vérité à son père. Elle se procure un revolver et pendant une rencontre entre amis à Katzelsdorf elle essaie de mettre fin à ses jours en se tirant une balle dans le cœur. « *Sidonie gît au pied de son lit, couverte de sang et inconsciente, une blessure par balle au niveau de la poitrine. Mais elle est en vie* »²⁶⁰.

Les conséquences immédiates de ce passage à l'acte sont la restitution de la bague et la rupture définitive avec ce garçon. La mort prématurée de son amour, Fritz, la plonge dans un état de mélancolie grave. Nous ignorons la portée et la durée de cet épisode puisque dans l'ouvrage, comme nous avons pu le noter avec les tentatives de suicide, il y a une banalisation de la souffrance. Pour les auteures

²⁵⁹ Rieder, D. Voigt, *Sidonie Csillag* (2003), op.cit., p. 155.

²⁶⁰ Ibid., 156.

du livre, le symptôme n'existe pas. Sur l'inexistence du concept de symptôme au sein des études du genre, Jean Allouch nous donne une indication :

« Or il apparaît que le champ des études gays et lesbiennes, au moins jusqu'à présent, ignore le symptôme (ce qui est quelque peu paradoxal), attribuant par exemple tel achoppement du coming-out, de la sortie du placard ou du rancart, à l'homophobie ambiante, avec ce résultat que le problème reste cantonné dans une perspective de type hippocratique laquelle, on le sait, liait les maladies à l'environnement (en l'occurrence aux conditions climatiques). L'impasse des études gays et lesbiennes sur le symptôme fut et reste heuristique. Elle s'est ainsi avérée fondée ; elle ne serait donc pas forcément une simple réaction face aux circonstances, à savoir à la bêtise psy à laquelle les gays et lesbiennes avaient, ont affaire (par exemple dans leur lutte contre le diagnostic d'homosexualité). Ainsi le symptôme a-t-il acquis le statut d'un véritable trait distinctif permettant de différencier deux champs, le champ freudien (avec sa définition spécifique, non médicale, du symptôme et que Lacan appelait même « champ du symptôme ») et le champ gay et lesbien »²⁶¹.

En ce sens, il y aura toujours un point aveugle, une impasse qui fera que le dialogue entre le champ lacanien et le champ queer sera toujours impossible.

Mais poursuivons avec notre Sidonie et ses états d'âme. Peu de temps après, elle tomba amoureuse d'un autre homme, « *Un vrai gentleman* », disait-elle. Il s'agissait de son professeur de d'équitation, Eduard von Weitenegg. Ce qui lui plaisait chez lui, c'était qu'il restait sur sa réserve, la traitant de manière très délicate et attentionnée :

²⁶¹ Allouch, J., *Le sexe du maître: L'érotisme d'après Lacan (2001)*, Paris, Exils, p. 31.

« Parfois il tient simplement et délicatement sa main – rien de plus. Sido nourrit l'espoir de trouver en lui quelqu'un de plus agréable que Klaus, dont le désir pressant l'avait complètement poussée dans la défensive »²⁶².

À nouveau, une relation qui se fonde sur l'axe imaginaire, puisque le vrai « gentleman », c'est elle qui l'avait été, vis-à-vis de la Dame. En imitant les manières de son père, elle avait toujours été très courtoise quand elle séduisait Léonie :

« Sidonie est la première à la porte. Elle a vu chez son père comment on laisse la préséance à une dame selon les règles de l'art. Elle pourrait essayer aussi. Elle libère la voie pour Léonie... comme un jeune chevalier servant ». Elle dit à la dame : « Je suis ici uniquement pour vous voir »²⁶³.

Eduard était divorcé, et il insistait sur le fait que depuis que sa femme l'avait quitté, aucune femme ne lui avait autant plu. L'objet regard entre en jeu une nouvelle fois. Sidonie, qui ne voulait plus rester en marge de la société, décida de perdre sa virginité avec cet homme, puisqu'elle considérait que ce n'était pas le pire choix. De son premier rapport sexuel, elle rapporte :

« Quand il se déshabille lui-même, elle ferme aussitôt les yeux. Ce qu'elle vient d'apercevoir l'espace d'un instant l'a effrayée : elle n'a jamais vu un homme nu en érection. Dorénavant, elle garde les yeux fermés, ce qui a pour avantage qu'il ne peut y lire qu'elle est complètement dépassée et apathique. Lorsqu'il la pénètre, une douleur violente et brève lui arrache un cri. Puis elle se demande à quoi servent tous ces gigotements et ces gémissements. Combien de temps cela va-t-il durer ? C'est bientôt fini, Ed

²⁶² Rieder, D., Voigt, *Sidonie Csillag* (2003), op.cit., p. 177.

²⁶³ Ibid., 22.

retombe à côté d'elle. Elle fixe le plafond d'un regard vide et déçu. Tout ceci n'a manifestement rien à voir avec l'amour »²⁶⁴.

Après cette expérience de corps qu'on pourrait qualifier de traumatique, Sidonie ne veut plus rien savoir du rapport sexuel : « *Sidonie ne veut plus jamais avoir à faire à ces choses dégoûtantes entre les hommes et les femmes.* »²⁶⁵

Au fur et à mesure elle réduit les rencontres avec lui et refuse toute relation charnelle en prétextant qu'elle ne veut pas tomber enceinte. Cela semble augmenter son intérêt et son désir pour elle, « *ce qui paradoxalement n'est pas sans la remplir d'une certaine satisfaction* »²⁶⁶. Pour une fois dans sa vie elle était capable de reproduire quelque chose du modèle maternel, ce qui la mettait dans une place de toute puissance vis-à-vis cet homme. En très peu de temps, la question du mariage se pose. Même si cet officier divorcé ne correspondait pas aux critères paternels, son père finit par accepter le souhait de sa fille, qui, bien que n'étant pas amoureuse, elle voulait quand même rentrer dans la norme sociale.

Le jour arriva : le 18 mai 1930 Sidonie donne sa main à Ed. Le mariage catholique eut lieu à Landstrasse, au cours d'une cérémonie familiale. Le prêtre était un évangéliste qui prêta le « serment de Kornenburg » lors de l'événement ; ledit discours reposait sur la foi en Dieu et sur la volonté propre et la parole du Führer. C'est une position subjective très particulière, que d'accepter en tant que juive une telle cérémonie.

²⁶⁴ Ibid., p. 178.

²⁶⁵ Ibid., p. 179.

²⁶⁶ Ibid., p.180.

Son père meurt un an après et pendant quatre ans elle ne sera pas heureuse dans sa vie de couple. Son mariage n'était qu'un moyen de trouver une acceptation sociale et satisfaire aux conventions de l'époque où une femme devait partager sa vie avec un homme. Ils ont fait chambre à part depuis le début de leur vie commune, à la demande de Sidonie. Une sorte de distance permanente et de froideur s'installent entre eux. En outre, les amis de Sidonie n'aimaient pas Ed car il ne travaillait pas et était simplement un ancien officier :

« Ed fait l'objet de commentaires méprisants de la part des hommes ; qu'il se donne des airs de dandy, élégant jusqu'à la caricature, fait sourire. Il est connu pour sa coquetterie »²⁶⁷.

Cette figure du dandy à qui elle a donné sa main mérite notre attention. En effet, le trait d'élégance qui caractérise le dandy est fondé sur l'accoutrement. C'est l'homme parfait, impassible, qui se satisfait de lui-même. Comme l'indique Jacques-Alain Miller dans son cours de 29 juin 1994, c'est la fatuité qui montre que le dandy n'a besoin de personne. Il n'a pas besoin de l'Autre pour être ce qu'il est. C'est lui qui surprend toujours l'Autre, il ne se laisse pas surprendre, surtout pas devant la féminité. Il incarne un grand courage moral face à la castration. Finalement, l'Autre sexe n'est pas son centre d'intérêt et cela arrange notre protagoniste puisqu'elle s'épargne ainsi tout rapport sexuel.

C'est dans ce contexte là qu'elle rencontre Wjeba, une amie de Vienne qu'elle avait connu à l'époque où elle courtisait Léonie. Une fois de plus, l'objet regard est au centre :

²⁶⁷ Ibid., p. 197.

« Sidonie ne connaît pas la femme qui suit Helene : immédiatement, son regard est attiré par elle. Elle est beaucoup plus jeune qu'Helene, mais quelque chose dans ses yeux lui ressemble. Serait-elle sa fille ? »²⁶⁸.

De nouveau, la relation n'est pas sexuelle, mais marquée plutôt par l'impossibilité. Les deux femmes étaient respectivement mariées, et Sidonie avait réussi à l'inviter chez elle par l'entremise de la mère, Helene. Une fois à la maison, au milieu du repas, elle parvient à embrasser Wjeba, qui lui répond :

« Comment peux-tu faire cela à ton mari ? » demande-t-elle d'une voix sèche comme si elle cherchait à effacer ce qui vient de se produire. Sido sourit et répond en haussant les épaules : « Il a la femme qu'il aime. Moi, non », Wjeba secoue la tête et soupire »²⁶⁹.

Nous pouvons remarquer la façon dont elle se place en miroir par rapport à son mari. Mais cette identification imaginaire qu'elle avait trouvé auprès de son mari Ed ne dura pas longtemps. Les changements politiques qui étaient en train de se produire dans la société autrichienne vers 1938 ne laissaient pas inaperçues les origines juives de Sidonie.

« Ed a apparemment pris la précaution d'envisager avec ses vieux camarades son avenir en Autriche. Ils sont prêts à le couvrir ; aussi longtemps qu'il ne se ferait pas remarquer, il ne lui arriverait rien. Un ami avocat l'a cependant averti qu'il ne saurait conserver son poste dans l'IIIème Empire en tant que mari d'une femme juive. Lorsqu'il propose à Sidonie de divorcer pour la forme, celle-ci s'y montre disposée. Ainsi ferait-elle d'une pierre deux coups. Lui déclarant qu'elle ne veut pas lui

²⁶⁸ Ibid., p. 188.

²⁶⁹ Ibid., p. 204.

mettre de bâtons dans les roues, elle est secrètement soulagée de se débarrasser de lui »²⁷⁰.

Tout d'un coup, en très peu de temps, elle va faire face seule à l'expérience du nazisme. Elle va revivre un laisser tomber du côté de sa famille et aussi du côté du son mari, ce qui la pousse à un déni complet de ce qui lui arrive:

« Sido, têtue et ignorante, reste seule à Vienne. Elle a décidé que la folie du quotidien et la chasse au peuple juif n'auraient aucune place dans sa vie. Pourquoi devrait-elle donc s'en soucier ? » Et plus loin « Sido n'a pas peur de tous ces arrêtés ridicules. Dans un mélange de mépris, de fierté et de totale naïveté politique, elle ignore ce qu'il est encore possible d'ignorer »²⁷¹.

Ce que les auteures appellent très gentiment « naïveté politique », pour nous analystes, et tout en prenant en compte la manière donc elle avait préparé son mariage avec un officier allemand, il s'agirait de forclusion, en suivant une approche plutôt classique de la clinique. Quelque chose qui n'a pas été symbolisé s'impose à elle dans le réel.

« Sidonie ne tient aucun compte de l'interdiction de 1940 selon laquelle les juifs ne peuvent pas quitter leur lieu d'habitation sans autorisation écrite de la police. Elle s'achète un billet de wagon-lit pour Hambourg afin d'y organiser sa traversée vers Cuba »²⁷².

²⁷⁰ Ibid., p. 217.

²⁷¹ Ibid., p. 243.

²⁷² Ibid., p. 244.

Puisqu'elle ne voulait pas quitter Vienne et qu'elle avait attendu le dernier moment finalement elle partira sans rien « *comme une hors la loi, sans bagage, sans toit, sans patrie ni racines qu'elle puisse encore appeler les siennes* »²⁷³.

Encore une fois nous voyons ici un passage à l'acte. A nouveau, elle se met à la place d'un objet qu'il faut éjecter hors de la scène du monde. Pendant sa traversée du Pacifique, dans le bateau qui la conduisait vers Cuba où elle allait s'exiler, elle fait la connaissance d'un homme, Carlos, un péruvien : « *Lors de ses promenades sur le pont, un bel homme aux cheveux très foncés et frisés qui lui jette des regards lourds de sens.* »²⁷⁴

Voilà la formule de son désir : Toujours l'objet regard en jeu et, à nouveau, une relation d'amour qui ne passe pas par le sexe. Même s'il avait voulu coucher avec elle, elle s'y serait opposée. Tout ce qu'il obtiendra d'elle sera un dessin qu'elle lui avait fait sur le pont. Une fois à La Havane elle a refait le même dessin de mémoire et ce sera le seul souvenir qu'elle gardera de Carlos le restant de sa vie : « *C'est ainsi, fixé dans l'espace et dans le temps, qu'elle repensera à lui périodiquement jusqu'à la fin de sa vie.* »²⁷⁵

Celui-là sera son dernier amour au masculin, et elle ne reviendra vers lui que peu de temps avant leur mort, dans un désir de retrouvailles amoureuses après plus de soixante ans sans avoir eu de ses nouvelles. D'un point de vue psychiatrique, nous pourrions qualifier une telle démarche d'érotomaniaque.

²⁷³ Ibid., p. 245.

²⁷⁴ Ibid., p. 258.

²⁷⁵ Ibidem.

À son arrivée à Cuba, elle a vécu pendant cinq ans avec ses deux frères, Robert et Ernst, grâce à l'héritage de son père. Ils ont acheté une villa à Miramar en 1941. Pour garder la maison ils ont acquis trois chiens, dont Petzi qui était le préféré de Sidonie. Pendant un certain temps elle va vivre dans le luxe, en reprenant ses cours de langues et de peinture. Dans ce milieu elle croquera différentes femmes avec lesquelles elle entretiendra des amitiés hautes en couleur. Parmi ces femmes, elle rencontre Gisela :

« Sidonie est trop prudente pour aller vers Gisela qui semble être l'une de ces exaltées conscientes de leur charme qui flirtent volontiers avec les deux sexes, jouant avec le feu mais sans s'y brûler. Elles se contentent donc de regards, de remarques pleines de sous-entendus et de contacts physiques apparemment fortuits. Sidonie transfère son intérêt sur la peinture, laissant son regard reposer durant des heures sur Gisela qui lui sert de modèle »²⁷⁶.

Une fois de plus nous constatons que l'objet regard concentre toute l'économie libidinale de cette femme. Il n'est pas question de mettre en jeu leurs corps, le fait qu'elles « se tiennent par les yeux »²⁷⁷ lui semble largement suffisant et lui permet d'alimenter son désir :

« Comme toujours, elle n'a rien à objecter à ce que ses maîtresses ne l'approchent pas de trop près, hormis dans ses rêveries et son imaginaire »²⁷⁸.

²⁷⁶ Ibid., p.281.

²⁷⁷ Chanson de Jacques Brel (Orly), en faisant un clin d'œil au titre du livre de Jean Allouch « Ombre de ton chien ».

²⁷⁸ Rieder, D. Voigt, *Sidonie Csillag* (2003), op.cit., p. 284.

Mais on voit que ses relations amoureuses ne durent pas longtemps. Il suffit d'une phrase détournée pour la déstabiliser profondément. Un soir elle invite Gisela à la maison Csillag. Son amie annonce qu'elle a le sentiment que cette maison lui appartient ; peut-être s'agit-il d'une formule de politesse pour dire qu'elle s'y sentait à l'aise ? Nous ne pouvons pas le savoir. Par contre ce que nous savons c'est que cette phrase a été très mal vécue par Sidonie, qui a violemment réagi en lui répondant : « *Je n'ai pas ce sentiment car seule une partie de la maison m'appartient* »²⁷⁹. Son amie-amoureuse Gisela est automatiquement discréditée à partir de ce jour-là et elle ne lui fera plus confiance.

À l'âge de 45 ans, à cause de ses dettes et poussée par son frère aîné, elle travaillera, pour la première fois de sa vie.

De janvier 1945 à juin 1947 elle va vivre dans une plantation avec son chien Petzi et s'occuper de l'éducation d'un petit garçon, Orestes. Il aurait normalement fallu qu'elle lui apprenne les bonnes manières, mais elle n'y arrive pas. Elle investit l'enfant comme un semblable :

*« Sidonie et le petit garçon sont livrés à eux-mêmes. Ils deviennent bientôt des amis et complices. Sido a une façon amicale de s'y prendre avec les enfants, elle respecte leur caractère et leur volonté »*²⁸⁰.

Elle était sous le charme de ce gamin d'autant plus qu'il était le seul à « bien traiter » son chien Petzi. Le reste du personnel, avec lequel elle ne s'entendait pas bien, maltraitait le chien. Et même avec le patron elle ne

²⁷⁹ Ibid., p.282.

²⁸⁰ Ibid., p.287.

s'entendait pas, il représentait tout ce qu'elle n'aimait pas chez les hommes. En outre elle était persuadée qu'il écoutait ses conversations et qu'il voulait contrôler tout ce qu'elle disait à l'enfant. Le seul moment de calme qu'elle trouvait au milieu d'autant d'hostilité, c'était le soir en compagnie du chien : *« Elle peut enfin être avec elle-même, laisser vagabonder sa pensée, donner libre cours à ses sentiments. »*²⁸¹

En effet, il y a quelque chose d'elle-même qu'elle a placé dans ce chien. S'il va bien, alors elle aussi va bien. Si on le maltraite, elle se fait maltraiter à son tour. Ils ne font plus qu'un. La preuve en est que, des années après, quand elle devra encore trouver un travail pour financer son retour en Europe après la guerre, elle partira aux Etats-Unis pour gagner sa vie. Ne pouvant pas emmener Petzi avec elle, elle se sentira coupable et pour remédier à sa peine, elle choisira le travail le plus épouvantable:

*« Il serait injuste envers Petzi qu'elle même ait la vie belle toute la journée auprès des enfants tandis que le pauvre chien devait se débrouiller sans elle. Avoir un travail désagréable serait non seulement plus juste envers Petzi, ce serait aussi plus facile pour elle car elle se sentirait moins coupable »*²⁸².

Avant son retour en Europe elle écrira à plusieurs reprises à son ex-mari, Ed, pour lui signaler qu'elle arrivera avec Petzi : *« Ed veut savoir où le chien dormira. Au pied du lit, comme il en a l'habitude, répond Sidonie. Une excellente*

²⁸¹ Ibid., p.291.

²⁸² Ibid., p. 295.

*occasion pour Ed de se plaindre que le chien est manifestement plus important que lui. »*²⁸³ Et il n'avait pas tort, c'est le moins qu'on puisse dire.

À son retour sur le vieux continent, une fois à Paris, elle a le sentiment d'être seule au monde, puisque personne n'est venu la chercher à la gare. Le seul signe d'amour qu'elle reçoit vient de la part de son chien : « *Seul Petzi avait gentiment remué la queue, semblant lui dire : Moi, je suis toujours là pour toi.* »²⁸⁴

Elle va vivre quelques temps avec son frère Heinrich et sa mère, qui étaient restés à Paris pendant la guerre. Le frère ne semble pas éprouver la moindre gaieté à son arrivée, et la mère, comme toujours, semble indifférente à la présence de sa fille : « *Les salutations sont superficielles, rappelant à Sidonie son douloureux sentiment d'être de trop.* »²⁸⁵

Elle se décide donc à retourner à Vienne pour vivre avec son ex-mari. Il était devenu un vieil homme dont les manières empruntées étaient plus que jamais dérisoires. Le chien n'aime pas Ed, et Sidonie trouve que l'appartement n'est pas adapté pour Petzi. Au bout de quelques heures chez lui, elle se rend compte qu'elle ne pourra pas vivre dans ce lieu, et elle accepte la proposition du mari d'une amie de jeunesse d'aller vivre avec eux. Sa femme était extrêmement malade et elle avait besoin de l'attention d'une compagne fidèle. En prenant soin de son amie elle trouve un travail ainsi qu'un toit. La maison avec jardin était parfaite pour Petzi, se disait-elle.

²⁸³ Ibid., p. 298.

²⁸⁴ Ibid., p. 301.

²⁸⁵ Ibid., p. 302.

C'est d'une manière identique qu'elle repense à Wjera, son amour d'avant son départ à Cuba :

« Depuis des années, penser à Wjera est la chose qui compte le plus pour elle, son image intérieure la fait trembler, elle sait qu'elle se sent beaucoup plus sûre de ce tremblement que de toute la réalité » ou encore, pour elle penser à Wjera, *« c'est comme une drogue qu'elle prendrait chaque jour afin d'y voir clair à nouveau »*²⁸⁶.

L'idée de l'amour la protège, cela a clairement une fonction pour cette femme. C'est donc ce qui lui permet de tenir dans l'horreur de la *« destruction de son vieux monde »*²⁸⁷. Pour calmer ses angoisses, elle organise une rencontre avec Wjera. Même si au début cela se passe plutôt bien, elle commence soudain à paniquer :

*« Elle sait que l'état amoureux, cet amour sauvage et anarchique du début, est aussi un état d'angoisse terrible. Elle se sent petite, inquiète, insuffisante. Ce qui la torture le plus, c'est cet insidieux petit étranglement qui tôt ou tard n'a jamais manqué de monter en elle, sa répulsion devant la sexualité »*²⁸⁸.

Que Sidonie Csillag ait eu un problème avec tout ce qui touche au corps semble plus qu'évident. L'accouchement de la fille de son amie Ellen est un autre exemple de l'insupportable que cela représentait pour elle. Comme Ellen, étant malade, ne pouvait pas l'accompagner à l'hôpital, Sidonie va à sa place. Encore, mais en lien avec la maternité cette fois-ci, la rencontre avec le réel du corps semble brutale pour elle :

²⁸⁶ Ibid., p. 315.

²⁸⁷ Ibidem.

²⁸⁸ Ibid., p. 327.

« Elle ne supporte absolument pas la salle d'accouchement, se plaignant continuellement de la pitié que la pauvre Ruth lui inspire avec ses douloureuses contractions ».

D'ailleurs, pour se protéger du désir charnel de sa compagne, Wjera, elle se servait du chien :

« Wjera s'offusque du fait que Sido consacre autant de temps à son chien. Parfois elle perd patience, exigeant de Sido qu'elle trouve quelqu'un pour s'occuper de l'animal, afin qu'elles puissent enfin être seules quelques heures »... « De plus en plus souvent, elle évite les occasions d'approcher son amante, se servant de n'importe quelle excuse pour s'éloigner, dès que la tendresse physique et la sexualité se profilent à l'horizon »²⁸⁹.

La jalousie de sa compagne vis-à-vis du chien ne fit qu'augmenter au fil du temps :

« De violentes disputes ont lieu autour de Petzi, objet de projection de leurs désirs intimes et de leur douleur. Wjera reproche à Sido de faire trop de cas du chien qui est traité plus comme un amant que comme un animal domestique »²⁹⁰.

Et puis un jour :

« Wjera la somme de choisir entre le chien ou elle. Sans même réfléchir, Sido quitte la pièce en compagnie de Petzi »²⁹¹.

²⁸⁹ Ibid., p.333.

²⁹⁰ Ibidem.

²⁹¹ Ibid., p.334.

Finalement, Wjeba coupera tout contact avec Sidonie en lui demandant de lui restituer toutes ses lettres d'amour et d'arrêter de lui envoyer des fleurs et des poèmes. Cette dernière demande paraît insupportable à Sidonie, qui trouve que :

« Au-delà de l'échec et de la douleur, il reste un amour profond, se détachant d'une réalité qui n'existe plus, pour entrer comme relique dans le musée des amours non vécues »²⁹².

Et la liste est longue : Léonie, Fritz, Carlos, Gisela, Wjera... est-ce que cet amour métonymique pourrait s'arrêter un jour ? Certainement pas.

Mais, après cette violente rupture avec Wjera, la catastrophe va se produire : Ellen, celle qui lui avait donné un toit à son arrivé en Europe, meurt. La période qui suit est la plus noire de sa vie : *« Elle se traîne avec peine à travers tous ces mois et toutes ces années, pensant à plusieurs reprises à suivre l'exemple d'Ellen. »²⁹³*

De nouveau, des idées noires lui traversent l'esprit, comme dans sa jeunesse. Elle envisage le suicide comme une solution, mais elle n'a plus le courage : *« L'état de la société lui inspire de la méfiance et de l'aversion. Plus rien ne lui plaît. »²⁹⁴*

C'est à partir de ce moment de sa vie que nous pouvons parler d'une déprise sociale, qui consiste en des débranchements successifs du sujet à l'Autre qui la conduisent peu à peu vers l'errance. Elle va devenir SDF, elle ne retrouvera

²⁹² Ibid., p. 336.

²⁹³ Ibid., p. 337.

²⁹⁴ Ibidem.

plus un toit où vivre à l'abri de son déchirement. Son moyen de survie est son chien :

« La seule chose qui lui importe dans ces années 1950, après toutes ces pertes, c'est son grand amour pour un animal, son chien, Petzi. Tous ses sentiments se sont concentrés sur lui. Elle peut l'aimer sans danger, elle se délecte de sa gaieté et de la confiance qu'il lui porte »²⁹⁵.

Mais ce qui devait arriver arriva : Petzi est vieux et très malade, il faut le soulager de sa souffrance et en suivant les conseils du vétérinaire il faut lui faire une piqûre :

« Quand, après que celui-ci ait enfoncé la seringue dans le pelage de Petzi, le corps du chien dans ses bras devient mou en perdant la vie, c'est comme si on découpait puis enlevait un morceau de l'intérieur de son propre corps »²⁹⁶.

Déchirement moral puis, physique. N'ayant plus de repères imaginaires pour la faire tenir en vie, elle décide de partir à Bangkok avec la fille d'Ellen, la seule amie qui l'avait hébergée après la guerre. Cette fois-ci, en lui offrant officiellement un travail rémunéré. Elle devra l'accompagner pendant 3 ans pour s'occuper de sa fille.

Une nouvelle identification imaginaire s'offre à elle : *« Sidonie, l'amie la plus intime de la maison et tante idéale »²⁹⁷*. Cette énonciation lui permettra, pendant quelques années, de supporter le hors-sens de son existence. Pendant son

²⁹⁵ Ibid., p. 339.

²⁹⁶ Ibid., p. 342.

²⁹⁷ Ibid., p. 346.

séjour à Bangkok, elle s'occupe des animaux, peignant et brossant les chiens en compagnie des singes. Notamment elle s'attache à un en particulier : Chico.

Quand la famille qui l'avait amenée décide de rentrer en Europe, son impossibilité de quitter le singe l'empêche de les suivre. Elle se débrouille pour trouver une autre famille qui l'emploie comme « *dame de compagnie* » ce qui lui permet de continuer à vivre à Bangkok.

Seul le mauvais état de santé de sa vieille mère sera capable de la décoller du singe et la conduira à Europe en 1964 :

« Ce n'étaient pas les liens humains qui rendaient les adieux si difficiles, c'était Chico qui l'aurait presque retenue [...] À nouveau, elle avait aimé un animal par-dessus tout, et à nouveau elle l'avait perdu »²⁹⁸

Cette fois, elle ira s'installer en Andalousie. Sa mère vivait à Algésiras avec son fils Heinrich et sa femme. La vieille dame était devenue insupportable :

« En dépit de son âge avancé et de ses absences intermittentes, elle tenait à faire sa promenade quotidienne en fin d'après-midi, et seule, car elle disait avoir rendez-vous avec un soupirant. Toujours aussi férue de flirts, elle n'hésitait pas à inventer des hommes quand ils faisaient défaut dans la réalité »²⁹⁹.

²⁹⁸ Ibid., p. 351, 352.

²⁹⁹ Ibid., p. 354.

En termes cliniques, nous pourrions donner à ces inventions le statut du délire. Et il faut aussi considérer la figure de persécution qu'a incarné sa fille pour cette femme :

« À maintes reprises, elle défendit à Sido de l'accompagner lors de ses promenades, car elle ne souhaitait pas la présence de sa fille – toujours considérée comme sa concurrente – à ses rencontres amoureuses. Cette folie rappelait à Sidonie sa blessure ancienne : on ne voulait pas d'elle »³⁰⁰.

Folie qui est devenue avec l'âge une sorte de démence ? Peut-être, mais pour Sidonie cette mère n'a jamais su l'aimer véritablement. Le jour de l'enterrement elle se sentit soulagée : *« La douleur d'avoir été la fille mal-aimée pouvait peut-être disparaître dans la tombe avec sa mère. »³⁰¹*

Après la mort de la mère, elle décide de partir aux Etats-Unis à la demande de son frère Ernst. Mais elle ne vivra pas avec lui, et elle fera à nouveau *« la dame de compagnie »*, un signifiant nouveau que nous pourrions considérer comme étant de l'ordre d'une invention qui semble apaiser quelque chose chez elle, comme si cela lui donnait un corps *« de compagnie »*, comme si elle même devenait son cher Petzi, le chien. La dame qu'elle devait soigner était une personne âgée, Madame Herbert. Les deux femmes s'entendent bien dans leur silence, l'une plus solitaire que l'autre. Cette situation durera encore trois ans, jusqu'à son retour à Algésiras où elle vivra seule dans un appartement avec la *« social security »* qu'elle recevait de l'Amérique.

³⁰⁰ Ibid., p. 355.

³⁰¹ Ibid., p. 356.

Dans les années 70 elle se retrouve à nouveau sans argent, et elle est obligée de retourner à Vienne pour travailler. C'est dans ce contexte-là qu'elle retrouve son dernier grand amour: Monique, une jeune femme mariée, mère d'un enfant.

« Son regard était continuellement fixé sur Monique, qui ne pouvait pas ne pas se rendre compte du sérieux absolu avec lequel cette étrange femme buvait toutes ses paroles et suivait les moindres de ses gestes »³⁰².

En 1971, la cousine de Monique, Jacqueline, propose à Sidonie de l'accompagner au Brésil pour deux ans, à nouveau en tant que « *dame de compagnie* », pour s'occuper de l'éducation de son fils. Elle accepte à une seule condition :

« À la fin de la mission, elle souhaitait rentrer en France avec ses amis diplomates, et vivre avec eux comme dame de compagnie, en tant qu'amie de la famille et cohabitante dans un château situé si agréablement près de Monique »³⁰³.

C'est ainsi que cette femme de soixante-et-onze ans partira vivre au Brésil en laissant derrière elle sa vie, sa famille et ses amis. Le peu d'affaires qu'elle possédait fut distribué. Elle partira sans rien.

Pendant son séjour au Brésil, elle n'arrêtera pas d'écrire à son amour, Monique :

³⁰² Ibid., p. 367.

³⁰³ Ibid., p. 369.

« On dit toujours qu'on a l'âge de ses artères, mais ce n'est pas vrai. Quand les sentiments que l'on éprouve ne conviennent pas à l'âge que l'on a, voilà ce qui s'appelle de la malchance ! Pour la première fois de ma vie je regrette de ne pas être plus jeune. Excusez-moi de vous dire cela, mais si j'avais vingt ans de moins, je ferais tout pour vous conquérir ! Comme ce n'est pas le cas, je me suis jurée dès le début de ne rien entreprendre en ce sens. Je me contenterai de vous voir, d'entendre votre voix ; mais vous aussi devez me manifester de la sympathie, ressentir ma présence comme un agrément ! »³⁰⁴.

Mais Monique ne répondra jamais à ses lettres. En dépit de la réalité, elle continue d'écrire à son amour imaginaire :

« Je sais qu'il y a une grande différence entre l'effet que Catherine produit sur moi, et celui que vous me faites. Voir Catherine me procure toujours le plus grand plaisir, mais cela ne m'excite pas, je n'ai jamais de problèmes pour m'endormir après l'avoir vue. Quand j'ai été avec vous, en revanche, je suis excitée et je ne peux pas dormir »³⁰⁵.

Pourquoi considérons-nous cet amour comme imaginaire ? D'une part, parce que son interlocutrice ne répondra jamais, et d'autre part, parce qu'il se tisse comme un délire :

« En dépit de la réalité, ou tentant peut-être d'en créer une autre qu'elle aurait en propre, elle continue à écrire à la femme lointaine avec la régularité d'un métronome »³⁰⁶.

³⁰⁴ Lettre envoyée le 19 août 1972, Ibid., p. 370.

³⁰⁵ Ibid., p. 372.

³⁰⁶ Ibidem.

A qui s'adresse donc cette correspondance si régulière ? Pendant deux ans, elle écrira sans arrêt à une femme qu'elle fait exister, un grand Autre, lequel lui permet d'avoir une consistance. Dans son monde chaotique où rien ne va, puisqu'elle n'arrive pas à s'occuper de l'enfant dont elle a la charge, parce qu'elle est fatiguée du fait de son âge et du climat brésilien, parce qu'elle déteste passer ses soirées avec des gens... sa seule solution est de convoquer Monique dans son esprit. Pour elle, son amour envers Monique est l'exemple même de la *saudade* :

« Ce sentiment difficilement définissable de nostalgie et de désir qui l'a toujours accompagnée, sans lequel il lui est unimaginable de vivre mais pour lequel elle n'avait pas trouvé de mot jusqu'ici »³⁰⁷.

Parmi le peu d'écrits que nous avons de cette femme, nous introduisons dans notre recherche la correspondance qu'elle adressait à Monique :

- « Si un jeune homme tombait amoureux de Catherine, je le comprendrais. Elle a en effet cinquante-trois ans, une femme attractive qui n'a pas encore l'air vieille. Je veux vous montrer à quel point je suis objective. Je n'ai pas encore quatre-vingts ans, mais j'ai déjà atteint l'âge où il n'est plus question de susciter l'amour. A ce propos, j'ai lu quelque chose qui m'a impressionnée – L'âge est le pire mal de ce monde. Il prive l'être humain de tous les plaisirs, qui renonce alors à tous ses désirs, pour s'adonner tout entier à la souffrance. Je ne crois pas que l'on puisse généraliser cela, mais pour celui qui l'a écrit, c'était sûrement vrai, et pour moi aussi. J'ai pour vous des sentiments qui sont inconvenants à mon âge, mais je ne les nie pas. Je serais heureuse si je pouvais m'assurer

³⁰⁷ Ibid., p. 371.

vosre amitié, un bien indépendant de l'âge. Je vous embrasse en pensée. Je suis déjà très impatiente de vous revoir et de réentendre votre voix »³⁰⁸.

- « Quand je suis partie, vous ne m'avez pas priée de vous écrire, vous ne m'avez jamais écrit le moindre mot durant ma longue absence. Je suis sûre que Catherine aurait répondu à chacune de mes lettres. Parfois je me demande si je n'aime pas Catherine plus que vous. Mais malheureusement il ne fait aucun doute que je suis bien plus amoureuse de vous !!! À bientôt. Je me sens un peu comme une accusée attendant son jugement. Et le juge, c'est vous !!! »³⁰⁹

- « J'aimerais être à la place de Fifi : être assise à vos côtés, mettre ma tête sur vos genoux. Si j'étais Fifi, vous me caresseriez de votre main gracieuse... Mais malheureusement, je ne suis pas Fifi !!!! »³¹⁰.

Aimer comme un chien était vital pour elle, comme nous l'indique Jean Allouch dans son ouvrage *Ombre de ton chien* :

« L'amour Petzi indique de quoi il s'agit, dit la teneur de la leçon d'amour : aimer quelqu'une (quelqu'un ?) est se faire son chien : être toujours là, fidèle dans son attente, danser de joie à sa venue, présent au moindre de ses appels, le suivre docilement, s'asseoir à ses pieds, frétiller de bonheur sous ses non érotiques caresses, lui manifester un dévouement sans faille, lui signifier qu'il n'est pas seul au monde »³¹¹.

Finalement, sans nouvelle de son aimée, elle ne restera pas au Brésil. Elle décide donc de rentrer en France. Les retrouvailles avec Monique se caractérisent par la bienveillance de cette jeune femme, qui a dû comprendre à quel point elle

³⁰⁸ Ibid., p. 372-373.

³⁰⁹ Ibidem.

³¹⁰ Ibidem.

³¹¹ Allouch, J., *Ombre de ton chien* (2004), op.cit., p. 73.

n'était pour rien dans cette histoire mais que cet amour n'était pas banal pour la vieille dame. Pendant un certain temps, Sidonie enverra des fleurs et des petites cartes à Monique, des cadeaux, et même une bague en or, sans jamais recevoir un remerciement. Tout comme elle faisait avec sa mère étant jeune :

« Sido lui apporte souvent des cadeaux, la gâte avec des fleurs ou lui fait la surprise de lui offrir ces langues-de-chat en chocolat fin qu'elle aime tant : rien n'y fait. Sa mère reste distante et froide »³¹².

Elle finira par comprendre que ce n'était pas une bonne idée d'aller à son âge vivre en hiver seule dans un château sans chauffage. De cette manière, c'est-à-dire, déçue et à contrecœur, elle rentrera à Vienne, où elle devra recommencer à zéro et se trouver à nouveau un toit. Dans l'état actuel, nous devons sérieusement prendre en compte son statut de SDF, de femme sans domicile fixe qui ne possède aucune propriété.

Une vieille amie lui propose de vivre avec elle. Elle accepte et adopte le style de vie de cette femme de cinquante-cinq ans. Elle va régulièrement jouer au bridge avec elle, et l'accompagne aussi à l'Eglise :

« Pleine d'amertume après la mort de Chico, elle avait renoncé à Dieu. Mais les manières très calmes de son amie, son souci permanent du salut de l'âme de Sido, ainsi que les questions insistantes sur le sens de la vie – « Mais que deviendras-tu après ta mort ? » étant la plus fréquente d'entre elles – finissent par convaincre Sido qu'il serait peut-être utile de s'assurer la clémence de ce Dieu si longtemps négligé, en vue d'une place

³¹² Rieder, D., Voigt, Sidonie Csillag (2003), op.cit., p. 62.

dans l'au-delà. Ainsi retrouve-t-elle régulièrement le chemin de l'Eglise »³¹³.

Elle vivra dans ce logement jusqu'à la mort de cette amie, et elle devra à nouveau être soutenue par l'Autre, cette fois-ci, sous la forme du secours catholique et la charité : Caritas lui trouve un lieu de fin de vie, une institution adaptée à ses besoins de personne âgée. Même si elle ne le vit pas ainsi : *« Son esprit est beaucoup trop vif et apparemment pas en harmonie avec son corps qui s'épuise. »³¹⁴*

Au foyer, elle reçoit la visite de ses amies, les auteures du livre. Ce sont elles qui ont recueilli ses témoignages sur l'amour et la sexualité. C'est avec dégoût qu'elle évoquait toujours ce sujet. Après sa troisième tentative de suicide, le médecin qui l'avait soignée lui avait dit : *« Vous êtes une asexuée typique »*. Elle souscrit à ce jugement, puisqu'elle n'avait jamais éprouvé la jouissance *« comme tout le monde »* :

« Comme elle trouvait horrible l'endroit sombre et la chose menaçante entre les jambes des hommes ! Combien angoissante, bien qu'un peu mieux quand même, la plage humide chez les femmes ! Combien repoussante une langue dans sa bouche ! »³¹⁵.

Pour elle, le fait qu'elle soit devenue asexuée c'était :

« À cause de ma mère, constate-t-elle. Toutes les femmes étaient des ennemies pour elle. Quand elle a remarqué que quelque chose n'était pas

³¹³ Ibid., p. 375.

³¹⁴ Ibid., p. 382.

³¹⁵ Ibid., p. 387.

normal chez moi, alors seulement elle est devenue plus gentille. Très gentille, elle ne le fut qu'à la fin, quand elle prenait des comprimés, là, elle m'a même dit que j'avais de beaux yeux »³¹⁶.

Le regard sera toujours un axe existentiel pour elle.

Comme nous l'avons annoncé plus haut, à la fin de sa vie elle voudra renouer le lien avec Carlos, le péruvien dont elle avait peint le portrait avant son arrivée à Cuba. Son envie de faire ce dernier voyage était si fort qu'à l'âge de 98 ans, elle réserve un vol pour Lima.

Finalement, le fils de Carlos lui répondra que l'état de santé de son père ne lui permettait pas de recevoir des visites. Elle le prendra très mal, en se disant qu'il n'en valait pas la peine.

Peu de temps après, elle mourra en disant que son seul véritable amour avait été celui de Wjera, en répétant la phrase : « *Il ne se passe pas un jour sans que je pense à elle.* »³¹⁷

³¹⁶ Ibidem.

³¹⁷ Ibid., p. 391.

Chap. XVI – Jean Allouch : une lecture différente

Allouch va être le premier analyste post-lacanien à ne pas penser le cas de la jeune homosexuelle en termes de structures cliniques. Au lieu de la nommer la jeune homosexuelle, comme on a l'habitude de le faire, il l'appelle la « belle homosexuelle »³¹⁸, ce qui dénote déjà une position aimable vis-à-vis cette patiente, le seul cas sans-nom de Freud. Bien au contraire, il est le seul analyste français à faire l'effort de dialoguer avec le féminisme, notamment avec le mouvement queer aux Etats-Unis. Dans une riche collection de traductions qui vise à ce que s'ouvre un débat critique entre le champ gay et lesbien et le champ freudien, il a fait un énorme travail, y compris par rapport au livre paru sur la jeune homosexuelle intitulé : « *Sidonie Csillag : Homosexuelle chez Freud, lesbienne dans le siècle* » publié en 2003 aux éditoriales EPEL.

Son point de départ est inédit : Sidonie n'était pas malade, elle n'était qu'un maître. Il propose de revisiter le cas avec les quatre « discours » de Lacan, c'est-à-dire les différentes modalités du lien social, établissant une distinction claire entre le discours du Maître et le discours analytique.

« *Sidonie Csillag fut un maître : un maître dans son rapport au travail, un maître de son éternelle jeunesse, de ses rêves, de ses mots, de son nom, de son père (plus largement, dans et de sa famille), de l'histoire, de Freud, de sa sexualité, de ses chiens, de ses amours* »³¹⁹

³¹⁸ Allouch, J., *Ombre de ton chien : Discours analytique, discours lesbien* (2004), Paris, EPEL, p. 48.

³¹⁹ Ibid., p.59.

Il développe ensuite les points qui l'ont conduit à penser cela :

- Travail : Un maître ne travaille pas, comme Sidonie. Allouch se réfère à un épisode à Cuba, où les deux frères de Sidonie lui ont suggéré de travailler. Elle s'est sentie « outrée »³²⁰, obligée de le faire.
- Jeunesse : Elle n'avait pas d'âge, se considérait sans limitations ni faiblesses, tout comme sa mère à la fin de sa vie. Elle était dans le déni du réel du temps qui passe. Ou encore, à la fin de sa vie quand elle confesse : *« J'ai toujours été amoureuse de la beauté. Une belle femme est toujours une jouissance pour moi – il en sera ainsi jusqu'à la fin de ma vie »*³²¹. Allouch considère qu'il s'agit d'un réel pour elle.
- Rêves : Elle trompe Freud avec le récit des rêves inventés. D'abord, ceux qu'on connaît sur la « vie rêvée » de Freud et de son père à elle, à savoir, sa vie de femme mariée avec des enfants. Mais ensuite, et poussée par la demande de Freud de raconter ses rêves, *elle lui sert*³²² ses rencontres avec Léonie sous forme de rêves. Freud ne rapporte pas ces rêves homosexuels (réels ou imaginaires) dans son texte de 1920.
- Mots : Maîtresse de sa langue, puisqu'elle choisit la langue qu'elle veut parler, aussi bien l'espagnol, l'anglais, le portugais... et par exemple, elle considère le tchèque comme une langue de domestiques.

³²⁰ Rieder, D. Voigt, Sidonie Csillag, *Homosexuelle chez Freud. Lesbienne dans le siècle* (2003), Paris, EPEL, p. 279.

³²¹ Ibid., p. 387.

³²² Remarque d'Allouch que nous pouvons retrouver dans le livre de Sidonie Csillag, p. 70.

- Nom : Selon Allouch « *Sidonie Csillag aura, à l'endroit de son nom, poussé si loin la maîtrise qu'il ne lui fut pas nécessaire d'avoir le moindre souci de ce qu'il allait bien pouvoir être. Ses deux amies, de toute façon, prendraient une décision pertinente. On ne saurait concevoir manière d'être plus sûre de son fait. Kierkegaard, Pessoa fabriquent eux-mêmes leurs pseudonymes ; elle peut, elle, s'offrir le luxe de laisser ça à deux amies* »³²³ . De même par rapport à son père elle gardera la place du maître, selon l'auteur. Le père finit par accepter sa condition. Quand elle vient lui annoncer qu'elle veut épouser un homme divorcé et désargenté (ce qui n'apporte rien à l'entreprise familiale) il ne dit pas un mot « *Il ne lui reste donc pas d'autre solution que de soutenir Sido dans toutes ses entreprises, même si elles ne lui conviennent pas. Il ne pourrait plus la changer, il ne peut plus que l'aimer* »³²⁴.

- Histoire : Elle ne veut pas quitter Vienne. Elle pense que l'invasion barbare de l'Autriche ne la concerne pas, qu'elle ne risque rien puisque « *jamais quiconque ne saurait la considérer comme juive dès lors qu'elle-même ne l'admettait pas, si on négligeait qu'elle se voulait par-dessus tout maîtresse de son destin, notamment du choix de son lieu de vie, auquel aucun Hitler jamais ne saurait porter atteinte* »³²⁵. Ce qu'elle témoignait à l'époque était en quelque sorte un « *on ne la lui fera pas* »³²⁶, et pour l'auteur c'est une caractéristique du maître.

³²³ Allouch, J., *Ombre de ton chien* (2004), op.cit., p. 63.

³²⁴ Rieder, D. Voigt, Sidonie Csillag (2003), op.cit., p. 180.

³²⁵ Allouch, J., *Ombre de ton chien* (2004), op.cit., p. 64.

³²⁶ Rieder, D. Voigt, Sidonie Csillag (2003) op.cit., p.168. Il ne faut pas confondre le concept de discours du maître avec l'idée du discours de l'émancipation de la femme : « Elle est une femme libre, qui ne se laisse rien dicter par personne et qui décide elle-même de ce qu'elle fait et quand » p. 243. Dans le texte, Allouch fait équivaloir cette affirmation avec le discours du maître, mais il

- Freud : Pour Allouch, « *Un maître ne s'analyse pas. Un maître ne saurait se prêter aux parfois dérangeants imprévus de la libre association, où le ce que je veux dire n'est plus ce qui règle la parole* »...et il ajoute « *un maître ne saurait admettre qu'un objet petit a puisse occuper cette place d'agent* ». ³²⁷ Puisque Freud avait accepté de la prendre en analyse sur la demande du père, elle le traitait comme un « crétin » ³²⁸. Elle ne donne que des miettes de ce qu'elle avait à dire concernant sa Dame et elle choisit le silence comme réponse. Du coup, Freud était obligé de poser des questions, ce qui le mettait à la place de celui qui demande.

- Sexualité : « *Pas de ça !* » ³²⁹ simplifie Allouch, comme s'il s'agissait d'un refus conscient de la sexualité, puisque « *elle peut aller jusqu'à caresser ; mais être caressée, ça non !* ». Selon lui, nous trouvons ici la bonne raison pour laquelle Sidonie aurait demandé une analyse, il qualifie de symptomatique ce rapport à la jouissance (de toutes les façons, le rapport à la jouissance est toujours symptomatique et surtout, jamais adapté à la norme, donc nous ne considérons pas cet élément comme quelque chose d'exclusivement lié au cas en question). Nous aborderons la question de la sexualité de cette femme non en termes de maîtrise, mais plutôt comme l'impossibilité de donner une consistance au corps.

s'agit de tout son contraire. Si nous faisons la même réflexion par rapport à un homme... on dirait que c'est un argument assez solide pour faire de lui un maître ou bien plutôt qu'il s'agirait d'un homme libre?

³²⁷ Allouch, J., *Ombre de ton chien* (2004), op.cit., p. 65.

³²⁸ Ibid., p. 66.

³²⁹ Ibidem.

- Animaux domestiques : Le point le plus intéressant et qui donne titre à son ouvrage est celui-là. Pour l'auteur du livre, c'est avec les animaux que Sidonie incarnait le maître dans toute sa splendeur. Il nous signale que la mort d'un de ses chiens l'a mise dans un état de deuil très grave et qu'elle renoncera à l'un de ses grands amours, celui de Wjera, pour choisir le chien Petzi à la place de sa compagne, qui considérait que Sidonie traitait son chien « *plus comme un amant que comme un animal domestique* ». Petzi fut le compagnon de Sidonie de 1940 jusqu'à 1955. L'auteur postule aussi que la présence du chien est comme une défense contre la sexualité, « *un empêchement réel dès lors que cette relation (avec Wjera) quand elle devenait charnelle, ne manquait pas de susciter chez elle, un difficilement surmontable puis insurmontable dégoût* »³³⁰.

Pour conclure, Allouch fait une remarque sur l'amour: « *Sidonie Csillag en effet était un maître, mais d'un genre particulier, un maître bien décidé à offrir quelque chose qui mérite pleinement d'être appelé un enseignement. Elle délivre ce que j'appellerai, usant d'un titre d'Ingmar Bergman : une leçon d'amour* »³³¹

La leçon d'amour de Sidonie

Selon l'auteur, il y a une leçon puisqu'il trouve un modèle qui se répète, une même configuration en sa manière de faire lien à l'autre femme. Il isole trois personnages de son histoire pour nous développer sa logique :

³³⁰ Ibid., p. 68.

³³¹ Ibidem.

1. Léonie von Puttkamer :

La prostituée nobiliaire, celle que nous, analystes, nous connaissons depuis presque un siècle par le récit de Freud. Pour Allouch, le trait est le suivant : *« tomber amoureuse d'une des deux femmes d'un couple de femmes, est-il fortuit, vaut-il comme un hapax auquel n'accorder aucune portée ? La suite nous dira que non »*³³². Il ne parle pas des conditions d'amour, mais de trait (ce qui fait penser plutôt à quelque chose de très figée et pour autant, de pas névrotique).

2. Wjera Fechheimer

Elle tombe amoureuse lorsqu'elle la voit paraître avec une autre femme, sa mère, au cours d'une réception. Sa beauté la frappe. Le jour où elle l'enlace, Wjera lui demande : *« Comment peux-tu faire cela à ton mari ? »* Ce qui provoque cette *imparable réponse : Il a la femme qu'il aime. Moi non »*³³³.

3. Inès Rieder et Diana Voigt

Les deux amies qui l'ont aidée à écrire ses mémoires. À nouveau trois femmes sont en scène, mais cette fois-ci c'est un lien apaisé, dit l'auteur, puisqu'il n'est plus question de reprendre la place à une femme, mais de transmettre au monde sa leçon d'amour à partir d'un livre.

L'auteur n'inclut pas Monique parmi les femmes de sa vie, celle que Sidonie considère être son grand amour. La raison est que *« cet amour fut si éthéré, si idéalisé, se passant comme si aisément de toute manifestation en provenance de l'aimée, qu'il n'est peut-être guère pertinent de prendre pour argent comptant*

³³² Ibid., p. 69.

³³³ Rieder, D. Voigt, *Sidonie Csillag* (2003), op.cit., p. 204.

la déclaration d'amour qu'elle lui écrit »³³⁴. Peut-être l'auteur ne veut pas la compter tout simplement parce qu'elle est la seule à ne pas rentrer dans sa logique du discours du maître, mais je considère qu'il faut prendre au sérieux les déclarations de Sidonie elle-même et y croire quand elle nous explique que c'était son grand amour. Un amour fol³³⁵, certes, mais le seul aussi dans lequel elle se met à la place du chien. Elle ne l'avait rencontré que deux fois à Paris quand elle avait soixante-dix ans : la première lors d'un dîner où elle a vu Monique rentrer en scène (elles ne se sont même pas présentées) et la deuxième, le surlendemain, suite à sa demande insistante auprès de sa cousine, Jacqueline, qui a arrangé un déjeuner de midi dans un restaurant :

« Sidonie portait le plus élégant de ses costumes, ainsi que tous les bijoux qu'elle avait réussi à conserver durant les années de vaches maigres. Son regard était continuellement fixé sur Monique, qui ne pouvait pas ne pas se rendre compte du sérieux absolu avec lequel cette étrange femme buvait toutes ses paroles et suivait les moindres de ses gestes »³³⁶.

Donc, ses deux rencontres éphémères allaient suffire pour la considérer comme son troisième grand amour jusqu'à sa mort, « *en dépit de toute réalité* »³³⁷.

Comme nous expliquent ses deux amies, en dépit de la réalité, ou tentant peut-être d'en créer une autre qui serait la sienne. Sidonie continue à écrire à la femme lointaine très régulièrement :

³³⁴ Allouch, J., *Ombre de ton chien* (2004), op.cit., p. 70.

³³⁵ Pour continuer à faire référence aux chansons d'amour de Jacques Brel.

³³⁶ Rieder, D. Voigt, *Sidonie Csillag* (2003), op.cit., p. 367.

³³⁷ Ibid., p. 368.

« J'aimerais être à la place de Fifi : être assise à vos côtés, mettre ma tête sur vos genoux. Si j'étais Fifi, vous caresseriez de votre main gracieuse... Mais malheureusement, je ne suis pas Fifi !!! »³³⁸.

Ah, si j'étais Fifi ! Pour elle, « aimer comme une chienne » c'était sa leçon d'amour à la fin de sa vie : « *Vois comment l'on aime une femme. Vois comment aime une femme : comme un chien.* »³³⁹

Elle avait toujours eu un lien très fort avec les animaux, et notamment les chiens. Dans son ouvrage, Allouch nous interpelle par rapport au fait qu'elle avait quitté Wjera, son deuxième grand amour, à cause d'un chien, Petzi. Même si cette femme était :

« La seule relation qu'elle n'a apparemment jamais pu dénouer est celle avec Wjera. Cette femme, qui a peut-être été son seul véritable amour, est sans cesse présente dans ses pensées. Très souvent Sido répète la phrase : Il ne se passe pas un jour sans que je ne pense à elle »³⁴⁰.

L'auteur pense que sa leçon d'amour pouvait se résumer ainsi : « *aimer quelqu'un est se faire son chien* »³⁴¹, ce qui, à mon sens, est une conclusion peu rigoureuse. Il fonde son hypothèse sur le fait que la baronne, son premier grand amour, se promenait « *fréquemment en compagnie d'un grand chien-loup* »³⁴². C'est comme si, déjà à l'époque, elle avait compris qu'aimer c'est :

³³⁸ Ibid., p. 372.

³³⁹ Allouch, J., *Ombre de ton chien (2004)*, op.cit., p. 74.

³⁴⁰ Rieder, D. Voigt, *Sidonie Csillag (2003)*, op.cit., p. 391.

³⁴¹ Allouch, J., *Ombre de ton chien (2004)*, op.cit., p. 73.

³⁴² Ibidem.

« Être toujours là, fidèle dans son attente, danser de joie à sa venue, présent au moindre de ses appels, le suivre docilement, s'asseoir à ses pieds, frétiller de bonheur sous ses non érotiques caresses, lui manifester un dévouement sans faille, lui signifier qu'il n'est pas seul au monde »³⁴³.

Mais ce qui est à noter, peut-être le point le plus intéressant de ce postulat, est qu'aimer, *« être aimée comme un chien exclut tout contact proprement érotique [pas d'autre, pas de plus merveilleuse érotique que celle de la main du maître] »³⁴⁴.*

En effet, comme nous l'avons indiqué plus haut, la grande difficulté de cette femme était de donner son corps pour jouir de l'Autre. Un manque de consistance imaginaire ? Peut-être, mais le fait est que dès qu'elle éprouvait une jouissance sexuelle dans son corps, cela lui provoquait une étrange sensation : *« À quoi servent tous ces gigotements et ces gémissements ? Combien de temps cela va-t-il durer ? »³⁴⁵*

Lors de son premier rapport sexuel, elle décida de ne plus jamais avoir à faire à *« ces choses dégoûtantes »³⁴⁶.*

Elle n'expérimente le désir et la passion que lorsque le corps n'est pas en jeu. Par exemple, le fait de suivre du regard une beauté inconnue dans la rue, tenir et baiser la main de Léonie, etc.... sont des choses qui opèrent avec elle. Selon les auteures du livre, l'accomplissement et la réalité ont toujours été des raisons de déception, voire d'effondrement selon notre lecture, chez Sidonie.

³⁴³ Ibidem.

³⁴⁴ Ibid., p. 83

³⁴⁵ Rieder, D. Voigt, *Sidonie Csillag (2003)*, op.cit., p. 178.

³⁴⁶ Ibid., p. 179.

Afin d'éclaircir le problème de la clinique structurelle et pouvoir aller au-delà de l'Œdipe en élaborant une théorie borroméenne, nous allons nous appuyer sur le point de vue et l'analyse approfondie que fait Jacques-Alain Miller de la dernière partie de l'enseignement de Lacan, qu'il nomme « *Le tout dernier Lacan* ». C'est ce que nous allons tenter d'expliquer dans la partie suivante. Grâce à cette avancée, nous pourrons développer en fin notre propre lecture du cas.

5^E PARTIE : LE TOUT DERNIER LACAN

Chap. XVII – Clinique universelle du délire

Jacques-Alain Miller se démarque de la clinique différentielle des psychoses en prenant un autre point de départ : Tous les discours ne sont que défenses contre le réel.

Classiquement, on a considéré le schizophrène comme étant le sujet qui n'est pas pris dans le discours, ni dans le lien social. Comme le dit Miller, il est le seul sujet à « *ne pas se défendre du réel au moyen du symbolique* »³⁴⁷. Cette inexistence de l'Autre implique que ce n'est pas l'humour qui opère dans la psychose, mais plutôt l'ironie. Dans l'ironie, l'Autre n'existe pas, et ce que le sujet essaye de nous montrer est que le lien social est une escroquerie et que tout discours est du semblant. Miller propose que nous pensions notre clinique comme ironique, dans le sens où nous devons considérer aussi l'inexistence de l'Autre comme une défense contre le réel.

L'idée de base serait que tout le monde est fou, c'est-à-dire délirant. A partir du moment où l'être humain parle, nous disons qu'il est parlêtre, et donc qu'il délire. Le langage a un effet de néantisation, puisque le mot est le meurtre de la chose. Comme le dit Miller, « *La pulsion de mort, ainsi désignée par Freud, est inhérente au parlêtre* »³⁴⁸.

³⁴⁷ Miller, J-A., « Clinique ironique : Conférence d'ouverture de la V Rencontre Internationale du Champ Freudien, Buenos Aires » (1988), *La Cause Freudienne*, 1993, n°23, p. 7.

³⁴⁸ Ibid., p. 9.

A quoi sert-il de faire une analyse si le mot est l'équivalent de la mort ? Dans l'expérience de l'analyse le moteur du dispositif est le transfert. Le transfert fait exister l'Autre par le biais de l'amour. Cela donne une consistance à l'objet *a* que l'analyste lui-même représente. Du coup, l'analyse met en évidence l'objet qui cause le désir. Disons que le névrosé fait exister l'Autre, mais au prix de s'effacer devant l'objet, pour reprendre les termes de Miller.

Sur ce point, Lacan signalait déjà en 1962 que tous les sujets sont normaux, mais ce qui semble important de discerner, c'est la manière dont ils sont affectés par le désir:

*« Ce qui est assuré, c'est que tu deviens ce que tu méconnaissais. La façon dont le sujet méconnaissait les termes, les éléments et les fonctions entre lesquelles se joue le sort du désir, pour autant précisément que quelque part lui en apparaît sous une forme dévoilée un de ses termes, c'est cela par quoi chacun de ceux que nous avons nommé névrosé, pervers, et psychotique, est normal. Le psychotique est normal dans sa psychose, et par ailleurs parce que le psychotique dans le désir a affaire au **corps** ; le pervers est normal dans sa perversion parce qu'il a affaire dans sa variété au **phallus** et le névrosé, parce qu'il a affaire à l'**Autre**, le grand Autre comme tel. C'est en cela qu'ils sont normaux, parce que ce sont les trois termes normaux de la constitution du désir »³⁴⁹.*

En revanche, ce qui semble être « l'impossible à supporter »³⁵⁰ pour tout être parlant et qui marque la différence d'une structure clinique à l'autre, selon Miller, c'est le réel:

³⁴⁹ Lacan, J., *Le Séminaire, livre IX, L'identification* (1962), inédit, leçon du 20 Juin 1962.

³⁵⁰ Lacan, J., « Ouverture de la Section Clinique » (1977), in *Ornicar ?*, n°9, p. 5-14.

- Psychose : Forclusion
- Névrose : Signifiantisation
- Perversion : Fétichisation

Il finit son exposé avec une belle phrase sur la position que doit adopter un analyste face au délire: « *Devant le fou, devant le délirant, n'oublie pas que tu es, ou que tu fus, analysant, et que toi aussi, tu parlais de ce qui n'existe pas* »³⁵¹

³⁵¹ Miller, J-A., « *Clinique Ironique* » (1988), op.cit., p. 13.

Chap. XVIII – Sur la jouissance et le signifiant

Dans la publication intitulé « *L'économie de la jouissance* », Jacques-Alain Miller propose une modification inédite du fameux « Wo Es war, soll Ich werden » de Freud que Lacan avait traduit par « Là où c'était, Je dois advenir ». L'avancée de Miller consiste à dire « *Là où était le Je, doit venir la jouissance* ». Pour la première fois en psychanalyse nous pouvons penser la jouissance du côté de la vie. Il le formule ainsi : « *Il n'y a pas de jouissance au présent sans la vie* »³⁵². À la différence du signifiant qui tue et qui produit la mortification de la Chose, la jouissance elle n'est pas signifiantisée. Elle reste du côté du cri. Le désir, du fait de sa nature signifiante, peut tromper. C'est la vérité menteuse qui s'élabore en analyse. Par contre la jouissance, comme l'angoisse, ne ment pas.

D'où la complexité en psychanalyse de pouvoir définir la nature de l'objet *a*. Il est à la fois désir et jouissance. Miller va qualifier l'objet *a* d'ambocepteur, c'est-à-dire, comme « *une médiation entre les tromperies du désir et la constance positive de la jouissance* »³⁵³. Autrement dit, l'objet *a* se situe entre la cause du désir et le plus-de-jouir.

³⁵² Miller, J-A., « *L'économie de la jouissance* » (2011), *La Cause Freudienne /Nouvelle Revue de Psychanalyse*, n° 77, p. 137.

³⁵³ Ibid., p. 139.

1. La nature de l'objet *a*

L'objet *a* fait son apparition au moment où Lacan essaie de transposer la pulsion dans la chaîne signifiante. Les objets fantasmatiques : l'objet oral, l'objet anal, le phallus... sont des objets « *assurément signifiants* »³⁵⁴.

Mais pour Lacan, l'objet par excellence qui donne corps à la jouissance, au moins dans un premier temps de son enseignement, c'est le phallus. Il serait la partie du corps qui jouit sexuellement. Par contre, pour Miller, la « *substance jouissante* »³⁵⁵ est une notion qui donne le statut d'un corps de jouissance. Cette jouissance peut se condenser dans des lieux différents du corps. La problématique pour Lacan était de localiser la jouissance à partir de la fonction phallique :

- 1) Phallus : Que ce soit dans l'anatomie du corps, dans l'imaginaire ou dans le symbolique, tout est fait pour que ce soit le phallus qui donne corps à la jouissance.
- 2) Fantasme : Il a inventé le fantasme fondamental qui localise la jouissance. L'idée est la même que celle de la logique phallique sauf que les objets pulsionnels pouvaient aussi condenser la jouissance. Mais pour Miller, même s'il est important de situer le fantasme fondamental à la fin d'une analyse, cette recherche fait partie d'une illusion de la psychanalyse « *La quête du fantasme fondamental est un support valable de la recherche analytique dans le cadre de la vérité menteuse* »³⁵⁶.

³⁵⁴ Lacan, J., *Écrits* (1966), op.cit., p. 614.

³⁵⁵ Miller, J.A., « L'économie de la jouissance » (2011), op.cit., p. 143.

³⁵⁶ Ibid., p.144.

2. Le fantasme sexuel inconscient

Miller fait une métaphore entre la psychanalyse et la chimie. Pour lui, le fantasme fonctionne comme une molécule dont la formule serait la suivante :



Il parle de molécule parce que ses éléments peuvent se séparer. Par contre, les atomes qui constituent la molécule sont beaucoup plus stables. L'atome Sujet (signifiante) et l'atome *a* (Jouissance) auraient besoin d'une réaction chimique pour arriver à se séparer. La traversée du fantasme produite par l'analyse serait comme cette réaction chimique. Il résume ainsi ce parallélisme :

« Toute interprétation opère sur une telle molécule, toute interprétation vise à séparer l'atome de signifiante et l'atome de jouissance dans la molécule fantasmatique »³⁵⁷.

Si la psychanalyse continue d'exister, c'est bien parce que la jouissance n'est pas satisfaisante. L'opération de l'analyse devrait rectifier cette jouissance, pour qu'elle puisse être conçue comme satisfaisante. Miller parle d'*économie de la jouissance* pour montrer la distribution de ladite jouissance entre le corps et la parole.

Pour cela, il la divise en deux :

- 1) Jouissance antéprédicative, celle du monde de la vie, du corps vivant.
- 2) Jouissance bis, celle qui prend consistance et se fixe à partir de l'incidence du signifiant.

³⁵⁷ Miller, J-A., « L'économie de la jouissance » (2011), op.cit., p. 144.

Dans l'expérience analytique, c'est à la jouissance bis que nous avons affaire. C'est une jouissance qui dérange, qui est brutalisée et qui ne convient pas. En tant qu'analystes, nous la reconnaissons dans la répétition. Elle revient toujours malgré les efforts pour la mettre à l'écart. Dans ce sens nous pouvons dire que « *la jouissance sort par la porte, et rentre par la fenêtre* »³⁵⁸.

Mais cette jouissance, de quelle substance s'est-elle constituée ? Il ne s'agit pas de la trouver dans la biologie du corps, au niveau du système nerveux par exemple. Dans l'écrit « *...Ou pire* », Lacan nous donne la réponse à cette question :

*« Je dis, moi, que le savoir affecte le corps de l'être qui ne se fait être que de paroles, ceci de morceler sa jouissance, de le découper par là jusqu'à en produire les chutes dont je fais le (a), à lire objet petit a, ou bien abjet, ce qui se dira quand je serai mort, temps où enfin l'on m'entendra, ou encore l' (a) cause première de son désir »*³⁵⁹.

Ce qui veut dire, en suivant la lecture de Miller, que le signifiant affecte le corps du parlêtre en ceci qu'il morcelle la jouissance du corps ; ces morceaux, ce sont les objets petit *a*. Il y aurait un premier statut de la jouissance, ce qu'il appelle la jouissance antéprédicative, mais « *du fait que le corps dans l'espèce humaine est parlant, sa jouissance s'en trouve modifiée sous les espèces d'un morcellement, d'une condensation dans les zones érogènes freudiennes, chacune relative à un certain type d'objet* »³⁶⁰.

³⁵⁸ C'est nous qui soulignons.

³⁵⁹ Lacan, J., « *...ou pire* » (1971-1972), in *Autres Écrits* (2001), op.cit., p. 550.

³⁶⁰ Miller, J-A., « *L'économie de la jouissance* » (2011), op.cit., p. 154.

3. La Jouis-sens

Le signifiant aurait, mis à part les effets signifiés, des effets de jouissance. C'est pour cela qu'à la fin de son enseignement Lacan parlera de Jouis-sens, c'est-à-dire, le sens-joui. Cela rompt avec le binarisme du sens et de la jouissance. Miller dira que « *le néologisme de jouis-sens prend forme d'atome pour la psychanalyse* »³⁶¹, en suivant son exemple du fantasme comme molécule. Ça serait le noyau dur de l'analyse, ce qui ne peut plus se réduire et qui restera stable. C'est cette unité-là que nous trouvons au centre de la triplicité du nœud borroméen du tout dernier enseignement de Lacan et que Miller fait valoir :

*« Il y a trois dimensions, il y a trois rond de ficelle ; le trois semble donc dominer cette réflexion, alors que son fondement invisible est-ce un de coalescence du sens-joui »*³⁶².

Pour Miller, cette jouissance n'est pas antérieure au signifiant, même si le parlêtre l'éprouve fondamentalement dans son corps. Le sinthome emporte le corps, mais le sinthome est articulation entre les trois registres : Réel, Symbolique et Imaginaire.

Avant l'utilisation et l'écriture que Lacan a attribué au sinthome dans le séminaire XXIII, le symptôme représentait tout autre chose pour Freud. Le symptôme était une substitution de la satisfaction sexuelle. Ça voulait dire que le symptôme devait s'interpréter pour lui donner un sens, qu'il fallait le déchiffrer pour qu'il puisse disparaître.

³⁶¹ Ibid., p. 155.

³⁶² Ibid., p. 156.

Pour illustrer le mécanisme de substitution de la névrose, Freud se sert du modèle pervers. Un corps du sexe opposé peut être remplacé par des parties du corps ou des parties en contact avec le corps pour donner une satisfaction sexuelle, comme le fétiche. Freud essaie de démontrer qu'à travers des objets et des actions précises et fixées, une satisfaction vient à la place de la satisfaction sexuelle normale. Comme dans l'hystérie, le symptôme peut affecter tous les organes du corps : « *Les organes se conduisent comme des organes génitaux de substitution.* »³⁶³

Par conséquent, il n'y aurait pas de différences entre la névrose et la perversion en termes de jouissance, si ce n'est qu'elle est inconsciente dans le premier cas et accessible et consciente dans le deuxième. Miller nomme cette jouissance fondamentale présente chez l'être parlant du terme de « *jouissance substitutive.* »³⁶⁴

4. Freud et sa croyance dans le développement de la libido

Pour Freud, l'évolution de la libido répondait à la biologie, dans le sens où la sexualité était comprise dans sa fonction reproductive, procréative. C'est pour cela que la plupart des exemples qu'il donnait sur la sexualité humaine tombaient dans le domaine de la perversion. Pour lui, toutes les pulsions partielles viennent se subordonner au primat des organes génitaux à un moment de l'évolution de la libido pour se soumettre à la fonction de la procréation. Comme le dit très clairement Miller : « *Pour Freud le rapport sexuel existe.* »³⁶⁵

³⁶³ Ibid., p. 161.

³⁶⁴ Ibidem.

³⁶⁵ Ibid., p. 162.

Lacan l'avait déjà maintes fois laissé entendre, notamment dans l'entretien qu'il fit avec Miller en 1973, *Télévision* :

« S'il reste énigmatique, ce réel, est-ce au discours analytique, d'être lui-même institution, qu'il faut l'attribuer ? Point d'autre recours alors que le projet de la science pour venir à bout de la sexualité : la sexologie n'y étant pas encore que projet. Projet à quoi, il y insiste, Freud faisait confiance »³⁶⁶.

Et un peu plus loin, il revient là-dessus :

« Comme je l'ai tout à l'heure laissé entendre, c'est plutôt la sexologie dont il n'y a rien à attendre. On ne peut par l'observation de ce qui tombe sous nos sens, c'est-à-dire la perversion, rien construire de nouveau dans l'amour »³⁶⁷.

Donc, pour Lacan, ce prétendu rapport sexuel freudien n'existe pas. Autrement dit, il n'y a pas de pulsion sexuelle totale. Et Miller en rajoute une couche, et cela pour la toute première fois en psychanalyse : *« Il n'y a pas le primat du phallus. »³⁶⁸*

Le fait d'avoir travaillé la sexualité féminine autrement que par la logique phallique de Freud, le fait d'avoir cerné qu'il y a une jouissance supplémentaire à la jouissance phallique et qui ne répond pas à l'universel, bref, le pas-tout lacanien a permis à la psychanalyse de concevoir une théorie de la jouissance substitutive qui reste hors-sens, hors de l'Œdipe :

³⁶⁶ Lacan, J., « Télévision » (1974), in *Autres Écrits*, op.cit., p. 530.

³⁶⁷ Ibid., p. 533.

³⁶⁸ Miller, J-A., « L'économie de la jouissance » (2011), op.cit., p. 163.

« *Le sinthome de Lacan, c'est simplement le symptôme, mais généralisé, le symptôme en tant qu'il n'y a pas de pulsion sexuelle totale. Ça fait symptôme, mais c'est un symptôme qui est irrémédiable* »³⁶⁹.

5. Du Fantasme au Sinthome

Il y a un mot dans les *Ecrits* de Lacan qui inspire Miller pour construire le passage vers le sinthome : l'abjection.

Pour cela, il prend comme exemple l'écrit d'un auteur français homosexuel : Marcel Jouhandeau. L'ouvrage publié en 1939 s'intitule « *De l'abjection* ».

Pour Miller, l'objet *a* est un rejet, un déchet, en définitif, un abject : « *C'est un objet d'aversion, de dégoût, de répulsion, mais qui fait en même temps le plus-de-jouir.* »³⁷⁰

La découverte de cet objet par le sujet en analyse provoque le mépris. Le sujet du signifiant ne peut que témoigner de la répulsion que ça lui produit, toujours accompagnée d'une immense attirance. C'est pour cette raison que Miller s'intéresse à la production littéraire de Jouhandeau, en tant que sujet ayant fait la découverte de son objet du désir sans passer par l'expérience analytique. Il parle dans son livre de son *penchant monstrueux*, comme il le nomme lui-même, de la manière suivante :

³⁶⁹ Ibidem.

³⁷⁰ Ibid., p. 165.

« Découvrir sa vérité, ce n'est ni la deviner, ni l'effleurer, ni en humer le parfum, ni en apercevoir le reflet, en admettant qu'elle soit insaisissable elle-même, ni non plus la comprendre au point de pouvoir l'expliquer : c'est malgré soi, sans savoir pourquoi ni comment cela s'est fait, en être possédé de la tête aux pieds, de l'ongle des orteils et des doigts à la pointe des cheveux, de tous ses sens jusqu'au tréfonds de l'âme, ne respirer qu'elle, ne voir qu'elle, n'entendre et ne toucher qu'elle à travers toutes choses, n'obéir qu'à elle, ne s'adresser qu'à elle, ne désirer et ne craindre qu'elle, n'être qu'un avec elle et qu'elle ne fasse qu'un avec vous et avec le reste du monde dont elle est devenue le signe pour vous seul. Et peu importe que cette vérité soit d'un ordre élevé ou d'un ordre bas et qu'elle soit « la Vérité » absolument, pourvu qu'elle soit la vôtre ou la mienne uniquement et qu'entièrement elle m'habite. Et peu importe que je me l'explique, pourvu qu'elle m'explique moi-même et le reste. Même si elle n'a de valeur que pour moi, qu'elle n'est accessible qu'à moi, pourvu qu'elle me donne le mot de l'énigme, qu'elle détermine le tour de chacun de mes gestes, qu'elle rythme mon pas, qu'elle illumine de l'intérieur mes pensées et qu'elle galvanise mes paroles, anime mon visage, dispose mes larmes, règle mon sourire, commande à l'ombre ineffable de mes tristesses de me couvrir ou de me quitter : c'est elle seule qui me livre à une volupté que je suis seul à connaître, elle seule qui délivre en moi « mon plaisir » ; grâce à elle je ne suis plus perdu, à ma recherche, à la recherche de mon secret, je le recouvre ; et même si j'étais le plus malheureux des hommes et dussé-je le payer de ma damnation, je ne me préférerais personne, dans l'impossibilité où je suis de renoncer, dirai-je, à la vérité, je veux dire, à tel souvenir, à telle émotion ou à tel espoir que je lui dois qui me confirment dans mon obstination à demeurer dans l'être et dans mon être, à ne vouloir à aucun prix autre chose que mon identité, ma singularité ».³⁷¹

Sans qu'il soit nécessairement en lien avec notre discipline, nous voyons bien de quoi il s'agit lorsque nous avons fait un travail analytique nous-mêmes.

³⁷¹ Jouhandeau M., *De l'abjection* (1932), Paris, Gallimard, 2006, p. 26-27.

Cette vérité dont il parle, c'est la jouissance. Miller dit qu'en décrivant ici sa volupté, il n'a pas besoin du fantasme pour avoir accès à sa jouissance : « *Ce qu'il écrit se passe au niveau du sinthome, au niveau de ce qui est sa vie toute entière, dont il rêve que la jouissance lui donne son unité.* »³⁷²

Dans le même ouvrage, Jouhandeau nous donne une idée de ce qu'il appelle le plaisir :

*« Le plaisir de chacun n'est compréhensible qu'à soi. Chacun est seul dans le secret de son plaisir. Le plaisir de chacun ne devrait dépendre de rien ni de personne et tout devrait dépendre pour chacun de son plaisir. Certes, rien ne devrait importer à un homme que son rêve qu'il devrait pouvoir installer cruellement dans n'importe quelle réalité ».*³⁷³

Nous pouvons faire équivaloir ce qu'il nomme le plaisir avec notre idée de la jouissance supplémentaire. Elle ne passe pas par l'universel de l'Œdipe qui instaure la loi et le désir, mais qu'elle existe malgré les efforts du sujet pour la faire disparaître. Quand l'auteur parle du rêve, il fait référence au statut même du fantasme, en tant qu'illusion. Chez le sujet où le fantasme est le moyen d'avoir accès à sa jouissance, quelque part il doit imposer sa rêverie à la réalité pour pouvoir jouir. C'est cela que Lacan voulait dire quand il formulait que chacun *fait l'amour avec son inconscient*³⁷⁴. C'est de cette façon qu'il énonce qu'on ne fait l'amour qu'avec la Chose. Cet *Un* tout seul, lui n'a pas d'Autre. Quand Lacan dit à la page 116 de son séminaire *Encore* : « *L'autre ne s'additionne pas à l'Un. L'Autre s'en différencie* », il essaie de nous démontrer de quelle manière la

³⁷² Miller, J-A., « L'économie de la jouissance » (2011), op.cit., p. 167.

³⁷³ Jouhandeau, M., *De l'abjection* (1932), op.cit., p.37-38.

³⁷⁴ Lacan, J., *Le Séminaire, livre XXIII, Le sinthome* (1975-1976), Paris, Seuil, 2005, p. 127.

jouissance touche au singulier de chaque sujet. Un peu plus loin, toujours dans le même séminaire, il formule : « *Mon hypothèse c'est que l'individu qui est affecté de l'inconscient est le même que j'appelle le sujet d'un signifiant.* »³⁷⁵

Ce que Lacan cherchait, c'était la constante, ce qui ne trompe pas, ce qui restait fixe du côté de ce qu'il appelait l'objet petit *a*. En somme, ce qui restait condensé dans sa formulation : *Yad 'lUn*.

*« Je ne sais pas qu'en faire, puisque l'Un n'est pas un nombre, comme chacun sait, et comme je le souligne à l'occasion. Je parle du réel comme impossible dans la mesure où je crois justement que le réel – enfin, je crois, si c'est mon symptôme, dites-le-moi – le réel est, il faut le dire, sans loi. Le vrai réel implique l'absence de loi. Le réel n'a pas d'ordre. C'est ce que je veux dire en disant que la seule chose que j'arriverai peut-être un jour à articuler devant vous, c'est quelque chose qui concerne ce que j'ai appelé un bout de réel »*³⁷⁶.

6. Les détours de l'enseignement de Lacan

En suivant l'analyse que fait Miller de l'enseignement de Lacan, plus qu'un retour à Freud, comme nous sommes habitués à l'entendre, il faut le penser comme une reprise à l'envers du projet de Freud. Il faut considérer comme distincts le dernier et le tout dernier enseignement de Lacan. Ce sont des détours de la théorie analytique qui donnent deux grands axes de travail différents :

- 1) Dernier enseignement : L'importance d'isoler l'imaginaire et de trouver la fonction de l'inertie dans l'expérience analytique sont essentielles dans le

³⁷⁵ Lacan, J., *Le Séminaire, livre XX, Encore (1972-1973)*, op.cit., p. 129.

³⁷⁶ Lacan, *Le Séminaire, livre XXIII, Le Sinthome (1975-1976)*, op.cit., p. 138.

premier tour de son enseignement. Le stade du miroir témoigne d'une jouissance du corps à partir de l'imaginaire. Le sujet jouit de son image, et dans cette relation imaginaire $a-a'$, le narcissisme est la jouissance ; « *C'est sur ce fond que la dynamique du couple symbolique, celle qui va du grand Autre au sujet, $A \rightarrow S$, apparaît, s'interpose, écrante et freine la relation imaginaire* »³⁷⁷dit Miller. Le côté dynamique du signifiant, qui tisse une relation du sujet avec l'Autre, donne l'idée d'une possible rectification subjective de la position mais à partir du registre symbolique. Il essaie de faire passer les concepts freudiens classiques, reprises par la *Ego-psychology*, et donc attrapés par l'imaginaire, sur l'axe symbolique.

- 2) Tout dernier enseignement : L'inertie passe du côté du langage et du symbole. Nous trouvons ce glissement dans le séminaire *Encore* notamment : « *Si le signifié garde toujours le même sens, c'est dû à la routine. Le sens est donné par le sentiment que chacun a de faire partie de son monde, sa famille et tout ce qui tourne autour* »³⁷⁸. L'idée d'un prétendu dynamisme du symbolique s'y estompe.

7. De l'autre côté du miroir

J'ai intitulé cette réflexion de Miller sur le tout dernier enseignement de Lacan « *De l'autre côté du miroir* » en faisant un clin d'œil à Lewis Carroll, notamment au fameux ouvrage qui fait suite aux « *Aventures d'Alice au pays des merveilles* ». À l'origine, ce roman a été publié sous le titre « *La Traversée du miroir* ». N'est-ce pas de ça dont il est question ?

³⁷⁷ Miller, J-A., « L'économie de la jouissance » (2011), op.cit., p. 170.

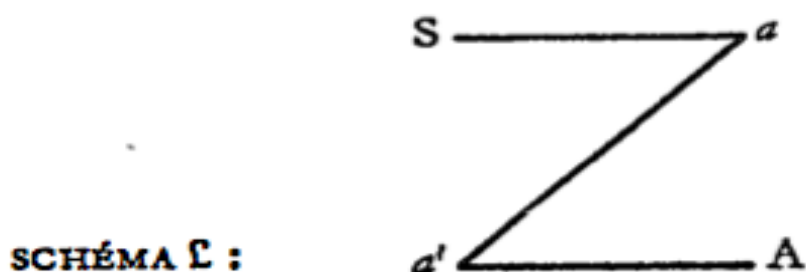
³⁷⁸ Lacan, J., *Le Séminaire, livre XX, Encore (1972-1973)*, op.cit., p. 42.

Pour Miller, l'écran imaginaire et inertiel de l'enseignement de Lacan a la structure du fantasme :

$$\mathcal{S} \diamond a$$

C'est-à-dire qu'à la place du modèle du stade de miroir il a fait appel à la formule du fantasme pour pouvoir marier le sujet dans son rapport symbolique à l'Autre et dans sa relation imaginaire à la jouissance.

Il l'illustre avec le schéma L :



« La meilleure preuve en est que si l'on met le fantasme à la place du vecteur imaginaire sur le schéma L – ce que je ne crois pas avoir fait jusqu'à présent alors que ça crève les yeux ! – on comprend d'autant mieux l'expression traversée du fantasme »³⁷⁹.

Le fantasme étant une fenêtre sur le réel : *« C'est avec lui que la réalité est abordée pour le sujet »³⁸⁰*, dit Miller en restant très fidèle aussi à la lecture que fait Jouhandeau de la rêverie humaine : *« Certes, rien ne devrait importer à un*

³⁷⁹ Miller, J-A., « L'économie de la jouissance » (2011) op.cit., p. 173.

³⁸⁰ Ibidem.

homme que son rêve qu'il devrait pouvoir installer cruellement dans n'importe quelle réalité »³⁸¹.

8. Le pervers nous apprend ce que nous savions déjà

C'est la perversion qui donne le modèle de l'objet *a*. Cette perversion fonctionne de la même manière que la névrose par rapport à l'objet *a*, la seule différence étant le labyrinthe du désir qui vient embrouiller le sujet avec sa jouissance. En suivant le modèle classique de la perversion, on peut se passer du fantasme. On va droit au but, tout comme dans l'expérience analytique où on ouvre une voie vers l'objet *a* dans la relation transférentielle à l'analyste :

*« Cela ne se condense pas dans un lieu privilégié, qu'on appelle le fantasme. Ça prend, dans sa parenthèse, la vie entière. De la même façon, la jouissance n'est pas seulement emprisonnée dans cette petite capture de l'objet *a*, mais elle s'étend partout où il y a du signifiant »³⁸².*

9. L'interprétation de jouissance

Pour Lacan donc, la jouissance est consubstantielle au signifiant. Miller va faire un pari en créant la formule « *interprétation de jouissance* »³⁸³. C'est-à-dire que pour lui, la jouissance ne convient pas parce que la norme sexuelle, celle du rapport sexuel auquel Freud avait cru, n'existe pas. Ce qui s'interprète ce sont les formes contingentes que cette absence du rapport sexuel a prises, soit dans la famille et le modèle du couple parental, soit dans l'expérience du corps propre du sujet.

³⁸¹ Jouhandeau, M., *De l'abjection* (1932), *op.cit.*, p. 38.

³⁸² Miller, J-A., « L'économie de la jouissance » (2011), *op.cit.*, p. 174.

³⁸³ Ibidem.

Pour Jouhandeau, ça a pris consistance à l'âge de douze ans, dans son propre cas à partir d'une expérience contingente de corps suite à la rencontre avec un camarade:

*« Il m'y fit part de ce qu'il savait sur le plaisir que se donnent l'homme et la femme et il m'affirma que **l'homme n'avait pas besoin de la femme** pour le prendre, qu'il pouvait se le donner seul à lui-même. Dans le grenier d'une petite maison abandonnée où nous arrivions il allait me le démontrer : Agenouillé, devant moi en effet, il me caressait d'une façon si pressante que peu après (c'était la première fois) se dressa mon aiguillon et en même temps Beatus me répétait : « Hein ! tu es content ! tu as chaud ! je te fais du bien ! Ça te fait du bien. » J'avais bien besoin d'abord qu'il le prétendît. Un moment même tout d'un coup, **tout mon être en moi frémit**, comme si j'allais subir le dernier supplice, un déchirement, un arrachement mortel et dans les profondeurs de ma chair, **comme au centre de moi, quelque chose**, sans que rien apparemment affleurât, **dut se dénouer** : je poussai un cri et je me retournai avec effroi vers mon compagnon. Sans doute allais-je mourir par sa faute ? je lui en demandai compte dans un dernier regard : qu'il me dît ce qui s'était passé ? J'avais dû souffrir et souffrir affreusement sans doute. Mon visage s'était crispé et demeurait convulsé, mais déjà Beatus commençait à me ressembler, c'est qu'il se caressait maintenant lui-même et je le vis bientôt en proie à la même ivresse qu'il m'avait donnée, se raidir, changer de couleur, d'expression, presque de visage, ses yeux fixes fixés sur moi. Sa grimace, son spasme, **son trouble me rassurèrent : ils m'expliquaient le mien** ; la volupté, c'était cela ? **Mon premier mouvement fut de la détester** et de haïr celui qui me l'avait fait connaître, mais peu à peu, à la réflexion, je trouvais un intérêt poignant, d'un prix infini, d'autant plus grand qu'elle me paraissait plus dangereuse, à cette panique : à ce pouvoir qui m'était donné sur moi-même de me mettre un instant **hors de***

moi, dans un état extraordinaire qui m'approchait de la folie et de la mort ».³⁸⁴

Ça c'est de la poésie lacanienne. Dans cet extrait, nous retrouvons les grands postulats de la théorie analytique telle que nous la concevons aujourd'hui :

- « *Il n'y a pas de rapport sexuel* »³⁸⁵ : L'homme n'a pas besoin de la femme pour jouir. Quand il s'agit de la jouissance, chacun reste de son côté. Dans ce sens, la différence sexuelle en psychanalyse ne s'instaure pas à partir de la biologie, mais se fonde par rapport à la jouissance. La prétendue complétude de la relation hétérosexuelle n'existe pas.
- « *Le nouveau tremblement* »³⁸⁶ : Dans son cours de 2007 intitulé « Le tout dernier Lacan », Miller se sert d'un poème de Federico Garcia Lorca³⁸⁷ pour illustrer ce que serait la nouvelle clinique à partir du réel. Il choisit une phrase en particulier : « *Es preciso romperlo todo para que los dogmas se purifiquen y las normas tengan un nuevo temblor* »³⁸⁸, ce que nous pouvons traduire par : « Il faut tout démolir pour que les dogmes puissent se purifier et que les normes subissent un nouveau tremblement ». Mais voici la difficulté de faire une traduction qui soit juste, puis qu'en espagnol, *temblor* renvoie au tremblement de terre mais aussi au frémissement du corps. Miller situe el *temblor* de la psychanalyse, c'est-à-dire, le point de « *destruction créatrice* »³⁸⁹ à partir du moment où Lacan introduit ce qu'il a

³⁸⁴ Jouhandeau, M., *De l'abjection* (1932), op.cit., p. 59-60.

³⁸⁵ Lacan, J., *Le Séminaire, livre XX, Encore* (1972-1973), op.cit., p. 17.

³⁸⁶ Miller, J-A., *El ultimísimo Lacan*, (2007), Buenos Aires, Paidós, 2013.

³⁸⁷ Poète de Grenade tué à cause de son homosexualité pendant la guerre civile espagnole en 1936.

³⁸⁸ Garcia Lorca, Federico (1928) in *Les amis de les Arts*, Sitges.

³⁸⁹ Terme emprunté à l'économiste Joseph Schumpeter.

nommé *lalangue*. Dans le séminaire XX, nous trouvons une affirmation qui nous laisse sidérés :

« Si j'ai dit que le langage est ce comme quoi l'inconscient est structuré, c'est bien parce que le langage d'abord, ça n'existe pas. Le langage est ce qu'on essaye de savoir concernant la fonction de lalangue »³⁹⁰.

Par ailleurs, nous pouvons considérer la jouissance qui frappe le corps de l'être parlant comme un frémissement. Une autre référence du texte de Jouhandeau nous donne un aperçu de ce dont il s'agit quand nous avons affaire à l'objet *a* :

« À l'approche de ce que je cherchais, à l'approche du moment et du lieu qui va me livrer l'objet de mon désir, le tremblement de tout mon être me rassure, l'espèce de mort qui me frappe me renseigne sur ma vie, me donne la vie, me donne la clé de mon Secret »³⁹¹.

Dans son séminaire XI, Lacan procède à une articulation apparemment obscure entre la mort et le sexe en abordant la pulsion différemment grâce à l'introduction de l'objet *a* :

« Cet objet supporte ce qui, dans la pulsion, est défini et spécifié de ce que l'entrée en jeu du signifiant dans la vie de l'homme lui permet de faire surgir le sens du sexe. À savoir, que pour l'homme,

³⁹⁰ Lacan, J., *Le Séminaire, livre XX, Encore (1972-1973)*, op.cit., p. 126.

³⁹¹ Ibid., p. 39.

et parce qu'il connaît les signifiants, le sexe et ses significations sont toujours susceptibles de présentifier la présence de la mort »³⁹².

Ce qui peut se traduire par : « *La pulsion est foncièrement pulsion de mort, et représente en elle-même la part de la mort dans le vivant sexué.* »³⁹³

C'est-à-dire, comme Jouhandeau l'expose très clairement, la présence du sexe chez le vivant est liée à la mort. Quand il dit en parlant de sa première expérience sexuelle :

«Ce pouvoir qui m'était donné sur moi-même de me mettre un instant hors de moi, dans un état extraordinaire qui m'approchait de la folie et de la mort »³⁹⁴

Cela nous donne une magnifique définition de l'expérience d'égarement que peut susciter la jouissance sexuelle éprouvée dans le corps du parlêtre.

³⁹² Lacan, J., *Le Séminaire, livre XI, Les quatre concepts fondamentaux (1964)*, Paris, Seuil, 1973, p. 286.

³⁹³ Ibid., p. 187.

³⁹⁴ Jouhandeau, M., *De l'abjection (1932)*, op.cit., p. 59-60.

Chap. XIX – Scansion de l'enseignement de Lacan

1. Formation de l'inconscient

Dans un premier temps, Lacan s'est efforcé de démontrer le champ primordial du langage qui existe derrière toute formation de l'inconscient. Le rêve, le lapsus, l'acte manqué, le mot d'esprit... sont des consistances cliniques qu'il faut déchiffrer pour avoir accès à une vérité dissimulée par l'inconscient. Cette vérité cachée finit par se traduire en désir. Nous pouvons dire qu'à cette époque, Lacan tient à l'existence de « *Cet obscur objet du désir* »³⁹⁵. Le mécanisme fondamental pour faire surgir le désir était l'interprétation de l'analyste, et cela se jouait au niveau du signifiant. C'est cela que Miller nomme l'inconscient transférentiel qui s'adresse à l'Autre incarné dans l'analyste et qui se nourrit du Nom-du-Père. En tant qu'analysants, nous ne pouvons pas nous passer de l'analyste quand nous avons affaire à l'inconscient transférentiel. Par conséquent, nous ne pourrions pas aller vers son au-delà et faire l'expérience de l'inconscient réel. Une fois que le sujet a accès au registre de l'inconscient réel, le sens de la vérité et du mensonge qui avait motivé le travail analytique, finit par disparaître. C'est à ce moment-là que l'analysant pourra se passer de l'analyste en question et de l'Œdipe comme fiction. À la toute fin de son enseignement, Lacan faisait un jeu de mots pour pointer la nature de semblant du dispositif analytique lui-même : « *La psychanalyse c'est ce qui fait vrai, mais faire vrai, comment faut-il l'entendre ? C'est un coup de sens, c'est un sens blanc [semblant]*. »³⁹⁶

³⁹⁵ Film de Luis Buñuel sur l'ouvrage « *La femme et le pantin* » (1896), de Pierre Louÿs.

³⁹⁶ Lacan, J., *Le Séminaire, livre XXIV, L'insu que sait de l'une-bévue s'aile à mourre* (1976-1977), leçon du 10 mai 1977, inédit.

2. Fantasme

Quand Lacan commence à considérer la traversée du fantasme comme la fin d'une analyse, il combine deux moments différents de l'enseignement de Freud : La première topique, comme nous l'appelons, avec l'inconscient, le préconscient et le conscient, et la deuxième topique avec les trois instances du ça, du moi et du surmoi. Pour Miller, le fantasme tel que Lacan l'avait déjà travaillé en 1962, c'est à la fois une formation de l'inconscient et une production du ça :

« On sait que le désir plus exactement se supporte d'un fantasme dont un pied au moins est dans l'Autre, et justement celui qui compte, même et surtout s'il vient à boiter. L'objet, nous l'avons montré dans l'expérience freudienne, l'objet du désir là où il se propose nu, n'est que la scorie d'un fantasme où le sujet ne renvient pas de sa syncope »³⁹⁷.

En introduisant le ça dans la formule du fantasme Lacan enchaîne la pulsion et la jouissance. Le fantasme n'est plus qu'une formation de l'inconscient qui cache une question de vérité du désir, puisque la jouissance, comme dit Miller, *« est très indifférente à la vérité »³⁹⁸*. Cette « scorie » tient au corps, dans le sens de l'auto-érotisme de Freud. Si nous reconnaissons l'existence d'un objet de la pulsion, en suivant Miller :

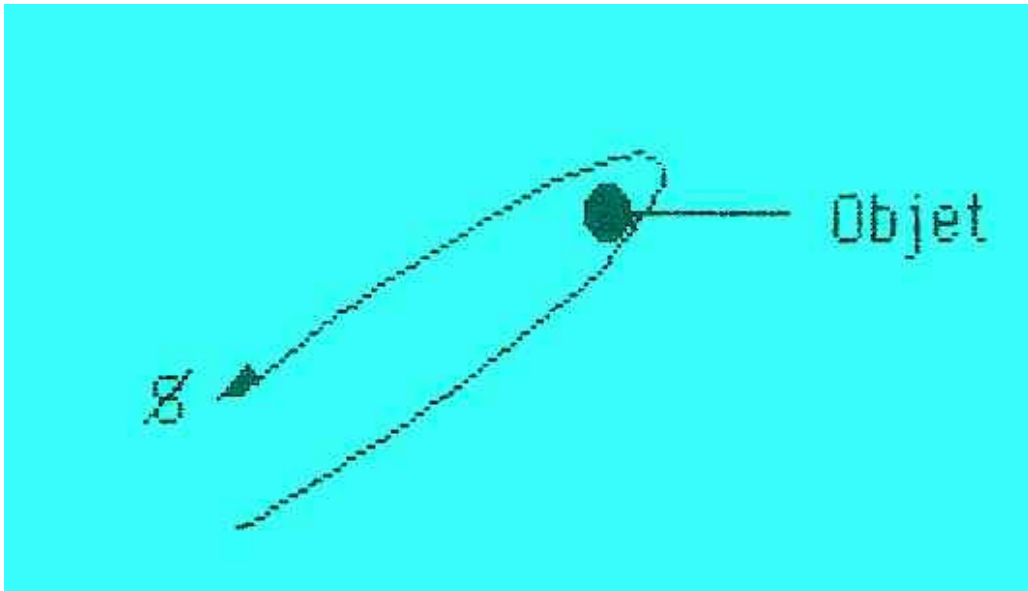
« Il est à resituer à partir de l'auto-érotisme de la pulsion que Lacan a mis en valeur, pas simplement dans la formule dont il pourrait avoir fait son profit, tirée de Freud que la pulsion orale, c'est la bouche qui s'embrasse elle-même »³⁹⁹.

³⁹⁷ Lacan, J., « Kant avec Sade » (1963), in *Écrits*, op.cit., p. 780.

³⁹⁸ Miller, J.-A., *L'Être et l'Un* (2011), Cours n°14.

³⁹⁹ Ibidem.

Tandis que la pulsion fait un aller-retour à partir de l'objet, le désir s'adresse toujours à l'Autre. Au niveau de la pulsion, l'instance de l'Autre n'a pas toute sa présence, et c'est dans ce sens que Lacan parlait de la pulsion comme acéphale.



Le fantasme est donc la conjonction du désir et la pulsion. Cela ne veut pas dire que Lacan n'avait pas abordé la question de la jouissance auparavant mais, comme l'explique Miller : « *La castration est le nom de la jouissance en tant que niée, en tant que négativée, en tant que même rejetée dans le réel.* »⁴⁰⁰

Si nous essayons de situer cette affirmation dans la théorie analytique nous devons faire référence à l'Œdipe et à l'interdiction du père. Dans la version lacanienne, le Nom-du-Père venait métaphoriser le désir de la mère ; autrement dit, le désir de la mère ne serait qu'un des noms que nous avons donné à la jouissance.

⁴⁰⁰ Miller, J-A., « *L'Être et l'Un* » (2011), Cours n°14.

Cette jouissance positive peut trouver deux sources : Ou bien il s'agirait de la jouissance éprouvée avant l'interdiction de l'Œdipe, c'est-à-dire celle du complexe d'Œdipe précoce de Mélanie Klein qui avait largement développé l'existence d'un corps-à-corps entre la mère et l'enfant qui laisse des traces significantes dans la vie psychique de l'enfant. La liste des objets qu'elle situait à l'intérieur du corps de la mère témoigne d'une jouissance obscure. Ou bien cette jouissance serait un reste d'après l'interdiction. Lacan, même s'il prend au sérieux l'approche de Madame Klein, adhère à cette deuxième possibilité. Il introduit justement l'objet *a* comme un bouchon de la castration marquée par moins phi.

Ce que Miller essaie de nous faire comprendre est que Lacan avait considéré dans un premier temps que l'analyse opère au niveau de la fiction, puisque la vérité ne serait qu'une fiction par rapport au réel. Mais à la fin de son enseignement il a changé la donne en disant que la vérité est menteuse et que le réel ex-siste. Ce qui veut dire que le signifiant passe son temps à tromper le sujet tandis que la « scorie » de la jouissance reste une constante, fixée dans l'objet *a*. A partir du moment où nous prenons en compte la jouissance impossible à négativer comme quelque chose qui ne rentre pas dans la case de la fiction il faut penser autrement le signifiant, et notamment le considérer à partir du réel.

Mais Lacan va plus loin, quand il dit dans *Télévision* :

*« Le symptôme est fait d'un nœud qui se construit réellement à faire chaîne de la matière signifiante, chaîne non de sens mais de jouis-sens. C'est le réel qui permet de dénouer le symptôme ».*⁴⁰¹

⁴⁰¹ Lacan, J., « Télévision » (1974), in *Autres Ecrits*, op.cit., p.516-517.

Autrement dit, l'analyse devrait opérer aussi au niveau du réel, et pas que sur la chaîne signifiante.

3. Sinthome

Miller met en valeur la primarité du réel dans le dernier enseignement de Lacan :

« Le signifiant vient percuter le réel, il vient percuter les corps. Et chez le parlêtre, ce choc initial, ce traumatisme introduit une faille [...] Cette faille initiale tend à s'agrandir toujours, sauf à subir le cesse de la castration. Et donc ce qu'il appelle ici castration, c'est ce qui ferait cesser le sinthome, c'est qui ferait que ça puisse s'écrire dans le discours »⁴⁰².

Et il nous propose une nouvelle définition très pratique de la castration :
« Ce qui fait cesser les embrouilles du sens. »⁴⁰³ Cela nous donne un aperçu de la grande différence entre le dit et l'écrit : *« La parole porte de sens tandis que l'écriture rejoint le non-sens »⁴⁰⁴.*

Distinction aussi entre le signifiant et la lettre, dans le sens où le signifiant renvoie toujours vers un autre signifiant, tandis que la lettre donne une consistance, comme s'il s'agissait d'une matière. Cette consistance, cette vérité du réel donc, c'est du solide. Et même Freud s'était rendu compte de son existence quand il parlait des restes symptomatiques dans *« L'analyse finie et l'analyse infinie »*.

⁴⁰² Miller, J.-A., *« L'Être et l'Un »* (2011), Cours n°14, inédit.

⁴⁰³ Ibidem.

⁴⁰⁴ Ibidem.

En considérant que la nature de la jouissance résiste au sens nous prenons parti pour le corps et le hors-sens :

« Lacan faisait appel à une pratique sans vérité. Une pratique sans vérité, c'est une pratique sans la fiction de la vérité, c'est une pratique désublimée [...] C'est dans ce séminaire [Le Sinthome] que Lacan désublimise le père en disant que le père n'est qu'un symptôme. Et c'est pourquoi il parle de perversion [...] Dans la pratique de la psychanalyse il n'existe que des pères, singuliers »⁴⁰⁵.

⁴⁰⁵ Ibidem.

Chap. XX – Il n’y a pas d’Autre de l’Autre

C’est dans son séminaire VI sur *Le désir et son interprétation* que Lacan va introduire cette formule lapidaire :

« Le grand A barré veut dire ceci. En A – qui est, non pas un être, mais le lieu de la parole, le lieu où repose, sous une forme développée, ou sous une forme enveloppée, l’ensemble du système des signifiants, c’est-à-dire d’un langage – il manque quelque chose. Ce quelque chose qui y fait défaut ne peut être qu’un signifiant, d’où le S. Le signifiant qui fait défaut au niveau de l’Autre, telle est la formule qui donne sa valeur la plus radicale au S (A). C’est, si je puis dire, le grand secret de la psychanalyse. Le grand secret, c’est – il n’y a pas d’Autre de l’Autre »

Selon Miller, il a fallu que Lacan pense contre lui-même pour arriver à cela, puisque quelques années auparavant, il croyait au grand Autre quand il parlait du Nom-du-Père dans son texte sur le traitement de la psychose, en parlant de Schreber :

« Après que la faillite fut ouverte du Nom-du-Père – c’est-à-dire du signifiant qui dans l’Autre, en tant que lieu du signifiant, est le signifiant de l’Autre en tant que lieu de la loi »⁴⁰⁶.

Donc, l’existence de la loi du désir est mise en question avec cette coupure du Séminaire VI qui nie l’existence de l’Autre de l’Autre. Quant à la fin de son enseignement Lacan dira « *le réel est sans loi* » il faut l’entendre comme ce qu’il a élaboré autour de *lalangue*.

⁴⁰⁶ Lacan, J., « D’une question préliminaire à tout traitement possible de la psychose » (1955), in *Écrits*, op.cit., p. 583.

1. Lois de Lacan

Miller a isolé cinq registres de la loi chez Lacan, notamment ceux qui constituaient l'ordre symbolique :

- 1) Loi linguistique : Miller note ici le signifiant-signifié et la synchronie-diachronie de Saussure et la métaphore-métonymie de Jakobson.
- 2) Loi dialectique : « Le désir est le désir de l'Autre » résume cette posture. Dans le discours, le sujet ne peut s'assumer que par la médiation d'un autre sujet.
- 3) Loi mathématique.
- 4) Loi sociologique : Les lois de l'alliance et de la parenté que Lacan avait adoptées de Lévi-Strauss.
- 5) Loi de l'Œdipe : En effet, il avait transformé l'interdiction de l'Œdipe en une loi, celle du Nom-du-Père. Cette loi devait s'imposer au désir de la mère.

À cet ordre symbolique s'oppose le désordre imaginaire, nous dit Miller.

Dans l'imaginaire, les éléments échangent leur place, et nous comprenons ce que représente ce désordre quand nous parlons de l'identification entre le moi et l'autre, où la propre image se trouve à l'extérieur. C'est cette idée que Lacan exprime d'une manière très poétique en disant que : « *Les facteurs imaginaires, malgré leur inertie, n'y font figure que d'ombres et de reflets.* »⁴⁰⁷

⁴⁰⁷ Lacan, J., « Le séminaire sur la lettre volée » (1966), in *Écrits*, op.cit., p. 11.

Et Miller reprend la belle expression de Lacan pour associer l'être au semblant, et par là, il laisse entendre que l'être est constitué comme un tissu imaginaire:

« La parole permet de mettre en scène des êtres qui défont à l'épreuve de la logique et se révèlent n'être que semblants. L'équivocité de l'être veut dire d'abord que l'être n'est qu'ombres et reflets »⁴⁰⁸.

Pour l'illustrer, il choisit le fameux exemple de Russell « *Sur la dénotation* » de 1905. Dans cet article, il introduit une préposition célèbre : *Le présent roi de France est chauve*. On peut parler et décrire tout ce qu'on voudra des caractéristiques du roi de France, le problème est qu'il n'existe pas. Donc, la trouvaille de Russell est d'arriver au noyau du langage : Est-ce que ce que nous décrivons existe vraiment ?

2. Déconstruction de la métaphore paternelle

Pour Miller c'est une ironie de l'histoire du mouvement psychanalytique d'avoir marqué au feu et à sang le Nom-du-Père comme l'emblème de l'enseignement de Lacan, tandis qu'il s'est lui-même employé à le déconstruire à partir de son avancée du Séminaire VI. Le démantèlement de la métaphore paternelle, Miller la divise en six points :

- 1) Le Nom-du-Père que Lacan introduit notamment pour expliquer la direction de la cure dans la psychose était déjà un exemple de la figure du père défaillante.

⁴⁰⁸ Miller, J-A., *L'Être et l'Un* (2011), Cours n°7.

- 2) L'objet petit *a* représente une jouissance qui ne rentre pas dans le sens de la métaphore paternelle.
- 3) À partir du Séminaire XI, juste après d'avoir été excommunié de l'IPA, il montre que la figure du père tient uniquement à un désir de Freud.
- 4) Il a cessé de faire une loi de l'Œdipe à partir du moment où lui a donné un statut imaginaire qui permet de voiler la castration chez le sujet névrosé.
- 5) « *Il n'y a pas de rapport sexuel* » du Séminaire XX serait la nouvelle formulation de son « *Il n'y a pas d'Autre de l'Autre* » du Séminaire VI dans le sens où il ne croit plus à la métaphore paternelle comme une loi de prévalence virile sur la position féminine maternelle. Comme dit Miller, « *ce théorème ruine la notion de l'ordre symbolique* »⁴⁰⁹.
- 6) Le dernier tour qu'il a fait est de considérer le Nom-du-Père comme sinthome, c'est-à-dire comme un mode de jouir parmi d'autres.

3. Métaphore paternelle et métonymie désirante

Entre la voie du père et la voie du désir, Lacan a choisi la deuxième pour orienter sa pratique analytique. Ce que Miller appelle la métonymie désirante de l'enseignement de Lacan fait référence au *manque-à-être* du sujet. Le désir serait sans substance, à la différence de la jouissance. L'objet du désir n'est pas un élément de la réalité, il échappe à la métaphore paternelle puisqu'il n'y a pas de prétendue maturité du désir.

⁴⁰⁹ Miller, J-A., « L'Autre sans Autre » (2013), in *Mental* n°30, p. 157-171.

4. Désir et père-version

Comme nous le disons depuis Lacan, il n'y a pas de sexualité normale et par conséquent, pas de normalité du désir. Miller le formule encore plus clairement :

« Le désir inconscient reste attaché, dans le fantasme, à des jouissances qui, par rapport à la norme idéalisée par les psychanalystes, restent intrinsèquement perverses, des jouissances perverses. La perversion n'est pas un accident qui surviendrait au désir. Tout désir est pervers dans la mesure où la jouissance n'est jamais à la place qu'elle voudrait le soi-disant ordre symbolique »⁴¹⁰.

C'est pour cela que Lacan dira que la perversion n'est qu'une version du père. Pas le père en tant que Nom-du-Père, c'est-à-dire en tant que pur signifiant qui fonctionne comme Autre de l'Autre. Si nous retrouvons un Autre de la loi bien constitué et solide, nous glissons dans le registre classique de la psychose. Comme l'explique magnifiquement Miller : *« Ce n'est pas la forclusion du Nom-du-Père, mais au contraire le trop de présence du Nom-du-Père, qui est le ressort de la psychose. »⁴¹¹*

Le père n'est donc pas l'Autre de la loi, c'est juste un modèle pour le sujet d'un désir accroché et régulé par un fantasme, dont l'objet est à l'occasion une jouissance perdue. Il y a une citation de Lacan dans *« Subversion du sujet et dialectique du désir »* qui mérite qu'on s'y arrête :

« Chez le névrosé le moins phi se glisse sous le sujet barré du fantasme, favorisant l'imagination qui lui est propre, celle du moi. Car la castration

⁴¹⁰ Ibidem.

⁴¹¹ Ibidem.

imaginaire, le névrosé l'a subie au départ, c'est elle qui soutient ce moi fort, qui est le sien, si fort, peut-on dire, que son nom propre l'importune, que le névrosé est au fond un Sans-Nom »⁴¹².

A la différence de Joyce, qui se nommait « l'artiste », les névrosés resteront sans-nom. C'est en cela que la psychanalyse permet au sujet d'assumer son désir et de changer son destin, désigné par un Autre qui n'existe pas. La fin d'analyse permet au sujet de se nommer lui-même à partir d'un bout de sa jouissance propre qu'il va cerner. Cette nouvelle perspective conduit Lacan à penser que le sujet peut se nommer à partir d'un noyau irréductible de jouissance présente dans le symptôme dès l'origine, un noyau qui prend corps pendant le déroulement de l'analyse, au-delà de l'enveloppe signifiante du symptôme qui, lui, varie. Ce « *nom de la jouissance* »⁴¹³ que les analystes nous montrent à la fin de leur analyse à partir du dispositif de « **la passe** » est un autre moyen différent du Nom-du-Père pour faire tenir ensemble les trois registres : Réel, Symbolique et Imaginaire, propres à la clinique lacanienne.

⁴¹² Lacan, J., « Subversion du sujet et dialectique du désir » (1966), in *Écrits*, op.cit., p. 826.

⁴¹³ Terme adopté par Fabian Fajnwaks dans son article « Cultures queer: altérité et homosexualité » in *Elles ont choisi. Les homosexualités féminines* (2013).

Chap. XXI – De l'Œdipe à la *père-version*

Comme nous l'avons évoqué précédemment, l'enseignement de Lacan fait un virement radical à partir de son Séminaire XX, *Encore*, où il présente pour la première fois le tableau de la sexualité. Dans les années 1970, le concept de sexualité donne des repères pour orienter la clinique autrement que sous la dépendance du patriarcat et de l'universel [Pour tout homme]. Cette construction du concept de sexualité définit homme et femme comme des positions subjectives et non comme des évidences anatomiques données d'emblée par la biologie. Comme l'explique très clairement Hervé Castanet dans son ouvrage *Homoanalysant* : « *Qu'ils soient hétérosexuels ou homosexuels, les êtres parlants s'y distinguent homme et femme par leurs modalités de jouissance.* »⁴¹⁴

Deux ans auparavant, Lacan avait déjà énoncé son « *Il n'y a pas de rapport sexuel* » qui avait choqué l'auditoire de l'époque. Est-ce qu'aujourd'hui on est véritablement prêts à tirer les conséquences de cette avancée lacanienne ? Pour Jacques-Alain Miller, cet aphorisme lacanien veut dire que :

« *La jouissance relève comme telle du régime de l'Un, qu'elle est jouissance Une, tandis que la jouissance sexuelle, la jouissance du corps de l'Autre sexe, a ce privilège d'être spécifiée par une impasse, c'est-à-dire par une disjonction et par un non-rapport* »⁴¹⁵.

⁴¹⁴ Castanet, H., *Homoanalysants : Des homosexuels en analyse* (2013), Paris, Coéd, Navarin/Le champ freudien, p. 153.

⁴¹⁵ Miller, J-A., « Les six paradigmes de la jouissance » (1999), in *La Cause Freudienne*, n°43, Les paradigmes de la jouissance, octobre 1999, p. 29.

Ce qui veut dire que l'Autre et l'Un sont disjoints, ils ne font pas rapport. Cette idée surgit de l'hypothèse du dernier Lacan qu'il n'y a de jouissance que du corps. De la logique signifiante qui parcourt le premier enseignement de Lacan nous passons à privilégier les effets de jouissance produits par la marque du signifiant sur le corps vivant. Donc, du primat du symbolique au roc du réel.

Le rapport sexuel n'existe pas veut dire qu'il n'y a pas de pulsion sexuelle totale, c'est-à-dire que la jouissance dont est capable le parlêtre est toujours celle qu'il ne faudrait pas. La jouissance ne convient pas ; la seule qui conviendrait ce serait celle du rapport sexuel qui n'existe pas.

Lacan a pu le formuler ainsi à partir du moment où il s'est détaché de la référence freudienne, qui structurait la sexualité féminine comme un calque de la masculine. Parce que la théorie freudienne des pulsions obéit à la logique de la sexuation masculine. C'est une logique qui est en effet capable de totaliser les pulsions, et donc de poser un « Pour tout X », en référence à un élément unique, hors classe, qui a primat et privilège, à savoir, le phallus. Le développement de la vie sexuelle s'exprimerait donc en termes de pouvoir : Freud parle de subordination de toutes les pulsions partielles sous le primat des organes génitaux. En revanche, la théorie lacanienne de la jouissance répond au régime du « Pas-tout ».

Ce Lacan-là, n'est jamais cité par les spécialistes du *gender* ni par ceux du queer. Pour eux, la problématique de la sexualité se résume à l'identité sexuelle (identification), masculine ou féminine, et à la manière donc chacun jouit de son corps (objet *a*). En quelque sorte, ce sont eux qui restent dans la logique du vieux

paradigme patriarcal, puisque nous reconnaissons dans ces travaux la logique de l'Œdipe freudien: une répartition homme / femme en termes d'identification. Mais ce ne sont que des semblants, qui décrivent une mascarade de ce que doit être une femme par opposition à ce qui est un homme.

Selon Hervé Castanet, l'hypothèse freudienne d'un développement parfait de la sexualité humaine où toutes les pulsions partielles viendraient se concentrer sur les organes génitaux n'est plus valable pour la psychanalyse :

« C'est parce que cette pulsion génitale fait défaut que l'Œdipe prend cette place d'assurer, par l'identification, une réponse à la malédiction sur le sexe »⁴¹⁶.

La loi œdipienne énonce par les semblants ce que les hommes et les femmes doivent faire ou s'interdire. C'est un modèle, qui, grâce à l'expérience analytique, peut être mis en question. Mais, pour l'être parlant :

« L'Œdipe freudien est une opération de normalisation qui rend compte de la manière dont les êtres parlants se débrouillent tant bien que mal pour devenir hommes et femmes »⁴¹⁷.

Dans un premier temps de son enseignement, Lacan avait élaboré le complexe d'Œdipe en suivant une logique mathématique. Jusqu'au Séminaire V, sur *Les formations de l'inconscient*, Lacan avait substitué au mythe d'Œdipe la formule de la métaphore paternelle. Dans ce paradigme, un signifiant, le désir de la mère (DM), reste énigmatique. La présence et l'absence de la mère créent une

⁴¹⁶ Castanet, H., *Homoanalysants* (2013) op.cit., p. 141.

⁴¹⁷ Ibidem.

dynamique signifiante qui pousse l'enfant à trouver la solution du X. Il cherche une issue à sa position de phallus imaginaire qui vient combler le désir de la mère. La loi du père fait émerger le sens de la jouissance énigmatique de la mère. Celle-là était la lecture classique de l'Œdipe freudien par Lacan. L'essence de la métaphore paternelle c'est la résolution du X initial dans la signification phallique. Mais cette loi, c'est le langage lui-même qui l'instaure, donc la castration qui permet l'entrée et la sortie de l'Œdipe selon que l'on est fille ou garçon. Ce n'est plus le père qui l'opère, mais le langage.

Dans son Séminaire de 1958-1959, sur *Le désir et son interprétation*, Lacan laisse entendre que l'Œdipe, le père, la loi et la structure ne sont plus suffisants pour aborder la complexité de la sexualité humaine. À la fin de son séminaire il fait l'éloge de la perversion :

« C'est en ce sens que nous pouvons poser que ce qui se produit comme perversion reflète, au niveau du sujet logique, la protestation contre ce que le sujet subit au niveau de l'identification, en tant que celle-ci est le rapport qui instaure et ordonne les normes de la stabilisation sociale des différentes fonctions »⁴¹⁸.

La perversion intéresse Lacan dans la mesure où elle touche du doigt le désir du sujet, et par conséquence, son être :

« La perversion, pour autant qu'elle représente au niveau du sujet logique, et par une série de dégradés, la protestation qui, au regard de la

⁴¹⁸ Lacan, J., *Le Séminaire, livre VI, Le Désir et son interprétation (1958-1959)*, op. cit., p. 569.

conformisation, s'élève dans la dimension du désir, en tant que le désir est rapport du sujet à son être »⁴¹⁹.

Même quand il développait le complexe d'Œdipe dans son Séminaire V, Lacan indiquait déjà la nature perverse du désir. Il considérait que la grande avancée du texte *Totem et Tabou* de Freud avait été de conjuguer le désir et le signifiant. Il critique les courants académiques, tels que la philosophie ou le christianisme, qui ont une tendance à oublier que:

« Le rapport organique du désir avec le signifiant, à exclure le désir du signifiant, à le réduire, à le motiver dans une certaine économie du plaisir, à éluder ce qu'il y a en lui d'absolument problématique, irréductible et, à proprement parler, pervers, à éluder ce qui est le caractère essentiel, vivant, des manifestations du désir humain, au premier plan duquel nous devons mettre son caractère non seulement inadapté et inadaptable, mais fondamentalement marqué et perversi »⁴²⁰.

Ce serait par la sublimation que le sujet arrive à vider la pulsion sexuelle et à la condenser dans un jeu signifiant qui anime le désir :

« C'est ce quelque chose par quoi, comme je l'ai écrit quelque part, peuvent s'équivaloir le désir et la lettre, si pour autant ici nous pouvons voir en un point aussi paradoxal que la perversion (c'est-à-dire sous sa forme la plus générale, ce qui dans l'être humain résiste à toute normalisation) se produire ce discours, cette apparente élaboration à vide que nous appelons sublimation, qui est quelque chose qui, dans sa nature, dans ses produits, est distinct de la valorisation sociale qui lui est donnée ultérieurement »⁴²¹.

⁴¹⁹ Ibid., p. 570-571.

⁴²⁰ Lacan, J., *Le Séminaire, livre V, Les formations de l'Inconscient* (1958), op.cit., p. 311.

⁴²¹ Lacan, J., *Le Séminaire, livre VI, Le Désir et son interprétation* (1959), op.cit., p. 571.

Dans son séminaire « *L'objet de la psychanalyse* », Lacan parlera des différentes modalités du désir liées à la perversion :

*« Pour parler tout à fait scientifiquement de la perversion, il faudrait partir de ceci, qui est tout simplement la base dans Freud – on l'a dit, on l'a amené timidement dans les Trois essais sur la sexualité : la perversion est normale »*⁴²².

Et en effet, Freud avait toujours défendu cette prémisse :

« Pour des motifs esthétiques, on aimerait pouvoir imputer cette aberration aux malades mentaux, de même que d'autres aberrations graves de la pulsion sexuelle ; mais cela n'est pas possible. L'expérience montre que les troubles de la pulsion sexuelle observés chez ces derniers ne sont pas différentes de ceux des bien-portants, quelle que soit leur race ou leur condition. »

Et il ajoute :

*« Aucun bien-portant ne laisse probablement de joindre au but sexuel normal un supplément quelconque, qu'on peut qualifier de pervers, et ce trait général suffit en lui-même à dénoncer l'absurdité d'un emploi réprobateur du terme de perversion »*⁴²³.

⁴²² Lacan, J., *Le Séminaire, livre XIII, « L'objet de la psychanalyse »*, séance du 15 juin 1966, inédit: "Je conseillerai aujourd'hui une lecture pour tous qui vous permettra de donner une illustration très simple, et très convaincante, de ce que je suis en train de vous dire – qu'il faut partir du fait que la perversion est normale. Autrement dit, que dans certaines conditions, ça peut ne pas faire tache du tout. Moyennant quoi, ce livre... qui s'appelle *Mémoires de l'Abbé de Choisy habillé en femme*, lisez-le, vous verrez d'où est le sain départ concernant le registre de la perversion"

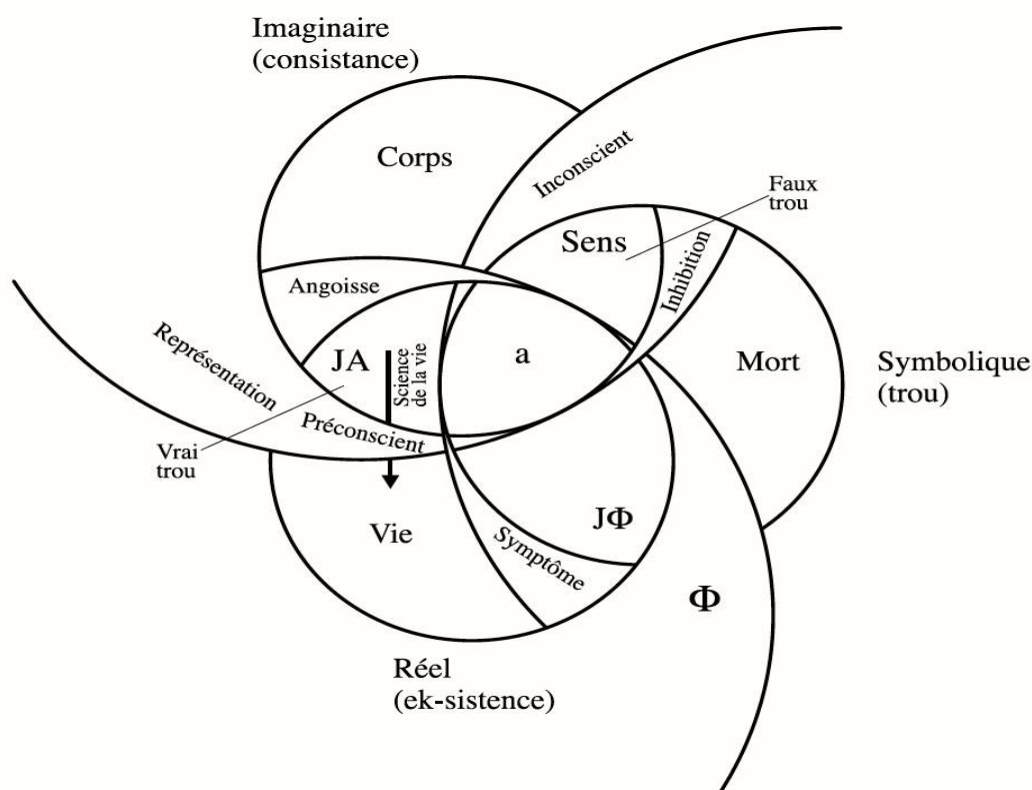
⁴²³ Freud, S., *Trois essais sur la théorie sexuelle (1905-1925)*, Paris, Gallimard, coll. Folio/Essai, n°6, 1989, p. 55-56 & 73.

Nous allons donner maintenant les conclusion générales que nous croyons pouvoir poser sur le nouveau paradigme qui surgit à partir d'une approche plus réelle de la clinique contemporaine : Le nœud borroméen et ses conséquences.

6^E PARTIE : VERS UN NOUVEAU PARADIGME

Chap. XXII – Le nœud borroméen

« Je n'ai trouvé, pour dire le mot, qu'une seule façon de leur donner, à ces trois termes, Réel, Symbolique et Imaginaire, commune mesure qu'à les nouer, de ce nœud borroméen [...] qu'est-ce qui distingue chacun des autres ? Absolument rien que le sens [...] Sur le nœud borroméen, je voudrais un instant vous retenir. Le nœud borroméen consiste en strictement ceci que trois en est le minimum. La définition du nœud borroméen part de trois. C'est à savoir que si, de trois, vous rompez un des anneaux, ils sont libres, tous les trois, c'est-à-dire que les deux autres anneaux sont libérés »⁴²⁴.



425

⁴²⁴ Lacan, J., « Le Séminaire, livre XXII, RSI » (1974-1975), séance du 10 décembre 1974, *Ornicar* ? N°2, mars 1975, p. 90-97.

⁴²⁵ Nœud borroméen élaboré par Patrick Valas en suivant les indications de Lacan dans "La troisième", intervention au Congrès de Rome le 31 octobre 1974.

Réel, Symbolique et imaginaire, sont les trois registres essentiels que l'enseignement de Jacques Lacan a apportés à la construction psychanalytique. C'est le nouage qui va se tisser entre ces trois dimensions qui opère dans la réalité psychique du parlêtre. Il a donné une forme à partir du nœud borroméen :

« J'ai immédiatement fait le rapport de ce nœud borroméen avec ce qui, dès lors, m'apparaissait comme des ronds de ficelle. Quelque chose de pourvu d'une consistance particulière, qui reste à appuyer et qui était pour moi reconnaissable dans ce que j'avais énoncé dès le départ de mon enseignement; lequel, sans doute, je n'aurais pas émis, y étant peu porté de nature, sans un appel, un appel lié de façon plus ou moins contingente à, disons, une crise dans le discours analytique »⁴²⁶.

La crise dont Lacan parlait déjà en 1975, nous la traversons encore aujourd'hui : c'est la crise de l'Œdipe et du phallus comme référence théorique pour aborder la complexité humaine. Dans la mesure où le mythe oedipien n'est qu'une fiction de la théorie analytique pour expliquer la construction psychique du sujet, nous ne disposons pas des repères cliniques nécessaires pour manier la fin d'une analyse, une fois que le transfert n'opère plus.

Dans son cours de 2007, Jacques-Alain Miller faisait déjà la distinction entre l'inconscient transférentiel et l'inconscient réel. Il disait que l'inconscient transférentiel est celui de Freud, c'est-à-dire l'inconscient qui a du sens et qui s'interprète, tandis que l'inconscient réel aurait son ressort dans la jouissance du corps vivant et dans le trait unaire du sujet. Quelque part il fait la distinction entre le symptôme de la famille et le sinthome de l'Un. Une fois que le sujet réussit à se

⁴²⁶ Lacan, J., *Le Séminaire, livre XXII, RSI (1974-1975)*, leçon du 18 mars 1975, inédit.

débarrasser des embrouilles provenant du discours de l'Autre, nous avons affaire à ce qui reste de plus singulier chez lui, à savoir sa jouissance. Le nœud borroméen est un effort pour penser la structure hors d'une référence à l'Autre, à savoir au-delà de l'Œdipe, à partir des trois seuls registres de l'expérience analytique : réel, symbolique et imaginaire, en tant qui sont fondamentalement équivalents.

En suivant l'étude que fait Pierre Skriabine⁴²⁷ sur les conséquences de l'introduction de la topologie borroméenne à la compréhension de la clinique contemporaine, nous allons présenter quelques considérations :

- L'Autre n'existant pas, l'expérience humaine doit être structurée par les trois catégories : Réel, Symbolique et Imaginaire.
- Ce sont des registres hétérogènes, donc il n'y a plus de suprématie du symbolique sur les autres.
- Pour pouvoir avoir une consistance et maintenir un lien social avec les autres, le sujet a besoin de faire tenir ensemble ces trois registres à partir d'un quatrième rond : le sinthome.
- Faire ainsi consister une « réalité » qui n'a aucune existence intrinsèque – car elle n'est qu'un voile tissé d'imaginaire et de symbolique qui sert à recouvrir le réel – est cependant nécessaire à l'être parlant (il rejoint par là l'énoncé de Miller : « Tout le monde délire »).
- Cette protection contre le réel implique une limitation de la jouissance, à partir d'un développement du discours qui fait lien.

⁴²⁷ Skriabine, P., « La psychose ordinaire du point de vue borroméen » (2009) in *Quarto*, n°94-94, Retour sur la psychose ordinaire, p. 18-23.

- Plutôt que de parler du Nom-du-Père comme réponse toute faite pour tout sujet névrosé, le nouveau paradigme de Lacan utilise le terme de *père-version*, comme la solution que chaque sujet, dans sa particularité, trouve pour compenser le manque structural et construire, en tant que suppléance, une façon de faire tenir ensemble réel, symbolique et imaginaire.

C'est ce dernier point qui nous a permis de serrer, par l'usage du nœud borroméen, ce que voulait dire le terme de *père-version* dans le tout dernier enseignement de Lacan. Il démontre avec la topologie la nécessaire pluralisation du Nom-du-Père: si le Nom-du-Père rate toujours, les Noms-du-Père pour y suppléer sont nombreux:

« Cette avancée par Freud des Noms-du-Père, ce n'est parce que cette suppléance n'est pas indispensable qu'elle n'a pas lieu. Notre Imaginaire, notre Symbolique et notre Réel sont peut-être pour chacun de nous encore dans un état de suffisante dissociation pour que seul le Nom-du-Père fasse nœud borroméen et tenir tout ça ensemble, fasse nœud du Symbolique, de l'Imaginaire et du Réel. Mais ne vous imaginez pas que, (ce serait bien pas dans mon ton habituel), je sois en train de prophétiser que du Nom-du-Père, du Nom-du-Père dans l'analyse, et aussi bien du Nom-du-Père ailleurs, nous puissions d'aucune façon nous passer pour que notre Symbolique, notre Imaginaire et notre Réel, comme c'est votre sort à tous ne s'en aillent très bien chacun de son côté. Il est certain que, sans qu'on puisse dire que ceci constitue un progrès car on ne voit pas en quoi un nœud, un nœud de plus sur le dos, sur le col et ailleurs ! on ne voit pas en quoi un nœud, un nœud réduit à son plus strict constituerait un progrès, de ce seul fait que ce soit un minimum, ça constitue sûrement un progrès dans l'Imaginaire, c'est-à-dire un progrès dans la consistance. Il est bien certain que dans l'état actuel des choses, vous êtes tous et tout un chacun aussi inconsistants que vos pères, mais c'est

justement du fait d'être entièrement suspendus à eux que vous êtes dans l'état présent »⁴²⁸.

La clinique des suppléances est une invention dérivée du noeud borroméen. Ce mode de réparation inventé par Joyce nous donne une illustration de la façon dont l'égo vient réparer la défaillance du registre imaginaire, et par conséquence, du corps. Parce que, comme l'indiquait Lacan lors de sa conférence de Massachusetts:

« Y a-t-il de l'analyse une théorie ? Oui, certainement. Je ne suis pas sûr que j'en ai la meilleure. Après avoir beaucoup réfléchi j'ai distingué deux assises. La référence au corps, d'abord. On peut s'apercevoir, pour l'analyse, que du corps, elle n'appréhende que ce qu'il y a de plus imaginaire... »⁴²⁹.

Cette nouvelle conception du corps comme quelque chose d'imaginaire nous donne un repère clinique très précieux, notamment dans les cas où la consistance de celui-ci est en péril :

« L'amour propre est le principe de l'imagination. Le parlêtre adore son corps parce qu'il croit qu'il l'a. En réalité, il ne l'a pas, mais son corps est sa seule consistance — consistance mentale, bien entendu, car son corps fout le camp à tout instant »⁴³⁰.

La question est : Quelle est la stratégie du parlêtre pour éviter que son corps parte en vrille ? Ce que Joyce nous enseigne, c'est que l'égo correcteur sert de solution pour se constituer un corps là où le sujet n'en a pas, pour que ce corps sans-jouissance arrive enfin à se nommer, à créer un nouveau signifiant, ce qui fait

⁴²⁸ Lacan, J., *Le Séminaire, livre XXII, RSI (1974-1975)*, leçon du 14 janvier 1975, inédit.

⁴²⁹ Lacan, J. Conférence à Massachusetts Institute of Technology 2/12/1975 Scilicet n°6-7 p.54.

⁴³⁰ Lacan, J., *Le Séminaire, livre XXIII, Le Sinthome (1975-1976)*, op.cit., p. 66.

l'office d'Un, de trait unaire. Cette découverte pousse Lacan à penser que tout être parlant peut se créer son propre signifiant, fait sur mesure grâce à l'analyse :

« Pourquoi est-ce qu'on n'inventerait pas un signifiant nouveau ? Nos signifiants sont toujours reçus. Un signifiant, par exemple, qui n'aurait comme le réel, aucune espèce de sens [...] Pourquoi est-ce qu'on ne tenterait pas de formuler un signifiant qui aurait, contrairement à l'usage qu'on en fait habituellement, un effet ? [...] Comment est-ce que on n'a pas encore forcé les choses assez pour, pour faire l'épreuve de ce que ça donnerait de forger un signifiant qui serait autre ? »⁴³¹.

Une fois que l'analysant a réussi à échapper aux embrouilles provenant du discours de l'Autre dans lesquelles il était pris, il peut se passer de ce que nous avons appelé traditionnellement le Nom-du-Père. Le Nom-du-Père étant le signifiant-maître qui venait se substituer au désir de la mère dans la métaphore paternelle :

$$\frac{\text{Nom-du-Père}}{\text{Désir de la Mère}} \cdot \frac{\text{Désir de la Mère}}{\text{Signifié au sujet}} \rightarrow \text{Nom-du-Père} \left(\frac{A}{\text{Phallus}} \right)$$

Lors de sa leçon du 11 mars 1970, nommée par Jacques-Alain Miller « Au-delà du Complexe d'Œdipe » dans le séminaire XVII, Lacan essayait de montrer à son auditoire que le Complexe d'Œdipe n'était rien d'autre que le rêve de Freud. Il révélait qu'il n'avait jamais parlé du Complexe d'Œdipe que sous la forme d'une métaphore dite paternelle et il se demandait:

⁴³¹ Lacan, J., *Le Séminaire, livre XXIV, L'insu qui sait de l'une-bévue s'aile à mourre* (1977), leçon du 17 mai 1977, inédit.

« C'est frappant – quelqu'un aurait pu, sur cette métaphore paternelle, s'exciter un peu, et savoir faire un petit trou. C'est ce que j'ai toujours désiré, que quelqu'un s'avance un peu, me fasse la trace, commence à montrer un petit chemin. Enfin, quoi qu'il en soit, cela ne s'est pas produit, et la question de l'Œdipe est intacte »⁴³²

Voici un beau défi auquel nous devrions nous attaquer presque un demi-siècle après avoir été lancé par Lacan.

⁴³² Lacan, J., *Le Séminaire, livre XVII, L'envers de la psychanalyse (1969-1970)*, op.cit., p.130.

Chap. XXIII – Une lecture borroméenne du cas

Nous allons partir du passage à l'acte de Sidonie pour reprendre les éléments cliniques au point où Lacan les avait laissés.

« Le moment du passage à l'acte est celui de plus grand embarras du sujet, avec l'addition comportementale de l'émotion comme désordre du mouvement. C'est alors que, de là où il est – à savoir du lieu de la scène où, comme sujet fondamentalement historisé, seulement il peut se maintenir dans son statut de sujet -, il se précipite et bascule hors de la scène »⁴³³.

Ce qui nous permet de reconnaître le passage à l'acte c'est le départ du sujet de la scène du monde pour partir à la recherche de quelque chose de rejeté, de refusé de toute part. Cette position d'objet petit *a* incarné, Lacan la nomme déjet :

*« C'est notre objet *a*, mais dans l'apparence du déjeté, du jeté au chien, aux ordures, à la poubelle, au rebut de l'objet commun, faute de pouvoir le mettre ailleurs »⁴³⁴.*

L'explication donnée par Freud de l'acte suicidaire de la jeune femme pointait déjà la place d'objet de celle-ci :

« En effet l'analyse nous a fourni pour l'énigme du suicide cette explication, que peut-être personne ne trouve l'énergie psychique pour se

⁴³³ Lacan, J., *Le Séminaire, livre X, L'angoisse (1962-1963)* op.cit., p. 137.

⁴³⁴ Ibid., p. 126.

tuer si premièrement il ne tue pas du même coup un objet avec lequel il s'est identifié »⁴³⁵.

Pour Lacan cette même identification à l'objet opère essentiellement dans le deuil. Et il rapproche ce qui se passe pour le sujet au moment du passage à l'acte avec la période d'avant le stade du miroir, c'est-à-dire, l'état d'avant la surgence de l'image $i(a)$ – d'avant la distinction entre tous les petits a et l'image réelle par rapport à laquelle ils vont être le reste qu'on a ou qu'on n'a pas. Le stade du miroir est la première structure du monde primaire du sujet, ce qui veut dire que c'est un monde très instable. Le monde structuré par le stade du miroir fonctionne par transitivité. Comme dit Miller, c'est un monde de « *sables mouvants* »⁴³⁶, ce que nous pouvons interpréter comme le risque que comporte pour le sujet de pouvoir tomber à tout moment dans la faille du symbolique.

Lacan nous a appris à considérer l'image spéculaire, non seulement comme la matrice du moi, mais aussi comme ce qui constitue le tissu de l'être :

«Ce qu'il y a sous l'habit et que nous appelons le corps, ce n'est peut-être que ce reste que nous appelons l'objet a . Ce qui fait tenir l'image, c'est un reste »⁴³⁷.

Autrement dit, $i(a)$ est l'habillement de ce reste. Mais dans certains cas, comme celui de Sidonie, où l'image d'un idéal du moi ne s'est pas constituée, sa place de déjet dans le monde est dangereusement accessible. Jean Claude Maleval illustre ce risque avec la clarté qui le caractérise :

⁴³⁵ Freud, S., « Sur la psychogenèse d'un cas d'homosexualité féminine » (1920) in *Névrose, Psychose et Perversion*, op.cit., p. 261.

⁴³⁶ Miller, J.A., « Effet retour sur la psychose » (2009), in *Quarto* n°94-95, op.cit., p.43.

⁴³⁷Lacan J., *Le Séminaire, livre XX, Encore (1972-1973)*, op.cit., p. 12.

« Dès lors, quand le sujet se trouve englué dans une image vacillante du moi, il risque de voir son être transparaître dans l'image. La carence radicale de la fonction du trait unaire, qui soutient l'idéal du moi, l'expose à ne plus être en mesure de différencier l'endroit d'où il se voit de celui d'où il se regarde »⁴³⁸.

Lacan se sert du cas de Sidonie pour illustrer la différence entre le passage à l'acte et l'*acting out*. Pour lui, l'aventure avec la dame à la réputation douteuse et qui est portée à la fonction d'objet suprême est un *acting out*. Un *acting out* est quelque chose qui se montre. Dans la conduite du sujet, quelque chose s'oriente vers l'Autre. Donc, dans le cas qui nous occupe, cette conduite s'adressait au père, plus précisément à son regard. Ce que Lacan essaie d'indiquer est que la fille n'avait nul désir inconscient d'enfant :

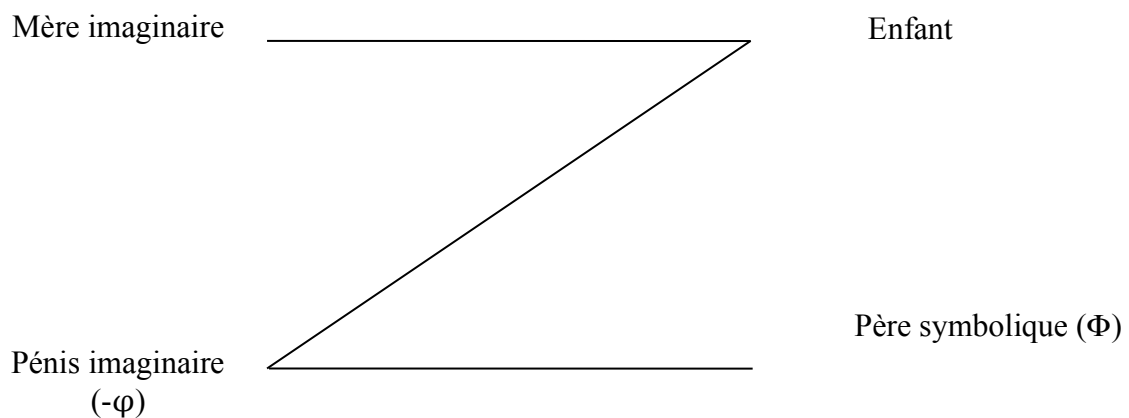
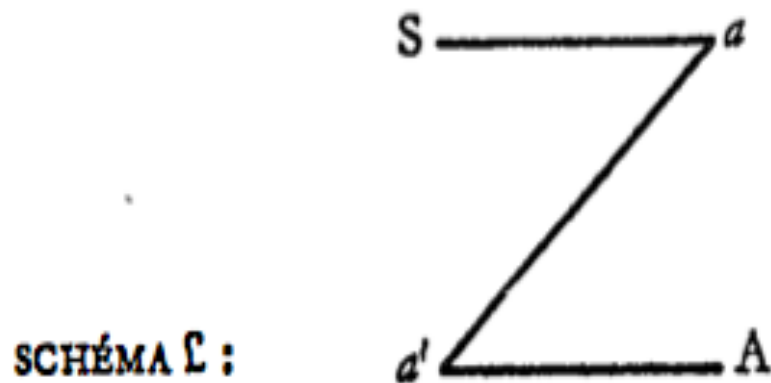
« Ce que ça est, Freud le dit quand même, c'est qu'elle aurait voulu un enfant du père. Mais si vous vous contentez de ça, c'est que vous n'êtes pas difficiles, parce que cet enfant n'a rien à faire avec un besoin maternel »⁴³⁹.

Elle voulait cet enfant comme phallus, comme objet *a* manquant. C'est dans cette logique qu'elle se fait amante, c'est-à-dire qu'elle se pose dans ce qu'elle n'a pas, le phallus, pour montrer qu'elle l'a, et en plus qu'elle le donne. Le chevalier servant, comme vous le savez, c'est celui qui donne, mais au prix de sacrifier ce qu'il a, son phallus. En se conduisant comme un chevalier servant, elle fait en sorte qu'elle l'a. C'est justement de l'incarnation de cet objet dont il s'agissait.

⁴³⁸ Maleval, J.C., « Eléments pour une appréhension clinique de la psychose ordinaire » (2003), in *Séminaire de la découverte freudienne*, p. 30.

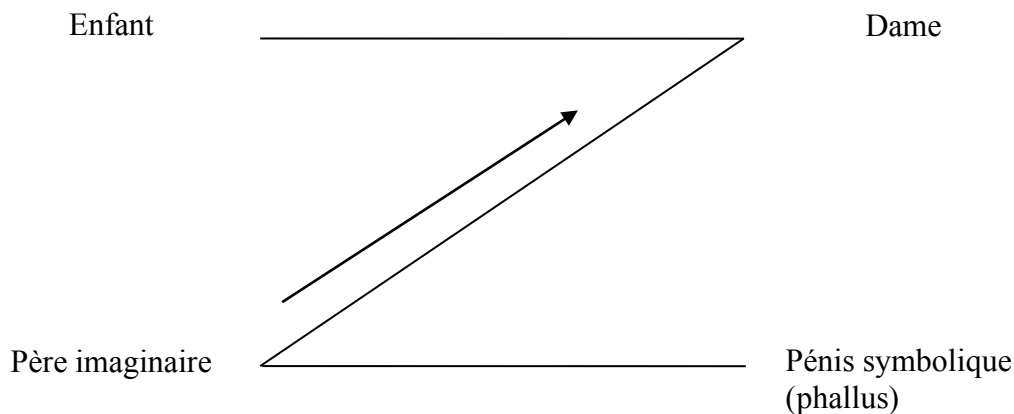
⁴³⁹ Lacan, J., *Le Séminaire, livre X, L'angoisse (1962-1963)*, op.cit., p. 145.

Mais reprenons le schéma L pour illustrer le mouvement identificatoire de Sidonie :



Telle était la lecture que Lacan avait faite lors de son séminaire sur la relation d'objet, où il avait mis en valeur que la fille, par une sorte d'identification au père, donnait à la Dame ce qu'elle n'avait pas, à savoir, le phallus. Mais, ce qui était remarquable dans cette lecture, c'est que le pénis comme réel du corps venait à la place du phallus comme signifiant. L'objet *a* perdait son enrobement symbolique et devenait la livre de chair. Elle incarnait le phallus, et c'est sur ce point-là qu'a été soutenue la thèse de sa perversion : la jeune fille prend en charge

dans la réalité quelque chose qui est inconscient, à savoir, que le phallus n'est qu'un semblant et qu'il se situe du côté de la femme.

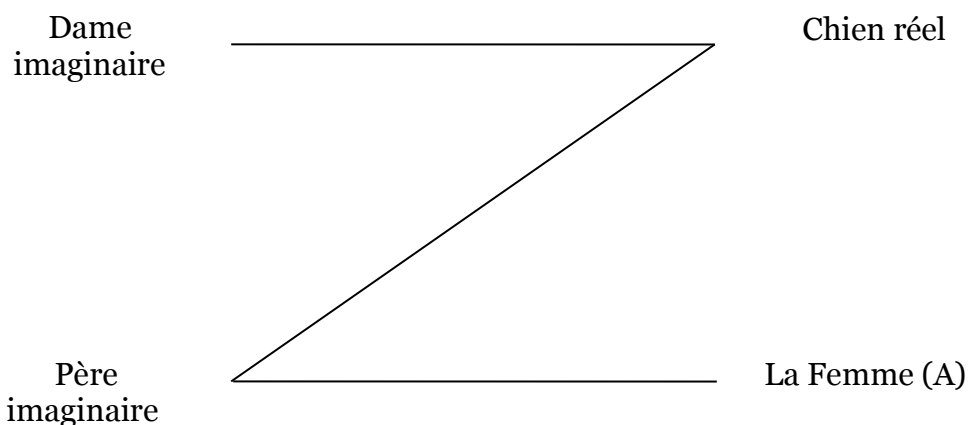


Mais si nous essayons de faire une lecture borroméenne, qui ne s'appuie plus sur l'équation œdipienne phallus=enfant, quelles conséquences pouvons-nous tirer de cette identification imaginaire au père ?

Nous souhaitons reprendre la logique d'Agnès Aflalo à partir d'une remarque de sa relecture du cas. Pour elle, la jeune fille s'était détournée de la voie normale de l'Œdipe pour aller vers les mères phalliques, soit, une femme avec un enfant. Mais, dans son choix de la Dame, femme qui n'avait pas d'enfant, l'énigme était ce qu'elle avait à la place. Dans l'ouvrage consacré à sa vie que nous avons travaillé en détail, nous retrouvons de nombreuses photos qu'elle avait léguées à ses amis pour la construction du livre. La seule photo qu'elle avait gardée de sa Léonie, était une photo de celle-ci et d'un chien à ses côtés.

Comment interpréter le nouveau choix d'objet qu'elle avait manifesté pour la Dame ? En lieu d'une mère phallique, elle choisissait une femme phallique, soit

une femme avec un chien. Suivant cette logique, le chien viendrait à la place de l'objet a , à savoir le phallus, dans le schéma L :



Comment la jeune femme décrivait-elle son père ? Si nous prenons ce qui est rapporté par Sidonie elle-même, il était un pantin, un pauvre homme, celui qui n'obtenait pas de respect de la part de sa femme. Il courrait après sa femme, il se laissait faire et ne disait pas un mot. Face aux caprices de sa femme, il agissait comme un chien. C'est sur ce point qu'il faut poser l'identification masculine à son père, puisque quand elle essayait de séduire la Dame, elle copiait déjà les manières de celui-ci :

« Sidonie est la première à la porte. Elle a vu chez son père comment on laisse la préséance à une dame selon les règles de l'art. Elle pourrait essayer aussi. D'une élégante rotation du corps et d'un geste léger de la main, elle libère la voie pour Léonie [...] comme un jeune chevalier servant »⁴⁴⁰.

⁴⁴⁰ Rieder, D. Voigt, *Sidonie Csillag* (2003), op.cit., p. 22.

Nous remarquons ici qu'il ne s'agit pas d'une identification masculine comme chez les hystériques, où ce qui est incorporé ce sont les insignes du père, quelque chose d'un trait unaire. Pour notre chevalière servante, il était question de faire « *comme si* »⁴⁴¹, une imitation, une mauvaise copie qui lui conférait une consistance imaginaire là où son être manquait de substance signifiante. Elle n'est entrée dans le jeu du signifiant que par une sorte d'imitation extérieure. Le sujet est ainsi *Autrifié*⁴⁴², pour reprendre les termes de Lacan.

Mais quand l'objet réel fait irruption, à savoir le regard du père, sa réalité fait effraction, le semblant d'objet dont se supportait le sujet s'effondre, et c'est alors que le sujet lui-même s'effondre de sa position imaginaire, de la position à laquelle elle s'efforçait de se conformer.

C'est pour cela que nous qualifions cette identification au père en tant que « chien de sa mère » de mauvaise copie, puisque cette substitution imaginaire du symbolique ne tient pas debout. A trois reprises elle essaiera de sortir de la scène du monde d'une manière radicale, sans subjectivation possible :

- Quand le regard du père fait irruption.
- Au moment du départ de la Dame.
- Lorsqu'elle a réalisé le non-désir de sa mère.

Jusqu'au moment où elle retrouve une nouvelle béquille imaginaire sur laquelle s'appuyer, toujours du côté masculin : son mari Ed.

⁴⁴¹ Terme employé par Hélène Deutsch.

⁴⁴² Lacan, J., *Le Séminaire, livre X, L'angoisse (1962-1963)*, op.cit., p. 146.

Après la mort de son père et du laisser tomber de son mari, elle tombe dans le miroir, pour suivre l'expression de Jean Pierre Deffieux⁴⁴³. Pendant son exil, quelque chose de sa « *père-version* » se cristallise. En suivant l'avancée de Miller sur le schéma L, si nous introduisons le fantasme, ici emprunté au père, à la place de l'axe imaginaire ($a-a'$), elle arrive à se situer dans un rapport symbolique à l'Autre en se servant d'une relation imaginaire à la jouissance. Sa première suppléance pour réparer le débranchement du registre imaginaire par rapport au symbolique et au réel était peut-être celle-ci : Le père imaginaire vient à la place du chien réel : Petzi.

Dans une sorte d'identification canine elle réussit à donner consistance à son moi, à condition de rester collée au chien. Toutes ses décisions vitales tourneront autour du bien-être du chien :

- Travail : Elle choisira les travaux les plus épouvantables pour rendre justice au chien, puisqu'elle considère comme un abandon le fait de devoir laisser le chien pour gagner sa vie.
- Quitter sa compagne : Quand elle doit choisir entre Wjeba et son chien, elle quitte la seule femme avec qui elle avait tissé un lien pour rester seule avec le chien.

⁴⁴³ Deffieux J-P. « Un cas pas si rare », in *La conversation d'Arcachon. Ces cas rares : les inclassables de la clinique* (1997) Paris, Seuil/Agalma, p. 11-19.

Petzi faisait alors fonction d'ombilic, de fermeture d'un trou.

Lors de la mort du chien, le sujet expérimente un nouveau débranchement, elle aura donc besoin de créer un nouveau signifiant pour faire tenir ensemble les trois registres. Ce qui la nomme à cette époque et qui semble lui donner une consistance imaginaire est le signifiant « Dame de compagnie », en plus du fait d'être entourée d'animaux.

Elle retournera voir sa mère mourante en ayant l'idée qu'avec la mort du corps maternel il s'ensuivra la mort du signifiant « *Fille mal-aimée* ».

Son départ au Brésil à l'âge de soixante-dix ans pour travailler comme dame de compagnie alors qu'elle n'a plus de forces témoigne du côté sans limite de Sidonie. Seul le réel de son vieux corps viendra marquer un point d'arrêt là où le symbolique n'opère pas.

Nous retrouvons dans sa dernière déception amoureuse avec Monique, fruit d'un délire érotomaniac, un écho de sa lointaine demande d'amour à la mère.

Son retour à Vienne et le fait de vivre comme une vieille dame qu'il faut aider et secourir fait d'elle une figure qui éveille à la fin de sa vie la sympathie des jeunes lesbiennes. Pour elles, cette femme représentait le modèle de La femme homosexuelle, celle qui avait connu Freud, celle qui avait survécu à la guerre, celle qui avait fait preuve de liberté envers et contre tout...c'est grâce au statut de *lesbienne dans le siècle* qu'elle bricolera son nouveau et dernier ego réparateur, qui la poussera à vouloir publier un ouvrage sur sa vie. Le soutien de ces deux

femmes, les auteures du livre, fut vital dans le crépuscule de sa vie. De cette manière, elle transmettra le conte de sa vie, dans une sorte « *d'épopée bourgeoise moderne* »⁴⁴⁴, qui raconte l'histoire d'une héroïne singulière.

⁴⁴⁴ Hegel, Cours d'esthétique, trad. J.P. Lefebvre et V. von Schenck, Paris, Aubier, coll. Bibliothèque philosophique, 1997, t. III, p. 368

Conclusion

L'analyse approfondie de notre célèbre cas d'homosexualité féminine nous a permis de le travailler autrement, en dépassant le modèle classique de l'Œdipe comme vérité universelle s'imposant à tout être parlant pour nous approcher d'une lecture borroméenne de la clinique.

Certes, pendant longtemps cette fiction de l'Œdipe a été au centre de la théorie analytique, mais l'état actuel de la clinique ne nous permet plus de continuer à parier là-dessus. L'échec démontré par certains cas comme celui de Sidonie, que nous avons nommés à l'occasion « *les inclassables de la clinique* »⁴⁴⁵, nous obligent à changer d'optique pour passer de la fiction du symbolique au réel de la jouissance.

Selon ce nouveau paradigme, ce qui nous donne la clé pour diriger une cure n'est plus le primat du symbolique, comme Lacan l'avait mis en avant au début de son enseignement, mais bien au contraire le roc du réel, c'est-à-dire, la jouissance singulière qui se répète. Celle qui nous fait aller consulter un analyste puisqu'elle ne convient pas, puisqu'elle n'est jamais à la place où le symbolique voudrait qu'elle soit, celle que Jacques-Alain Miller a nommée jouissance substitutive. Ce mouvement a été possible grâce à l'introduction que Jacques Lacan a fait d'une jouissance supplémentaire à la jouissance phallique dans le tableau de la sexuation, une jouissance pas-toute. Le pas-tout lacanien a permis à la

⁴⁴⁵ La conversation d'Arcachon : les cas rares (1997), sous la direction de Jacques-Alain Miller in *Les conversations du Champ Freudien*, Paris, Seuil.

psychanalyse de concevoir une théorie sur la jouissance substitutive hors-sens, et par conséquence, hors Œdipe.

La méthode implique donc la recherche des effets de jouissance produits par la marque du signifiant sur le corps vivant. Ce sont les bouts de réel qui vont permettre de dénouer le symptôme. La manière donc chaque analysant traite sa jouissance en analyse est singulière, en réveillant son désir et en lui permettant de l'assumer. C'est en cela que consiste l'éthique de la psychanalyse : agir conformément à son désir. La culpabilité viendra si le sujet fait les choses pour le bien, surtout pour le bien d'un autre, sans s'écouter lui-même, en cédant à son désir. L'acte d'Antigone représente le modèle de notre éthique, puisqu'elle nous montre que *« l'accès au désir nécessite de franchir non seulement toute crainte, mais toute pitié, que la voix du héros ne tremble devant rien, et tout spécialement pas devant le bien de l'autre »*⁴⁴⁶.

Aller au-delà du désir de l'Autre implique donc de pouvoir se nommer soi-même, de se passer du « Tu es cela » (avec l'équivoque que nous entendons, « Tuer cela », qui renvoie le sujet vers la pulsion de mort et à sa place d'objet assignée par l'Autre). L'analyse permet au sujet de se nommer à partir d'un noyau de jouissance qu'il va cerner grâce au dispositif. En suivant cette lecture de ce qu'est une analyse, nous comprenons mieux pourquoi le fait de parler de « la jeune homosexuelle », le fait de l'avoir nommée de cette manière, ne l'a aidée en rien pour avancer vers quelque chose de sa jouissance particulière. L'homosexualité ne nous dit rien sur la patiente.

⁴⁴⁶ Lacan, J., *Le Séminaire, livre VII, L'Éthique de la psychanalyse (1959-1960)*, op.cit., p. 372.

Par contre, son lien fusionnel à son chien Petzi, que nous considérons comme une armure pour son corps et qui lui a permis d'avoir une consistance pendant une longue période de sa vie, est le plus singulier qu'elle aurait pu rapporter en analyse. Pour cerner quelque chose de sa propre problématique concernant la jouissance du corps et l'impossibilité pour elle d'avoir des relations sexuelles avec les hommes, et aussi, le fait est frappant, avec les femmes. La grande ironie de ce cas nommé par Freud « jeune » et « homosexuelle » est, quand nous lisons sa biographie, qu'elle n'avait rien de jeune (elle vivra jusqu'à cent ans) et rien d'une homosexuelle, puisqu'elle ne ressentait pas le désir sexuel d'approcher le corps d'une femme. Elle se contentait de lui envoyer des fleurs, de lui caresser la main, d'écrire des poèmes d'amour... Entretenir des amitiés entre femmes sans se mouiller ! L'exemple même de ce que les auteurs queer critiquent comme modèle idéal de l'existence lesbienne au XIX siècle, notamment Rubin :

« Je n'aimais pas cette façon dont certaines lesbiennes, mues par le désir sexuel, ou certaines qui ont endossé les rôles de butch ou de femme, étaient traitées en parentes pauvres dans le continuum lesbien, alors que certaines autres femmes qui n'avaient jamais éprouvé du désir sexuel pour une autre femme bénéficiaient d'un meilleur statut »⁴⁴⁷.

Pour conclure, nous signalerons donc que le statut de « Lesbienne dans le siècle », qui lui permet de se constituer un ego réparateur à la fin de sa vie, était vital pour elle, comme nous l'avons développé en relisant le cas à partir du nœud borroméen. Par contre, le fait de nommer « lesbienne » une femme, n'a rien d'intéressant pour les queers, qui refusent cette image de la femme ligotée par la

⁴⁴⁷ Rubin, G. « Entretien G.Rubin/ J.Butler », *Marche au sexe* (2002), op.cit., p. 28.

ségrégation rigide de rôles sexuels, prise au piège des relations matrimoniales et qui se satisfait de l'amitié romantique pour une femme. Pour les queers, ce qui compte est la jouissance du corps, et dans ce sens, nous pouvons nous considérer très queer, puisque nous ne faisons que travailler cela en analyse. Et comme pour le queer, pour le psychanalyste le fait de dire qu'une personne est « homosexuelle » ou « lesbienne » n'a aucun intérêt. Cela ne sert pas à cerner la singularité de la jouissance que constitue son sinthome. Comme nous l'avons indiqué, le « pour tous » n'est pas un emblème de la psychanalyse, bien au contraire, cela constitue une identification qui ne va qu'aliéner le sujet à un nouveau dictat du discours du Maître.

Le risque du discours analytique, comme tout autre discours d'ailleurs, est de tomber du côté de la maîtrise, comme nous indique Lacan :

« La référence d'un discours, c'est ce qu'il avoue vouloir maîtriser. Cela suffit à le classer dans la parenté du discours du maître. C'est bien la difficulté de celui que j'essaie de rapprocher autant que je peux du discours de l'analyste – il doit se trouver à l'opposé de toute volonté, au moins avouée, de maîtriser. Je dis au moins avouée, non pas qu'il ait à la dissimuler, mais puisque, après tout, il est facile de redéraper toujours dans le discours de la maîtrise »⁴⁴⁸.

Le discours du Maître exige que le sujet soit représenté par un signifiant-maître, donc un signifiant de l'Autre. Le compromis que l'analyste instaure avec son analysant est éloigné de ce propos, parce qu'il doit l'accompagner à trouver sa solution, sa manière de se nommer, afin qu'il puisse se passer du formatage

⁴⁴⁸ Lacan, J., *Le Séminaire, livre XVII, L'envers de la psychanalyse (1959-1960)*, op.cit., p. 79.

identificatoire. S'inventer son sinthome, voilà ce que la psychanalyse propose comme modalité de nouage du réel, du symbolique et de l'imaginaire. Pour cela, nous proposons de continuer l'étude de la théorie borroméenne comme la seule voie d'évolution pour la psychanalyse, pour garantir sa survie en dehors de toute loi morale.

BIBLIOGRAPHIE

- Aflalo, A., « Sur le cas de la Jeune homosexuelle », *Analytica*, n°35, La clinique psychanalytique, 1984, p. 23-42.
- Alemán, J., “Nota sobre la tesis de Jacques Lacan: No hay relación sexual”, in *Notas Antifilosóficas*, Grama Editores, Buenos Aires, 2003.
- Alemán, Jorge y Larriera, Sergio, *El inconsciente: Existencia y diferencia sexual*, Madrid, Editorial Síntesis, 2001.
- Allouch, J.,
 - *Ombre de ton chien : Discours analytique, discours lesbien*, Paris, EPEL, 2004.
 - *Le sexe du maître: L'érotisme d'après Lacan*, Paris, Editeur Exils, 2001.
- Bergler E., *Homosexuality: Disease or Way of Life*, New York, Hill & Wang, 1956.
- Bourcier, M.-H., *Queer Zones. Politiques des identités sexuelles des représentations et des savoirs*, Paris, Balland, 2001.

- Bourlez, F., « Transgression désirante/Désir de transgression: Les cas Antigone », in *La lettre Mensuelle*, revues ACF, n°287, avril 2010.

- Brousse, M.H.,
 - « La psychose ordinaire à la lumière de la théorie lacanienne du discours », in *Retour sur la psychose ordinaire, Quarto*, n°94-95, 2009, pp. 10-15.
 - « L'homosexualité féminine au pluriel ou Quand les hystériques se passent de leurs hommes de paille », in *Elles ont choisi, les homosexualités féminines*, Paris, Editions Michèle, 2013, pp. 21-35.

- Butler, J.,
 - « Imitation et Insubordination du genre », in *Marché au sexe*, EPEL, 2002.
 - *Antigone : la parenté entre la vie et la mort*, Paris, EPEL, 2003.
 - *Trouble dans le genre – Le féminisme et la subversion de l'identité*, Paris, La Découverte / Poche, n°237, 2006.

- Castanet, H.,
 - *Tricheur de sexe. L'abbé de Choisy: une passion du travesti au Grand Siècle*, Paris, Max Milo, coll. Essais-Documents, 2010.
 - *Homoanalysants : Des homosexuels en analyse*. Paris, Coéd. Navarin/Le champ freudien, novembre 2013.

- De Lauretis, T.,
 - «Queer theory: Lesbian and Gay Sexualities», in *Differencies: A Journal of Feminist Cultural Studies*, 3, 1991, pp. 3-18.
 - *The Practice of Love: Lesbian sexuality and perverse desire*, Indiana University Press, Indianápolis, 1994.
 - «Constructions dans l'analyse ou la lecture après Freud » in *Féminismes littéraires*, 1999.

- Eribon, D.,
 - *Une morale du minoritaire. Variations sur un thème de Jean Genet*, Paris, Fayard, 2001.
 - « L'inconscient des psychanalystes au miroir de l'homosexualité », in <http://didiereribon.blogspot.fr/>, 2007.

- Fajwajs, F., « Cultures queer : Altérité et Homosexualités » in *Elles ont choisi, les homosexualités féminines*, Paris, Editions Michèle, 2013, pp.95-116.

- Fassin, E., *L'inversion de la question homosexuelle*, Paris, Amsterdam, 2005.

- Freud, S.,
 - *La naissance de la psychanalyse : lettres à Wilhelm Fliess, notes et plans (1887-1902)*, Paris, PUF, 1956.
 - *Trois essais sur la théorie sexuelle (1905-1925)*, Paris, Gallimard, coll. Folio / Essais, n°6, 1989.
 - *L'Interprétation des rêves (1900)*, Paris, PUF, 2005.
 - *Fragment d'une analyse d'hystérie (1901)*, Paris, PUF, 2006.
 - « Les fantasmes hystériques et la bisexualité » (1908), *Névrose, psychose et perversion*, Paris, PUF, 1973, p. 159-156.
 - « Caractère et érotisme anal » (1908), *Névrose, psychose et perversion*, Paris, PUF, 1973, p.143-148.
 - « Contribution à la psychologie de la vie amoureuse » (1910), *La Vie Sexuelle*, Paris, PUF, 2002, p. 47-80.
 - *Un souvenir d'enfance de Léonard de Vinci (1910)*, Paris, Seuil/Points, coll. Essais, n°658, 2011.
 - « Pour introduire le narcissisme » (1914), *La Vie Sexuelle*, Paris, PUF, coll. Bibliothèque de psychanalyse, 2002, p. 81-105.
 - « Sur les transpositions de pulsions plus particulièrement dans l'érotisme anal » (1917), *La Vie Sexuelle*, Paris, PUF, 2002, p. 106-112.
 - « Sur la psychogenèse d'un cas d'homosexualité féminine » (1920), *Névrose, psychose et perversion*, Paris, PUF, coll. Bibliothèque de psychanalyse, 1973, p. 245-270.
 - Lettre (de Freud et Rank à Jones en 1921), cité dans K. Lewes, *The Psychoanalytic Theory of Male Homosexuality*, New York, Simon & Schuster, 1988

- « L'organisation génitale infantile » (1923), *La Vie Sexuelle*, Paris, PUF, coll. Bibliothèque de psychanalyse, 2002, p. 113-116.
 - « La Disparition du complexe d'Œdipe » (1923), *La Vie sexuelle*, Paris, PUF, coll. Bibliothèque de psychanalyse, 2002, p. 117-122.
 - « Le moi et le ça » (1923) in *Œuvres Complètes : Psychanalyse : volume XVI* ; PUF, 2003.
 - « Quelques conséquences psychiques de la différence des sexes au niveau anatomique » (1925) in *Œuvres Complètes : Psychanalyse : volume XVII*; PUF, 1992.
 - « Le fétichisme » (1927), *La Vie Sexuelle*, Paris, PUF, coll. Bibliothèque de psychanalyse, 1969, p. 133-138.
 - « Sur la sexualité féminine » (1931), *La Vie sexuelle*, Paris, PUF, 1982, p. 139-155.
 - « La féminité » (1932) in *Nouvelles Conférences* ; PUF, 2004.
 - Lettre (à une mère américaine en 1935), publiée dans *Am. J. Psychiatry*, 107, 1951.
 - « Analyse terminée et analyse interminable », 1937, dans *Œuvres complètes - psychanalyse : vol. 20 : 1937-1939*, (OCF), PUF, 2010.
-
- Garcia Lorca, Federico (1928) *Les amis des Arts*, Sitges.

 - Gessain R., « Vagina Dentata » (1957), *La psychanalyse*, 3, p. 247-295.

- Gueguen, P.G.,
 - « Mademoiselle Vinteuil et la Jeune homosexuelle », Pas tant, 1994, n°31, p. 31-35
 - Commentaire du chapitre *La Cause du Désir* in Séminaire X au sein de l'APA le 7 avril 2012.

- Harrison, S., (s/dir.), *Elles ont choisi. Les homosexualités féminines*, Paris, éditions Michèle, coll. Je suis un autre, 2013.

- Hellebois, P., « La Jeune homosexuelle », *Feuillets psychanalytiques du Courtil*, n°1, 1989, p. 105-111.

- Horney, K., « De la genèse du complexe de castration chez la femme » (1922) *La psychologie de la femme* ; Payot, 2006.

- Irigaray, L.,
 - *Speculum. De l'autre femme* (1974) Paris, Minuit, 1998.
 - *Ce sexe qui n'en est pas un* (1977), Paris, Minuit, 2003.

- Jouhandeau M., *De l'abjection* (1932) Paris, Gallimard, 2006.

- Klein, M.
 - « Les stades précoces du conflit œdipien » (1928) *Le complexe d'Œdipe* ; Petite Bibliothèque Payot, 2006.

- « Le complexe d'Œdipe éclairé par les angoisses précoces » (1945)
Le complexe d'Œdipe, Petite Bibliothèque Payot, 2006.
- Kristeva, J., *Sens et non-sens de la révolte*, Fayard, 1996.
- Lacan, J.,
 - « Les complexes familiaux » (1938) in *Autres écrits*, Paris, Seuil, Coll. Champ Freudien, 2001, p. 23-84.
 - « Le stade du miroir comme formateur de la fonction du Je telle qu'elle nous est révélée dans l'expérience psychanalytique » (1949), *Écrits*, Paris, Seuil, coll. Champ Freudien, 1966, p. 93-100.
 - « D'une question préliminaire à tout traitement possible de la psychose » (1955) *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, 531-583.
 - « Subversion du sujet et dialectique du désir », *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, 793-827.
 - « Le Séminaire sur la Lettre Volée », *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 11-61.
 - « La signification du phallus », *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 685-795.
 - *Le Séminaire, livre I, Les Écrits techniques de Freud* (1953-1954), texte établi par J.A. Miller, Paris, Seuil, coll. Champ Freudien, 1981.
 - *Le Séminaire, livre IV, La relation d'objet* (1956-1957), texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, coll. Champ Freudien, 1994.
 - *Le Séminaire, livre V, Les formations de l'Inconscient* (1957-1958), texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, coll. Champ Freudien, 1998.
 - « La signification du phallus » (1958), *Écrits*, Paris, Seuil, coll. Champ Freudien, 1966, p. 685-695.

- *Le Séminaire, livre VI, Le Désir et son interprétation* (1958-1959), texte établi par J.-A. Miller, Paris, La Martinière/Le Champ freudien, coll. Champ Freudien, 2013.
- « Position de l'inconscient » (1960), *Ecrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 829-850.
- *Le Séminaire, livre VII, L'éthique de la psychanalyse* (1959-1960), texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, coll. Champ Freudien, 1986.
- *Le Séminaire, livre IX, « L'identification »*, séance du 17 janvier 1962.
- *Le Séminaire, livre X, L'angoisse* (1961-1962), texte établi par J.A. Miller, Paris, Seuil, coll. Champ Freudien, 2004.
- « Kant avec Sade » (1963), *Ecrits*, Paris, Seuil, coll. Champ Freudien, 1966, p. 765-790.
- *Le Séminaire, livre XI, Les Quatre Concepts fondamentaux de la psychanalyse* (1964), texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, coll. Champ Freudien, 1973.
- *Le Séminaire, livre XIII, « L'objet de la psychanalyse »*, séance du 19 janvier 1966, inédit.
- *Le Séminaire, livre XIII, « L'objet de la psychanalyse »*, séance du 15 juin 1966, inédit
- *Le Séminaire, livre XVII, L'Envers de la psychanalyse* (1969-1970), texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, coll. Champ Freudien, 1991.
- «...ou pire » (1971-1972) in *Autres écrits*, Paris, Seuil, Coll. Champ Freudien, 2001, p. 547-552.
- *Le Séminaire, livre XX, Encore* (1972-1973), texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, coll. Champ Freudien, 1975.

- « Télévision » (1974), *Autres Écrits*, Paris, Seuil, coll. Champ Freudien, 2001, p. 509-545.
 - *Le Séminaire, livre XXII, « R.S.I »* (1974-1975), séances du 10 décembre, 1974, *Ornicar ?*, n°2, mars 1975, p. 90-97 & du 21 janvier 1975, *Ornicar ?*, n°3, mai 1975, p. 104-110.
 - « Joyce le Symptôme » (1975), *Autres Écrits*, Paris, Seuil, coll. Champ Freudien, 2001, p. 565-570.
 - *Le Séminaire, livre XXIII, Le Sinthome* (1975-1976), texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, coll. Champ Freudien, 2005.
 - « Le Séminaire, livre XXIV, L'insu que sait de l'une-bévue s'aile à mourre (1976-1977), séance du 18 avril 1977 », in *Ornicar ?*, n°17/18, printemps 1979, p. 7-11.
 - « Ouverture de la Section Clinique », in *Ornicar ?*, n°9, Avril 1977, p. 5-14.
 - *Le Séminaire, livre XXV, Le moment de conclure* (1977-1978), séance du 20 décembre 1977, inédit.
- Leguil, C., « La psychanalyse face au mariage pour tous » (2013) *Lacan quotidien*, n° 263.
 - Mahjoub, L.,
 - « En quoi la Jeune homosexuelle est-elle perverse? », *Lettre Mensuelle*, 1990, n°88, p.25-29.
 - « L'homosexualité féminine », *Pas Tant*, 1994, n° 27-28, 25-36.

- Melman, C.,
 - « Que peut nous apprendre aujourd’hui le cas de la jeune homosexuelle ? » *Cliniques méditerranéennes*, 2002, n°65.
 - « Questions à Charles Melman sur l’homosexualité féminine », *La revue lacanienne*, 2007/4, n°4, p. 40-43.

- Miller, J-A.,
 - « Clinique ironique : Conférence d’ouverture de la Ve Rencontre Internationale du Champ Freudien, Buenos Aires 1988 » *La Cause Freudienne*, 1993, n°23, p. 7-13.
 - « Médée à mi-dire », *Lettre Mensuelle*, 1993, n°122, p. 19-20.
 - « Une diatribe », *La Cause Freudienne*, L’inconscient homosexuel, 1997, n°37, p. 132-137.
 - *La Conversation d’Arcachon. Cas rares : les inclassables de la clinique (1997)*, Texte établi par Jacques-Alain Miller, Collectif, Paris, Seuil/Agalma.
 - « Les six paradigmes de la jouissance », *La Cause Freudienne*, n°43, Les paradigmes de la jouissance, octobre 1999.
 - *La psychose ordinaire : la convention d’Antibes*, Paris, COLLECTIF Seuil, 1999.
 - *De la naturaleza de los semblantes*, Paidós, Buenos Aires, 2002.
 - « Des gays en analyse? Réflexion conclusive », COLLECTIF *La Cause Freudienne*, 2003, n°55, p. 82-90.
 - « Effet retour sur la psychose », *Quarto*, 2009, n°94-95, p. 40-55.
 - « L’économie de la jouissance », *La Cause Freudienne/Nouvelle Revue de Psychanalyse*, 2011, n°77, p. 135-174.

- *L'Être et l'Un (2011)*, cours n°7 et cours n°14, inédit.
 - *El ultimísimo Lacan*, Paidós, Buenos Aires, 2013.
 - « L'Autre sans Autre, clôture du XI^e Congrès de la NLS, Athènes 2013 », *Mental/Revue internationale de Psychanalyse*, 2013, n°30, p. 157-171.
- Rubin, G.,
 - « The Traffic in Women: Notes on the 'Political Economy' of Sex », in Rayna Reiter, ed., *Toward an Anthropology of Women*, New York, Monthly Review Press, 1975.
 - « Penser le sexe: pour une théorie radicale de la politique de la sexualité » (1984), *Marché au sexe*, Paris, EPEL, 2002.
- Rieder, D. Voigt, *Sidonie Csillag, Homosexuelle chez Freud. Lesbienne dans le siècle*, Éditions epel, 2003.
- Roughton, R., « Psychanalyste et homosexuel ? », *Revue française de psychanalyse*, n°4, t.LXIII, Paris, 1999.
- Sáez, J., *Teoría queer y psicoanálisis*, Sintesis, 2004.
- Sáez, Javier y Carrascosa, Sejo, *Por el culo, políticas anales*, Colección G, 2011.

- Socarides C. (1995), *Homosexuality: A Freedom too Far: A Psychoanalyst Answer 1000 Questions about causes and cure and the impact of the Gay Rights Movements on American Society*, Phoenix, Adam Margrave Books.
- Sophocle, Théâtre complet (1993), *Antigone*, GF Flammarion.

TABLE DES MATIÈRES

Introduction.....	7
--------------------------	----------

1^{ER} PARTIE : DISCOURS QUEER.....	14
--	-----------

Chap. I - Introduction au mouvement, 14.

Chap. II - La psychanalyse est-elle homophobe ? 19.

Chap. III - L'inversion de la question homosexuelle, 25.

Chap. IV - Psychanalyste et homosexuel, 28.

Chap. V - Critiques queer à Lacan, 36.

1. Il n'y a pas de rapport sexuel
2. Critique au phallus lacanien
3. Psychanalyse et politique
4. Corps sexués
5. Hétérocentrisme lacanien
6. La question homosexuelle

Chap. VI - Antigone... un au-delà pour l'Œdipe ? 56.

2^E PARTIE : DISCOURS ANALYTIQUE.....	70
--	-----------

Chap. VII - L'origine du Complexe d'Œdipe, 70.

Chap. VIII - La théorie freudienne sur l'Œdipe, 78.

1. Le primat du phallus
2. Problématique de l'avoir
3. Les deux tâches de la fille
4. Le complexe de castration
5. Les trois destins de la féminité freudienne

Chap. IX - L'Œdipe au féminin selon Freud, 85.

1. Phase préœdipienne de la fille
 - 1.1. Identification à la mère
 - 1.2. Origines du détachement maternel
2. L'entrée dans l'Œdipe
 - 2.1. Le détour vers le père
 - 2.2. Le déclin de l'Œdipe

Chap. X - La théorie kleinienne, 92.

1. Les stades précoces du conflit œdipien
2. Les conséquences pratiques des phases prégénitales
3. L'apparition de la phase de féminité chez les deux sexes
4. Le développement des filles
5. Les objets partiels
6. Bons et mauvais objets
7. Imagos primitives et formation du surmoi
8. Le surmoi féminin

Chap. XI - L'Œdipe lacanien, 104.

1. Les complexes familiaux
 - 1.1. Le complexe du sevrage
 - 1.2. Le complexe d'intrusion
 - 1.3. Le complexe d'Œdipe
2. La signifiante du phallus
3. Les formules du désir

3^E PARTIE : LA CLINIQUE STRUCTURELLE..... 125

Chap. XII - L'homosexualité aux temps de l'Œdipe, 125.

Chap. XIII – « La jeune homosexuelle », 136.

1. La lecture de Freud
2. La lecture de Lacan
3. L'énigme du cas selon la clinique structurale
 - 3.1. Perversion
 - 3.1.1. Lilia Mahjoub
 - 3.1.2. Agnès Aflalo
 - 3.2. Névrose
 - 3.2.1. Charles Melman
 - 3.2.2. Philippe Hellebois
 - 3.3. Psychose
 - 3.3.1. Pierre-Gilles Gueguen
 - 3.3.2. Marie-Hélène Brousse

4^E PARTIE : CRITIQUE FÉMINISTE..... 169

Chap. XIV - Critique de Luce Irigaray, 169.

Chap. XVI - Biographie de Sidonie Csillag, 172.

Chap. XVI - Jean Allouch : une lecture différente, 205.

5^E PARTIE : LE TOUT DERNIER LACAN..... 215

Chap. XVII - Clinique universelle du délire, 215.

Chap. XVIII - Sur la jouissance et le signifiant, 218.

1. La nature de l'objet *a*
2. Le fantasme sexuel inconscient
3. La Jouis-sens
4. Freud et sa croyance dans le développement de la libido
5. Du Fantasme au Sinthome
6. Les détours de l'enseignement de Lacan
7. De l'autre côté du miroir
8. Le pervers nous apprend ce que nous savions déjà
9. L'interprétation de jouissance

Chap. XIX - Scansion de l'enseignement de Lacan, 236.

1. Formation de l'inconscient
2. Fantasme
3. Sinthome

Chap. XX - Il n'y a pas d'Autre de l'Autre, 242.

1. Les lois de Lacan
2. Déconstruction de la métaphore paternelle
3. Métaphore paternelle et métonymie désirante
4. Désir et *père-version*

Chap. XXI - De l'Œdipe à la *père-version*, 248.

6^E PARTIE : VERS UN NOUVEAU PARADIGME....255

Chap. XXII - Le nœud borroméen, 255.

Chap. XXIII - Une lecture borroméenne du cas, 262.

Conclusion..... 272

BIBLIOGRAPHIE..... 277